

LABORATOIRE D'ECONOMETRIE  
de L'ECOLE POLYTECHNIQUE  
C.N.R.S

# VIVRE à la PLACE des FÊTES

PRODUCTION et USAGE d'un ESPACE PUBLIC

Robert BALLION

Sally KITCHELL



**RAPPORT de RECHERCHE**

Ministère de l'environnement et du cadre de vie

Direction de l'urbanisme et des Paysages

Convention N° 77 31387 00 223 7501.

NOVEMBRE 1978

**VIVRE**

**à la PLACE des FÊTES**

**PRODUCTION et USAGE d'un ESPACE PUBLIC**

**Robert BALLION**

**Sally KITCHELL**



**PHOTOGRAPHIES . SALLY KITCHELL**

**ILLUSTRATIONS GRAPHIQUES et MAQUETTE . PHILIPPE CONORD**

## S O M M A I R E

---

Introduction	<u>Pages</u> 3
--------------	-------------------

### I° PARTIE

#### La production d'un nouvel espace public

Chapitre I : <u>Autrefois la Place des Fêtes</u>	11
- Caractéristiques de la population d'origine	17
- Place des Fêtes, c'était aussi Belleville, ou du souvenir au mythe.	25
Chapitre II : <u>La rénovation</u>	30
- L'énoncé des motifs	31
- Le "tour du propriétaire"	37
Chapitre III : <u>La réalisation</u>	48
- Le plan d'aménagement	50
- La rénovation pour qui ?	56
- La structure socio-professionnelle de la nouvelle population	61
- La concertation	66

### II° PARTIE

#### Quelques lieux d'observation

Chapitre I : <u>Le square Monseigneur Maillet</u>	81
- Historique	81
- Morphologie, équipements	83
- Le lieu d'observation	84

- L'intérieur du square	85
- Les jeunes enfants	87
- Les pré-adolescents	88
- Les adultes et les personnes âgées, la sociabilité concrète	93
- Le square, espace fonctionnel	96
- les abords du square	104
 Chapitre II : <u>Le plateau central</u>	110
- Morphologie, équipement	110
- L'utilisation du plateau, observations	114
- L'appropriation du plateau par les préadolescents	118
- Sens social de cette réalisation	124
 Chapitre III : <u>La rue piétonne Eugénie Cotton</u>	128
- L'aire de jeux	
- Bilan des espaces libres à la Place à la Place des Fêtes	134
 Chapitre IV : <u>Le terrain d'aventure</u>	144
- Histoire	144
- L'aménagement, la morphologie	147
- La vie sur le terrain	148
- La maison de quartier	154
 III° PARTIE  	
<u>Les habitants parlent</u>	
	166
 Chapitre I : <u>Monsieur Germain</u> : "intellectuel bourgeois vivant dans une maison individuelle	168
- Un quartier déshérité	168
- L'habitat en tant que projection du moi	169
- La sociabilité	170

- La ville mémoire	173
- La rupture entre les types d'habitat	174
- Les signes de la vraie vie	174
- Un quartier qui pourtant existe	175
- Un truc informe	177
- Un espace discontinu, non balisé	178
- Un espace porteur de valeurs	178
- C'est des vivoirs	179
Chapitre II : <u>Madame Germain</u> : à la recherche d'une sociabilité	181
- Les commerçants	182
- La destruction	183
- Les mécanismes de défense	185
- L'isolement social et la peur	186
- Ce qu'il faudrait faire	188
Chapitre III : <u>Monsieur Paul</u> : le militant natif du quartier	191
- La transformation	191
- Aujourd'hui, autrefois	193
- L'enracinement dans le quartier	195
- L'activité militante	196
- La vie associative	197
- La rénovation en question	198
Chapitre IV : <u>Madame Paul</u> : La litanie du passé	201
- Un monde qui dégringole	201
- Une agonie qui a duré neuf ans	203
- On partira pas du quartier	205
- Le nouveau cadre de vie	207
- L'isolement	207
- La promiscuité	208
- La massification	209
- Alors que faire ?	210

Chapitre V	: <u>Les enfants</u>	213
- Les préadolescents : Fabrice Germain et Eric Paul : les outlaw		213
- Un monde fragmenté		
- La subversion		216
- L'évitement du conflit		218
- Les adolescents : Guillaume Germain et Nathalie Paul : la distance		219
- Un regard sans illusion		220
- La ville traditionnelle		221
- "Comme mon père disait..."		222
CONCLUSION		225
- La difficulté de s'approprier l'espace urbain immédiat, le quartier		225
- Que faire ?		230
BIBLIOGRAPHIE		235

---

## INTRODUCTION

L'ère des grandes rénovations urbaines, des "coupes à blanc" du tissu urbain pour y implanter un type d'habitat qui, nous affirmait-on était non seulement adapté à une rationalité économique, mais aussi aux aspirations et aux besoins des usagers ( ce qui est loin d'être évident ) est maintenant, paraît-il, révolue au profit de la rénovation-réhabilitation <sup>1)</sup>, technique douce d'action sur le cadre bâti. Mais au moment où l'on commence à se résoudre à détruire certaines de ces réalisations de l'urbanisme des années soixante <sup>2)</sup>, où l'on se préoccupe, de plus, d'aménager, de rendre plus vivables, celles qui sont condamnées à vieillir, il n'est pas inutile de s'interroger à nouveau <sup>3)</sup> sur les conséquences de ce type d'opération et, en particulier, sur les effets qu'elle peut avoir quant aux modifications de la nature des rapports que les

1) : Cf. "Rénovation, réhabilitation". *Métropolis*, Vol. IV, n° 33/34, 1978.

2) : Sous le titre "Les ruines de l'après-guerre", nous apprenons dans le *Monde* du 8 novembre 1978, que six immeubles des années soixante sont détruits à Villeurbanne."

3) : Nous pensons en particulier à l'ouvrage de H. Coing, "Rénovation urbaine et changement social", Paris, Ed. Ouvrières, 1966.

habitants instaurent avec leur environnement urbain immédiat. Car il est vraisemblable que ce mode d'habitat qu'est le grand ensemble n'est pas, même s'il est fort décrié, un mode de réalisation abandonné, d'autres grands ensembles verront encore le jour, et que de plus, il nous faut maintenant, pour ceux qui existent, apprendre à y vivre, à les faire vivre. Il nous faut apprendre à gérer ce mode d'habitat moderne et ceci en soulignant les conditions minimales qui doivent être prises en compte dans les modalités de sa réalisation et en avançant des propositions quant aux possibilités d'action sur cet environnement imposé, de manière à y permettre l'éclosion de certaines pratiques sociales qui en atténueraient les dysfonctions.

Les quartiers traditionnels, produits et façonnés au long des âges, étaient soumis à des processus d'auto-régulation provenant de l'action du milieu humain sur son environnement. En effet, l'inscription de leur façonnement dans la longue durée et le fait que leur réalisation n'était pas, sauf cas exceptionnel, le produit d'une volonté et d'une action unique, les rendaient perméables à l'expression des besoins humains et sociaux différenciés des diverses catégories d'habitants qui en étaient les usagers. Il n'en est pas de même des quartiers neufs créés à partir d'un vide existant ou conquis et qui sont censés répondre à certains besoins reconnus. Leur création implique donc, si l'on ne se contente pas de la simple légitimation de la réponse au besoin primaire de logement ou de l'aveu de la recherche du profit comme objectif premier, une connaissance des diverses dimensions de la demande en ce qui concerne les caractéristiques attendues du cadre de vie, et ceci d'autant plus que ces espaces volontaristes étant totalement organisés, sont des espaces rigides qui sont peu susceptibles de modifications, une fois construits et aménagés.

Ces besoins et attentes des habitants à l'égard du nouvel environnement urbain, nous aurions pu les saisir en prenant comme objet d'étude une population vivant dans ce nouveau type de cadre de vie et en mettant à jour ses raisons de satisfaction ou au contraire de frustration. Faisant cela nous n'aurions pu échapper au piège qui guette toute démarche de ce type, piège qui est celui qui découle du caractère socialement



déterminé des besoins. L'exigence de bonheur est une des plus fortes de notre nature, elle débouche sur la conduite d'adaptation. Placés dans une situation donnée, les agents sociaux "s'adaptent", non seulement parce que les besoins -si on exclut les besoins primaires- ne sont pas inscrits dans une nature humaine mais sont en très grande partie le produit de l'action des déterminants qui définissent les conditions de vie et ainsi, par le jeu d'une action circulaire, on est amené à ne désirer que ce qui nous est offert dans la mesure où cette offre contribue à orienter et façonner notre demande, mais aussi parce que, pour éviter le sentiment de frustration, le niveau d'aspiration tend à s'ajuster au niveau d'attente, la demande s'indexe sur l'offre. Ceci d'autant plus aisément que l'offre, par sa nature, ne paraît pas être susceptible d'une action individuelle ou collective qui pourrait la modifier, ce qui est le cas en matière d'offre d'espace. <sup>1)</sup> En interrogeant donc les individus condamnés à vivre

1) : *Il existe un fort niveau de frustration dans le domaine économique, car dans ce champ la gratification apparaît comme pouvant être modifiable, non seulement parce que son niveau est, dans les sociétés de croissance, en constante augmentation, mais aussi parce qu'elle est inscrite dans un champ où la négociation, le rapport de forces, apparaissent à juste titre comme possible. Il n'en est pas de même pour la demande d'espace, dans la mesure où les paramètres qui définissent la production d'espace ne paraissent pas encore comme dépendant de l'action des hommes, ils relèvent- dans une perception spontanée- de l'ordre des choses. Pour les biens liés à l'espace, le niveau de satisfaction sera toujours élevé, car le niveau d'aspiration s'alignera sur le niveau de performance attendu. Un exemple très caractéristique de ce phénomène est celui du haut degré de satisfaction des usagers des espaces verts parisiens à l'égard des équipements qui leur sont offerts (80 à 90 % d'individus satisfaits) et de la difficulté pour ces usagers d'envisager autre chose -même l'accroissement des espaces disponibles- que ce qui leur est offert.*

*Cf. R. Ballion, S. Kitchell, E. Robert. "La fréquentation des espaces verts parisiens." Laboratoire d'Econométrie de l'Ecole Polytechnique. Paris, 1975.*

dans ce type de cadre bâti, l'expression de leurs besoins que cet espace bloque, n'aurait pu être saisie que d'une manière très affaiblie.

Nous avons préféré appréhender le problème à partir d'une situation de rupture, situation dans laquelle les individus étaient amenés à passer d'un cadre de vie urbain traditionnel caractérisé par un habitat diversifié de faible dimension collective, à un cadre de vie moderne dans un habitat uniformisé à caractère collectif. (environ 200 ménages par immeuble).

Chaque type d'espace engendre un code dont la maîtrise est nécessaire à son appropriation par les usagers. Nous avons voulu situer notre étude des rapports à l'espace urbain immédiat, celle du "quartier vécu" <sup>1)</sup> à un moment où s'opérait un changement de code, où les modalités d'utilisation de l'espace ancien se révélaient inadéquates pour l'utilisation du nouveau cadre de vie, au moment donc de l'apprentissage malaisé d'un code nouveau.

Dans une telle situation de rupture où l'individu désorienté essaie de s'adapter, se fait jour ce qui constitue le soubassement de nos conduites et de nos jugements de valeur à l'égard d'un espace de vie. Ce soubassement est l'ensemble des exigences que nous émettons en ce qui concerne nos rapports avec notre environnement et c'est de la satisfaction de ces exigences que dépend la "qualité de la vie" engendrée par cet environnement.

Ces exigences se situent à plusieurs niveaux : le niveau psycho-physiologique du rapport à l'espace dans ses formes, ses structures, sa signalétique (pourquoi certains espaces sont-ils pathogènes et d'autres non ?); le niveau psycho-sociologique et sociologique car un espace est un milieu, c'est-à-dire un lieu d'interactions individuelles et de rapports individus-groupes (certains espaces faciliteront la dialectique du moi et d'autrui et d'autres non); le niveau axiologique dans la mesure où un espace est porteur de valeurs car il est support de signes différemment indexés sur l'échelle des valeurs.

1) : *Expression empruntée à M.J. Bertrand, "L'espace vécu des parisiens", Paris, A.P.U.R., 1975.*

Aù-delà de l'observation des comportements, du recueil des contenus de conscience, c'est cette base motivationnelle du rapport à l'espace que nous avons voulu essayer d'atteindre en postulant que la rupture faciliterait son émergence.

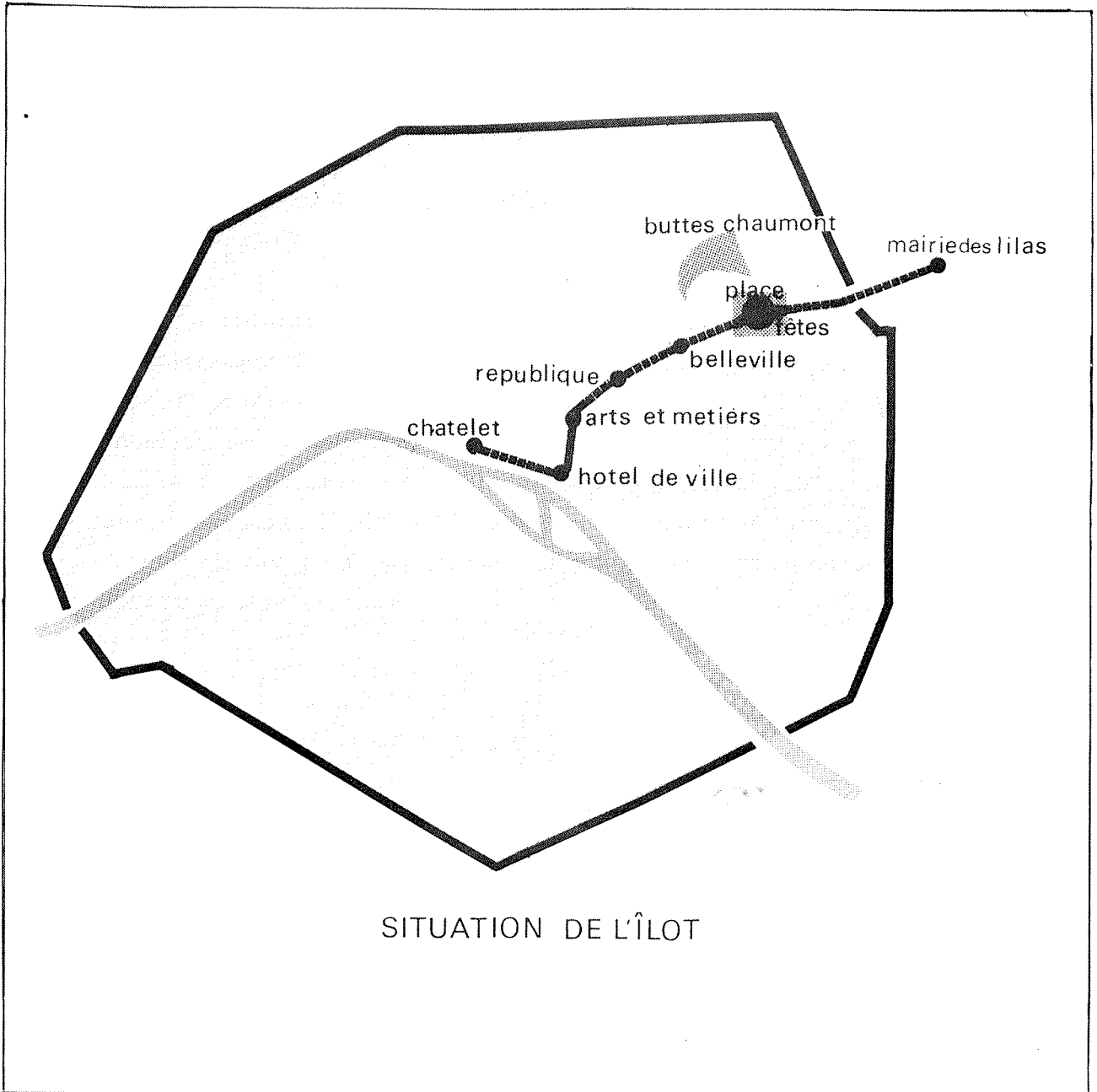
Mais cette situation de rupture provoque des effets secondaires qu'il nous faut maîtriser, le plus marquant d'entre eux est l'effet de dramatisation. Nous avons eu affaire à une population dépouillée, spoliée de son cadre de vie sans qu'il lui eût été loisible de participer, sous quelque forme que ce soit, à la prise de décision. Cette population ne peut voir que ce qu'elle a perdu et ne peut -et ne veut- saisir ce qu'éventuellement elle a gagné. Il résulte de cela, qu'incontestablement, la dimension "dramatique" du rapport au nouvel environnement, rend compte d'une manière exagérée, ampoulée même, dirions nous, des rapports réels qui s'instaurent et vont s'instaurer. Cette "dramatisation" est encore favorisée par la technique de l'interview non directive de longue durée que nous avons utilisée. Le questionnaire banalise, restreint l'expression et l'uniformise, l'interview, au contraire, dramatise dans la mesure où le sujet, dans son monologue, est amené à donner à ses propos leur caractère le plus marqué, le plus significatif et dans la mesure aussi, où le discours développe sa propre cohérence, sa propre logique et entraîne le locuteur à adhérer à certaines propositions qui ne sont finalement que le produit du fonctionnement autonomisé du discours.

Incontestablement, les habitants "s'adapteront" et ce nouveau cadre de vie suscitera chez eux moins de critiques qu'il ne le fait actuellement. Déjà aujourd'hui, ce phénomène est perceptible dans les différences existant entre les adolescents interrogés et les adultes. Ces adolescents préfigurent le futur adulte "adapté"; ils portent les mêmes appréciations que leurs aînés à l'égard du nouveau cadre de vie qu'ils condamnent, mais ces jugements sont "désaffectivés" et finalement traduisent une certaine indifférence, étape première de l'acceptation. Les habitants s'adapteront bien sûr, mais cette adaptation se fera par l'amputation définitive de certains aspects de l'existence qui en faisaient sa richesse. Le caractère sursouligné de leur position présente n'anticipe pas de l'avenir mais il est propice à mettre à jour ce qui l'engendre

et peut être considéré comme la base, relativement stable, du rapport au cadre bâti dans notre société.

Nous avons choisi comme terrain d'enquête l'îlot de rénovation de la Place des Fêtes situé dans le XIXème arrondissement, au nord-est de Paris, pour deux raisons principales. Tout d'abord le caractère contrasté des types d'habitat qui successivement l'ont occupé. Avant la rénovation, l'habitat était caractérisé par le faible taux d'occupation du sol provenant de l'importance des surfaces non-bâties (cours, jardins), et le très grand nombre de maisons ou d'immeubles à peu d'étages; c'était, de plus, un haut lieu du Paris populaire, perçu et vécu comme un quartier autonome, village dans la ville. Ce secteur va devenir -est déjà- un espace où tours et barres s'entassent, lieu uniformisé ayant perdu sa spécificité sociale. La deuxième raison ayant motivé le choix est la possibilité que nous donnait ce secteur, d'étudier les rapports des habitants avec les deux types de cadre de vie traditionnel et moderne coexistant dans le temps, car l'opération a été une opération à "tiroirs" échelonnée sur plus de quinze ans et dans l'espace, puisque l'îlot est ceinturé de zones d'habitat qui ont gardé et ceci de la manière la plus marquée, les caractères traditionnels.

Notre travail d'enquête s'est organisé selon trois types d'approches menées conjointement. Une approche descriptive visant à rassembler les données objectives sur l'espace étudié et sa population et ceci par le recueil et l'étude des documents et l'interview d'acteurs sociaux impliqués dans l'opération de rénovation ou reconnus comme instances légitimes d'expression de diverses catégories de la population. Une approche ethnologique pour saisir le vécu de cet espace. Pour ce faire, nous nous sommes efforcés d'opérer une "immersion" dans ce milieu durant une année (d'août 1977 à Juillet 1978), essayant d'y vivre au maximum, rencontrant et recueillant les propos du plus de gens possible. Nous avons de plus choisi deux familles contrastées par rapport au statut socio-culturel et aux conditions d'habitat, qui ont été nos "informateurs" privilégiés. Chaque membre de ces deux familles a été interviewé à différentes reprises, a été accompagné dans ses cheminements dans le quartier.



Les caractéristiques objectives de "consommation de l'espace" de chaque famille ont pu être saisies par deux types de matériaux : un budget temps-espace tenu pendant deux semaines et nous indiquant l'ensemble des déplacements, leur durée et heure, ainsi que leur objet et un budget consommation de biens et de services, nous fournissant la nature des demandes adressées par les familles à leur environnement et la situation par rapport au quartier de l'instance (commerce, service, équipement) répondant à cette demande.

Le dernier type d'approche a été de nature éthologique fondée sur l'observation objective du milieu et ceci par des comptages, établissement de schémas de situation, de déplacements, relevés de pratiques et constitution d'un corpus photographique (200 clichés) constituant un ensemble de matériaux très riche en apport d'informations. Cette approche qui a eu pour champ la totalité de l'îlot, a été cependant, particulièrement centré sur quatre lieux choisis dans l'espace étudié en tant qu'espaces fortement caractérisés.

## PREMIERE PARTIE

La production d'un nouvel espace public

## CHAPITRE I

I - Autrefois la Place des Fêtes

Dans sa séance du 21 décembre 1957, le Conseil Municipal de Paris décidait une des premières grandes opérations de rénovation de la capitale, celle de l'îlot de la Place des Fêtes d'une surface de 24,3 ha, dans le quartier Amérique du XIXème arrondissement. Cette opération engagée il y a plus de vingt ans dure toujours. <sup>1)</sup>

Bordée au Sud par la rue de Belleville qui sépare le XIXème et le XXème arrondissements, au Nord et à l'Est par des lotissements de maisons individuelles de un ou deux étages alignées le plus souvent en villas, l'îlot est structuré par la Place des Fêtes créée en 1836 pour les Fêtes de la commune de Belleville <sup>2)</sup> qui se situe à l'intersection des deux axes formés par la rue du Pré-Saint-Gervais et la rue Compans. La Place des Fêtes est un des points les plus hauts de Paris, la rue de Crimée débouchant sur les Buttes Chaumont et la rue de Belleville constituant les deux voies d'écoulement vers la ville.

(1) : *La date de l'achèvement de l'opération était prévue pour 1975, nous verrons plus bas quel est l'état actuel d'avancement des travaux.*

(2) : *Le square actuellement dénommé Monseigneur Maillet qui en constitue le centre ayant été créé en 1881. Voir Herpin, Petot, La reconquête du centre, AA, n°176, Nov-Déc. 1974, pp 53-61, "A la recherche de la Place des Fêtes et autres lieux."*

Avant sa destruction, le secteur apparaissait sur le plan cadastral comme ayant "une structure en lanières étroites et allongées perpendiculaires à la rue principale" <sup>1)</sup> avec des lotissements qui très souvent étaient desservis par des impasses, le tout se présentant comme "un parcellaire tourmenté" selon le Préfet de la Seine qui, dans sa "Communication sur "la reconquête de Paris" <sup>2)</sup> déclarait en parlant du secteur : "le parcellaire tourmenté supporte des constructions anciennes médiocres et même vétustes et insalubres en certains points.

Cet ensemble se caractérise par une faible densité géographique d'occupation, quelques industries occupant de grandes surfaces au sol. "

Si le patrimoine immobilier de l'îlot était ancien, il apparaît, comme le montre le tableau suivant, qu'il l'était plutôt moins que l'ensemble des immeubles d'habitation parisiens.

Comparaison des dates de construction des immeubles parisiens  
et de ceux de l'îlot de la Place des Fêtes avant rénovation.

<i>Date de construction</i>	<i>Immeubles parisiens</i> ☆		<i>Immeubles de l'îlot de la Place des Fêtes</i>	
	<i>Nombre</i>	<i>%</i>	<i>Nombre</i>	<i>%</i>
<i>Age imprécis</i>	6.077	8,8	27	7,9
<i>Avant 1871</i>	23.944	34,6	113	33,9
<i>De 1871 à 1914</i>	29.240	42,3	126	37,1
<i>De 1915 à 1939</i>	9.296	13,4	68	20,0
<i>Depuis 1940</i>	593	0,9	6	1,8
<i>TOTAL</i>	69.150	100,0	340	100,0

(1) : M. Guillem, *Les transformations récentes du quartier Amérique, Etudes de la Région Parisienne n° 15, Juillet 1967, pp 7-23.*

(2) : *Mémoire du Préfet de la Seine au Conseil Municipal, 15 Juin 1957, p16.*

☆ *Statistique établie en 1954.*



Reprenant l'appréciation de Monsieur le Préfet les maîtres d'oeuvre de l'opération la Société Anonyme de Gestion Immobilière (S.A.G.I) décriront le type d'habitat du secteur en ces termes: "La plupart des constructions de l'îlot sont basses et vétustes." <sup>1)</sup>

Basses, incontestablement les maisons l'étaient puisque:

- 180 immeubles ne comportaient qu'un ou deux étages  
(53 % du total)
- 60 immeubles comportaient trois étages  
(18 % du total)
- 65 immeubles comportaient quatre ou cinq étages  
(19 % du total)
- 35 immeubles comportaient six étages ou plus  
(10 % du total)

Quant au caractère de vétusté, il apparaît moins évident pour Denis Duclos <sup>2)</sup> qui signale qu'avec 9 % des logements sans eau, l'habitat de la Place des Fêtes était dans la moyenne parisienne, l'indice d'inconfort et d'insalubrité mesuré par l'absence de W.C. étant cependant plus élevé : 45 % des logements de l'îlot étaient dans ce cas (40 % pour Paris).

L'emprise publique du sol représentait 23 % de la surface de l'îlot avec 5,5 ha, une surface équivalente (22 % de la surface <sup>3)</sup> était occupée par les 66 entreprises industrielles (45.300 m<sup>2</sup>) et les 154 entreprises artisanales (5.100 m<sup>2</sup>). Plus de la moitié des immeubles (180) ne comportaient qu'un ou deux étages. Or, signale Denis Duclos <sup>4)</sup>, à la moitié de ces 180 immeubles étaient adjoints des jardinets et cours, ce qui explique l'importance exceptionnelle de la surface du non-bâti représen-

(1) : Brochure destinée au public, *Rénovation du Quartier de la Place des Fêtes*, S.A.G.I., 2, Place Rio de Janeiro, Paris 8ème, p. 2

(2) : *Propriété foncière et Processus d'urbanisation*, C.S.U., Paris 1973, p. 164.

(3) : *Préfecture de Paris, Note sur l'îlot de la Place des Fêtes*, 31-12-1976.

(4) : *op. cit* p. 63.

tant 30 % de la surface à rénover, ceci entraînant pour conséquence que le COS moyen sera un des plus faibles de Paris: moins de 2 (7ha 19 surface au sol, 13ha 20 surface pondérée).

Les différents types d'emprise au sol étaient d'égale importance puisqu'environ 20 % de la surface totale du secteur était surface publique (équipements<sup>1)</sup> et voirie), 20 % surface industrielle et artisanale, 30 % surface d'habitation, 30 % de non-bâti.

La faible surface bâtie et l'abondance des cours et jardins n'empêcheront pas qu'il y ait surpeuplement car la population de l'îlot quoique faible : 9.600 habitants groupés sur 3.940 logements (soit 2,4 habitant par logement avec 1,7 pièces par logement) était essentiellement concentrée dans les immeubles des rues commerçantes.<sup>2)</sup>

1) : *Equipements publics d'ailleurs peu nombreux puisqu'ils comprenaient: un bureau des P. et T., deux écoles primaires, des bains-douches municipaux et la station de métro Place des Fêtes sur la ligne Châtelet Porte des Lilas, auxquels on peut ajouter un dispensaire privé.*

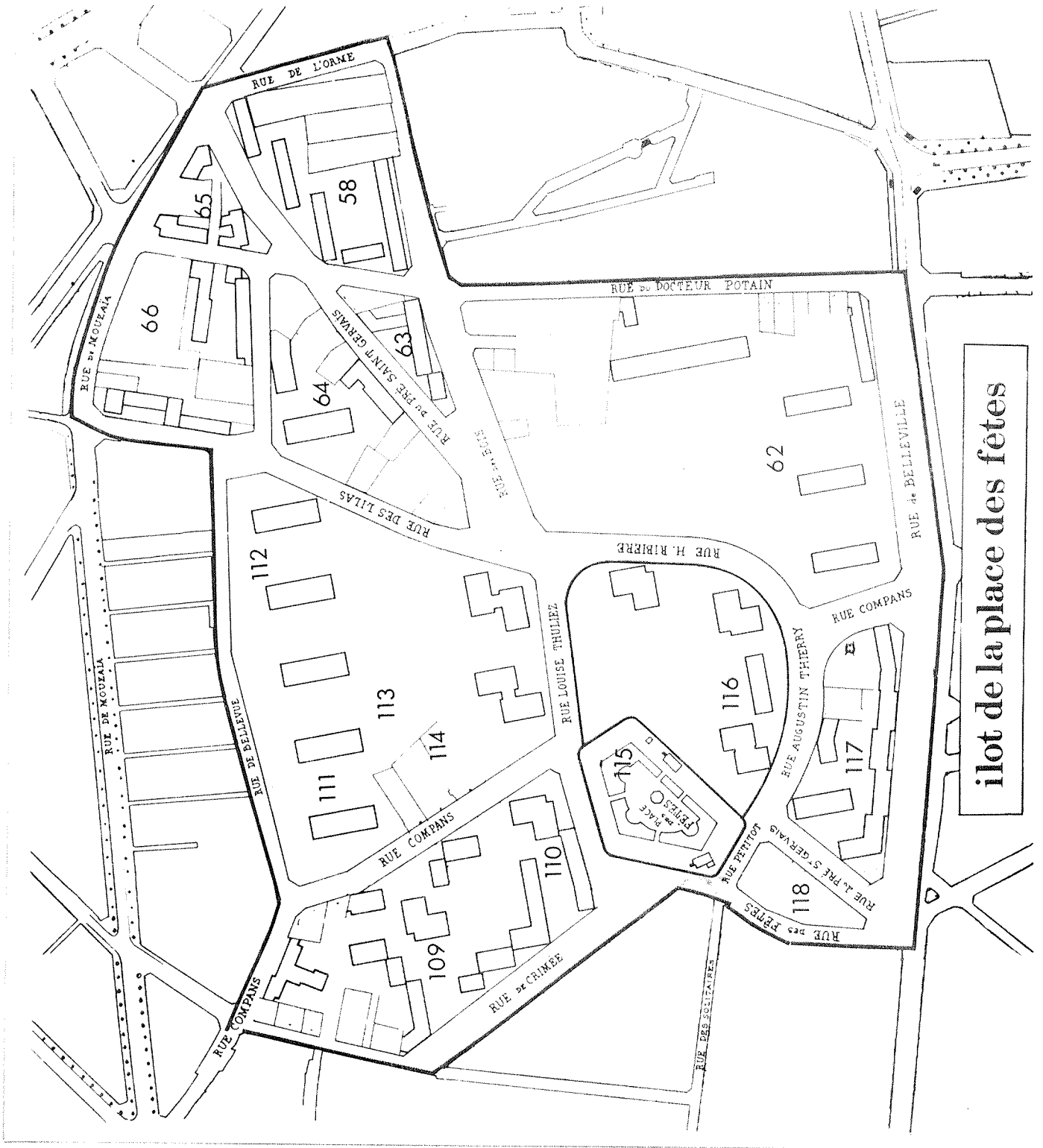
2) : *D. Duclos, op. cit, p. 63.*

Recensement de 1968.<sup>1)</sup> Logements collectifs  
et maisons individuelles.<sup>2)</sup>

<i>Ilots</i>	<i>Nb de maisons individuelles (1ou2 logements)</i>	<i>Nb immeubles collectifs (3logements ou plus)</i>	<i>Nb total de logements (foyers)</i>	<i>Moyenne de logements par immeubles ou maison</i>
109	7	15	234	10,5
110	4	13	141	8,2
63	3	15	229	12,7
64	1	13	409	29,2
117	0	26	397	15,2
118	2	1	41	13,6
112	21	28	266	5,4
113	1	1	5	2,5
114	3	6	61	6,7
116	1	12	155	11,9
58	2	13	174	☆
62	6	45	496	☆
65	1	3	69	☆
66	7	9	196	☆
115	<i>néant square Monseigneur Maillet.</i>			
☆ : <i>l'information n'a pu être recueillie.</i>				

1) : *Source : I.N.S.E.E.*

2) : *L'îlot 111 n'apparaît pas sur ce tableau, il était déjà reconstruit avant le recensement de 1968.*



Ilot de l'I.N.S.E.E. recensement 1968

Caractéristiques de la population d'origine.

En 1962<sup>1)</sup>, au début de l'opération de rénovation, la population du quartier Amérique dans lequel est inclus le secteur de la Place des Fêtes était une population jeune, par rapport à la population parisienne, puisque les moins de 20 ans représentaient 26 % de la population (pourcentage le plus élevé de cette classe d'âge pour Paris)<sup>2)</sup>, les adultes de 20 à 64 ans 57 % et les personnes âgées 17 %. Le quartier venait au second rang des quartiers de Paris, et ceci pour une classification en huit catégories, en ce qui concerne la jeunesse de ses habitants.

Comme le montre le tableau suivant, la population du secteur à rénover était une population à dominante populaire : 4,9 % de Professions Libérales et Cadres Supérieurs contre 13,8 % pour l'ensemble de Paris et 46,6 % d'ouvriers et de personnels de service contre 38,6 % pour l'ensemble de Paris, les Patrons de l'Industrie et du Commerce, de même que les Employés et les Cadres Moyens étant représentés dans le secteur dans une proportion équivalente à celle de la moyenne parisienne.

L'examen des îlots montre que le quartier ne connaissait pas de ségrégation sociale spatiale, dans chaque îlot, toutes les catégories sociales étaient représentées selon des proportions qui variaient mais avec une faible amplitude.

1) : *Source : Association Universitaire de Recherches Géographiques et Cartographiques, Atlas de la Région Parisienne, Editions Berger-Levrault, Paris, 1967.*

2) : *En 1968, le pourcentage de cette classe d'âge dans la population était pour les îlots de la Place des Fêtes:*

*îlot 58 : 31,5 %, 62 : 24,4 %, 63 : 18,2 %, 64 : 18,9 %, 65 : 15,3 %, 66 : 16,0 %, 109 : 19,9 %, 110 : 15,4 %, 112 : 18,1 %, 113 : 43,8 %, 114 : 22,7 %, 116 : 17,5 %, 117 : 21,2 %, 118 : 10,1 %.*

Recensement de 1968<sup>1)</sup>

Catégorie socio-professionnelle des ménages actifs.

Ilot	Total des ménages actifs	Professions libérales et cadres supérieurs		Patrons de l'industrie et du commerce		Employés Cadres Moyens		Ouvriers et Personnels de Service		Autres	
		Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%	Eff.	%
109	211	12	5,7	24	11,4	95	45,0	76	36,0	4	1,9
110	130	4	3,1	9	6,9	57	43,8	57	43,8	3	2,3
63	179	18	10,1	21	11,7	56	31,3	80	44,7	4	2,2
64	321	35	10,9	32	10,0	161	50,0	84	26,2	9	2,8
117	302	9	3,0	45	14,9	80	26,5	166	55,0	2	0,7
118	23	7	30,4	4	17,4	4	17,4	8	34,8	0	0,0
112	203	5	2,5	26	12,8	81	40,0	87	42,9	4	2,0
113	3	0	0,0	2	66,7	0	0,0	1	33,3	0	0,0
114	47	4	8,5	0	0,0	16	34,0	25	53,2	2	4,3
116	165	7	4,2	26	15,8	44	26,7	85	51,5	3	1,8
58	246	7	2,8	18	7,4	91	37,0	127	51,6	3	1,2
62	659	11	1,7	48	7,3	211	32,0	379	57,5	10	1,5
65	77	6	7,8	4	5,2	34	44,2	31	40,3	2	2,5
66	229	11	4,8	21	9,2	98	42,8	97	42,4	2	0,8
<b>TOTAL</b>	<b>2.795</b>	<b>136</b>	<b>4,9</b>	<b>280</b>	<b>10,0</b>	<b>1.028</b>	<b>36,8</b>	<b>1.303</b>	<b>46,6</b>	<b>48</b>	<b>1,7</b>
<b>PARIS</b>			<b>13,8</b>		<b>9,6</b>		<b>34,3</b>		<b>38,6</b>		<b>3,5</b>
111 <sup>2)</sup>	487	72	14,8	38	7,8	263	54,0	102	20,9	12	2,5

*. Notes du tableau de recensement de 1968.*

1) : *Source I.N.S.E.E.*

2) : *En 1968 l'îlot 111 était reconstruit et habité. Nous pouvons déjà par ce seul exemple constater que la structure sociale de la nouvelle population est totalement différente de l'ancienne, elle s'est déplacée vers le haut. Les cadres supérieurs et professions libérales sont proportionnellement trois fois plus nombreux (4,9 et 14,8), les cadres moyens et employés augmentent leur pourcentage d'un tiers (36,8 et 54,0), par contre, les ouvriers et personnels de service sont proportionnellement deux fois moins nombreux (46,6 et 20,9).*

Si l'appropriation physique et symbolique d'un quartier par ses habitants est fonction de l'unité qu'il représente par rapport à l'ensemble des activités de l'individu, de la possibilité qu'il donne de l'utiliser en tant que lieu d'échanges, de contacts sociaux, de la richesse et de la variété des éléments perceptifs qu'il offre en même temps que de l'homogénéité d'un environnement à la multifonctionnalité organique, le quartier de la Place des Fêtes était un lieu de vie où cette appropriation se réalisait pleinement. De là l'image devenue cliché qui constamment revient dans les interviews des anciens habitants: "autrefois, c'était un village", les gens vivaient sur le quartier". "Je connaissais assez bien les lieux, les gens que je fréquentais représentaient pratiquement toute la population du quartier. C'était très ouvrier. Il y avait une partie de la population qui était relativement âgée, et ensuite, il y avait une autre partie de la population qui travaillait sur le quartier, parce qu'il y avait beaucoup d'ateliers, en particulier des ateliers de chaussures, il y en avait pas mal derrière, dans la rue Compans, je crois qu'il en reste un encore, et puis plein de petits artisanats qui ont totalement disparu. C'étaient des gens de niveau moyen élevé, et de niveau de culture très moyen, ils vivaient sur le niveau culturel du quartier, ils allaient dans le cinéma du quartier, allaient dans le théâtre qui existait rue de Belleville, un peu plus loin, mais il y a déjà quelques années qu'il a disparu. C'est un supermarché qui est à la place maintenant. Les gens vivaient vraiment sur le quartier, ils allaient de temps en temps ailleurs."

Le quartier était pour beaucoup le lieu de travail, possibilité offerte par le fait qu'il existait et ceci uniquement dans le périmètre à rénover 66 établissements industriels (dont quatre établissements de plus de 100 salariés; une entreprise de presse et d'édition, deux ateliers métallurgiques et un entrepôt de construction), 154 établissements artisanaux et 193 commerces.

Les données précises nous manquent pour mesurer le phénomène sur le secteur de la Place des Fêtes mais en ce qui concerne l'ensemble du quartier Amérique <sup>1)</sup>, nous savons qu'il était le quartier de Paris où se

1) : *Atlas de la Région Parisienne, op. cit*



trouvait la proportion la plus élevée d'actifs résidant dans leur quartier d'emploi; entre 40 et 50 % des travailleurs du quartier étaient des résidents <sup>1)</sup>.

Tout comme dans un village, tout était ici réuni dans un périmètre restreint : l'atelier où travaillait le chef de famille, l'école des enfants, les commerçants que fréquentaient la mère de famille. Aller à son emploi à pied par un chemin où tout ce qui se rencontre, gens et choses, est familial, rentrer chez soi pour déjeuner, retourner à la tâche, aucune rupture spatiale n'intervenait, l'espace et la vie étaient homologues.

Juridiquement aussi l'espace tendait à être approprié, au sens propre, par ses habitants car, comme le note Denis Duclos <sup>2)</sup>, la structure foncière reflétait la structure du quartier, le fait le plus caractéristique étant "l'importance du nombre d'ouvriers (O.S., manoeuvres, mais surtout ouvriers professionnels) parmi les propriétaires uniques (12 %) et parmi les copropriétaires (18 %)". La nature "prolétaire" de la copropriété d'occupation sur un périmètre à rénover est aussi mise en évidence par l'auteur par le fait que sur 260 copropriétaires à qui étaient offerts la possibilité d'acquérir un logement neuf dans le périmètre de rénovation, 240 ne pouvant payer les sommes supplémentaires leur permettant d'acquérir cette offre, se relogèrent par leurs propres moyens et de plus, "il semble qu'au moins 30 copropriétaires redeviennent locataires, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent réutiliser les sommes acquises à la libération de leurs biens pour conserver le statut de propriétaires."

1) : *Fait que souligne aussi D. Duclos op. cit P. 64.*

*"Par ailleurs, le nombre de salariés productifs est en % de la population active dans le quartier, l'un des plus élevés de Paris.*

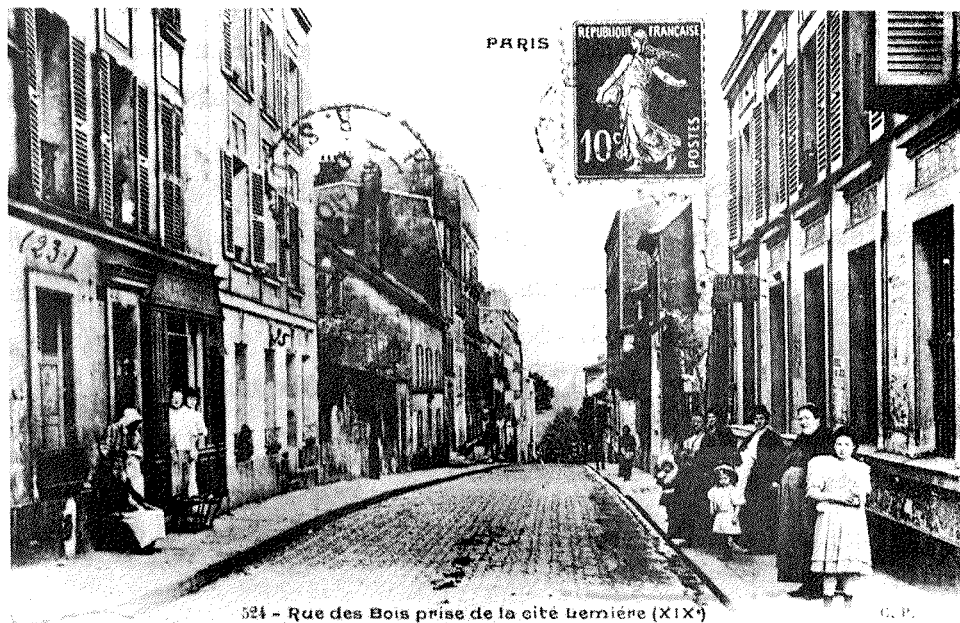
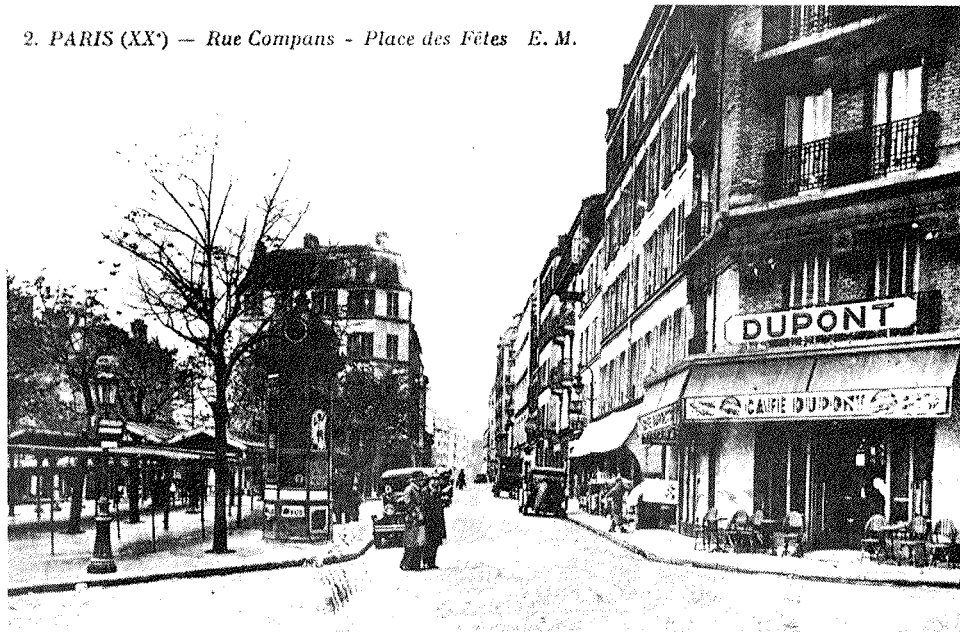
*Il y a donc très probablement (bien que les données collectives sur le lieu de travail des habitants locataires et propriétaires, soient succinctes et hétérogènes) une forte corrélation entre la présence d'usines et la population ouvrière massive. Le départ des usines semble aussi induire le départ de la population ouvrière."*

2) : *Ibid. p. 64*

# PLACE des FÊTES AUTREFOIS



2. PARIS (XX<sup>e</sup>) — Rue Compans - Place des Fêtes E. M.



Si la sociabilité traduit la participation d'un individu à une collectivité, soit par des échanges concrets (contacts interindividuels) soit par des échanges symboliques (conscience de son intégration à la vie collective, participation aux valeurs et aux intérêts collectifs), sociabilité symbolique qui naît de la sociabilité concrète et la renforce, le quartier de la Place des Fêtes offrait à ses habitants un mode de sociabilité que l'on peut qualifier d'organique, dans la mesure où elle était naturellement inscrite dans le fonctionnement de ce quartier, elle était un produit de sa vie.

Ce contact interindividuel facilité par la connaissance des autres, il s'inscrivait dans l'espace par l'utilisation du réseau serré des petits commerçants.

Les rues fortes étaient les rues Compans, du Pré-Saint-Gervais, des Solitaires, les Lilas, des Bois et du Docteur Potain où il y avait entre 5 et 14 commerçants par 100 mètres<sup>1)</sup>. Le marché de la Place des Fêtes était le coeur commerçant du quartier avec plus de 25 commerces par 100 mètres.

Les commerces d'alimentation au détail étaient concentrés, outre le marché, dans la rue de Belleville avec 8 à 10 commerces alimentaires par 100 mètres et les marchands de quatre saisons y étaient nombreux.

En dehors de ces points forts, la rue des Bois avec de 5 à 7 commerces pour 100 mètres approvisionnaient la partie du quartier la plus éloignée du marché et de l'axe de la rue de Belleville.

Les 14 cafés ou bistrotts qui ceinturaient la Place des Fêtes étaient autre chose que des débits de boissons, ils étaient des lieux privilégiés de contacts avec les autres, avec la vie en communauté. Un habitué d'un des deux cafés rescapés des 14 nous l'a dit, opposant la sociabilité d'autrefois avec le repli sur soi qui caractérise la vie dans

1) : *Atlas de la Région Parisienne, op. cit, Carte 81. 3*

les tours nouvelles où il habite lui-même maintenant.

"Avant, c'était un village, les gens faisaient le tour du marché, ils voyaient tout le monde et puis ils revenaient ici boire l'apéritif. Dans les tours, on peut crier au secours, personne ne bouge. Autrefois, si quelqu'un était malade, les voisins lui apportaient la soupe. Les gens qui habitent les tours rentrent au parking le soir, ils prennent l'ascenseur pour monter dans la tour, et c'est terminé. Ils ne sortent plus. "

Les jours de marché, ce café garde encore son image d'autrefois. Le patron converse avec ses clients le long du zinc, certains d'entre eux franchissent le seuil de la cuisine qui est ouverte sur la salle et boivent leur verre en bavardant avec la patronne qui surveille ses fourneaux. Les garçons de café connaissent les usagers, leur serrent la main et boivent parfois avec eux.

Pour le patron, son café est un havre, un refuge du passé, auquel ne s'accrochent que ceux qui l'ont connu :

"les gens se suicideraient si je partais. Les clients ont tous mon âge, ou plus. Les jeunes ne viennent pas tellement. Je ne sais pas comment on fera pour se renouveler.

Ici, c'est la terre connue des "survivants" de l'ancien quartier; de l'autre côté du square, il y a le centre rénové, territoire étranger, étrange, dont on ne possède pas le code: "La rénovation, c'est des cités dortoirs. C'est un labyrinthe, les gens n'y vont pas, ils s'y perdent."

Nous le verrons ultérieurement, le cadre de vie rénové, moderne est le monde de la séparation, de la ségrégation; séparation des fonctions des rôles, séparation des gens en tant qu'individus et acteurs sociaux; c'est aussi le monde de l'uniformité, de l'unicité du message. Le vieux quartier au contraire était celui du mélange, de la diversité. L'espace n'y était pas fonctionnellement strictement défini, car l'espace privé et l'espace public étaient imbriqués, s'interpénétraient avec les loge-

ments qui s'ouvraient sur les cours et les jardins collectifs<sup>1)</sup>; la rue n'était pas faite uniquement pour circuler mais aussi pour s'y rencontrer et pour les enfants pour y jouer. Travail et vie s'y mêlaient étroitement produisant ainsi des rapports humains qui faisaient que personne n'était figé dans un seul rôle et créant une diversité de perceptions (les commerces, les boutiques d'artisans, les ateliers,...) en accord avec la diversité des formes et structures du bâti.

Dans un tel cadre de vie, le rapport à l'espace ne se posait pas, il était lui aussi, comme la sociabilité, organique. L'espace apparaissait comme façonné par l'homme et le façonnant, il était à son échelle et partout portait sa marque. Il y avait là un territoire, un espace approprié.

#### Place des Fêtes, c'était aussi Belleville, ou du souvenir au mythe

Sur une carte de la Ville de Paris et de ses environs, datant de 1760, le chemin de Belleville se perd dans les champs.

En 1825, le village de Belleville, avec une population de 1600 habitants, figure sur une "carte topographique et statistique" de la région parisienne, avec la légende "belles guinguettes et courtilles, promenades champêtres vers le Pré-Saint-Gervais et le Bois de Romainville." En 1836 la Place des Fêtes est désignée comme lieu des fêtes de la commune bellevilloise. C'est à cette époque que Belleville abandonne très rapidement son passé rural et viticole pour devenir un faubourg industriel et artisanal, la deuxième ville du département de la Seine après Paris.<sup>2)</sup>

La loi du 16 Juin 1859 créant les vingt arrondissements de Paris marque l'absorption officielle de Belleville par la capitale. Une zone urbanisée se crée entre les villages de la Villette et de Belleville, zone dans laquelle jusqu'en 1870 les carrières seront nombreuses. Dans le dernier quart du siècle sur l'ancien emplacement du gibet de Montfaucon

1) : *Selon un ancien habitant du quartier, rares étaient les jardins et cours individuels, ce n'étaient donc pas des espaces sous-utilisés mais au contraire des espaces collectifs à l'échelle d'une communauté concrète.*

2) : *E. Jacomin, Histoire de Belleville, H. Veyrier, Paris, 1975.*

est réalisé un des plus beaux parcs de Paris celui des Buttes Chaumont. C'est de cette époque que datent aussi la Place du Danube et l'actuel square Monseigneur Maillet qui se trouve au centre de la Place des Fêtes et le quadrillage des villas qui donne encore de nos jours au haut Belleville son charme villageois.

Ce caractère de village dans la ville Belleville le gardera jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale. C'est un coin de Paris intime, chaleureux, animé, autonome en quelque sorte par l'existence d'une vie sociale et économique qui lui est particulière.

Cette image de Belleville rendue célèbre par les films et les chansons est tenace et les écrits qui la font revivre ont, bien avant que la destruction ne débute, des accents de mythe, Belleville symbolisant un certain art de vivre, un type de rapports humains correspondant à un âge d'or que la modernité a chassé. Ainsi, dès 1928 <sup>1)</sup> de Belleville on ne retient que : "...une foule heureuse de vivre et de jouir de l'heure... la rue n'est qu'une grande kermesse, une frairie; tout est oublié, tous les travailleurs sont joyeux. Belleville danse, Belleville vie, Belleville se grise de sons et de couleurs, Belleville chante."

Et quand avec C. Lepedis <sup>2)</sup>, on fait le bilan de tout ce qui a disparu: les toits, les passages, les escaliers, les impasses, les commerces de bois et charbons, les lavoirs, les bains-douches, les prostituées, les vieux cafés comme le Bon Coin, les Veilleuse, le Point du Jour, les douze "cinoches" qui s'échelonnaient le long de la rue de Belleville de la Place du Jourdain jusqu'au Boulevard de Belleville, c'est en terme d'ethnocide que l'on s'exprime: "le type bellevillois", la "race" a été balayé. Au nom du modernisme et du social on a supprimé les bistrots, les cinémas, les bals musettes, oubliant l'essentiel dans ce saccage, les hommes. On a "cassé" Belleville, "sauvagement, systématiquement" transformant la "patrie des communards, des exilés, des déshérités, des petits gens assaillis, pour en faire un lieu de résidence à l'usage des hauts

1) : R. Garric, *Belleville*, Grasset, Paris, 1928.

2) C. Lepedis, *Belleville, Mon village*, H. Veyrier, Paris, 1975.

salaires."

Les hauts de Belleville, le Clos Saint Fargeau, la Butte de Beaugard, le Marché des Lilas, la Cité des Fêtes.... Ces appellations somptueuses dont on a affublé les nouvelles résidences deviennent "entre les mains des assassins de Belleville des noms chargés d'histoire humaine, de lilas, de treilles et de petit vin clairet qui ne veulent plus rien dire."

Belleville et la Place des Fêtes, village dans le village, qui tout là haut après la rude montée de la rue de Belleville couronnait le quartier, ont disparu et le souvenir des bistrots où les parisiens venaient boire le vin détaxé, des soirs du 14 Juillet où l'on dansait et aussi de la commune de Paris et de l'anarchie des faubourgs a laissé place au mythe. Ce mythe ce n'est pas une fabulation sans référence à la réalité mais un discours symbolique porteur de sens; le monde magnifié qu'il fait revivre est là pour témoigner de besoins, d'aspirations que le réel actuel refoule.

Mais, allons plus loin, ce mythe qui est la transfiguration d'un espace chargé de symboles est, comme le souligne P. Sansot<sup>1)</sup> pour qui l'habitant se définit comme celui qui adhère à la légende de sa ville, la voie par laquelle passe l'appropriation du milieu urbain. Ce que nous constaterons en mettant à jour les réactions des habitants de l'espace rénové, c'est que ce nouveau monde qu'on leur a imposé, n'a pas de sens, c'est un monde vide donc angoissant car il n'est pas porteur de symboles<sup>2)</sup>, il ne

1): P. Sansot, *Ville et Poésie*, in : *Espaces et Sociétés*, n° 15, Avril 1975.

2) : La remarque d'H. Lefbvre se vérifiera amplement ; "Il est fort possible que le sens implique ou présuppose des symbolismes; et que le sens s'estompe ou disparaît si le symbolisme s'absente. Ainsi, une agglomération sans monuments, sans rue, sans suggestion de sa propre réalité comme "macro-cosme" humain n'a plus rien d'une ville."

Henri Lefbvre, cité p. 47 dans Leblanc - Bazon - Corononio - Joly, *Environnement et équipements urbains*, C.R.U. Paris, 1971.

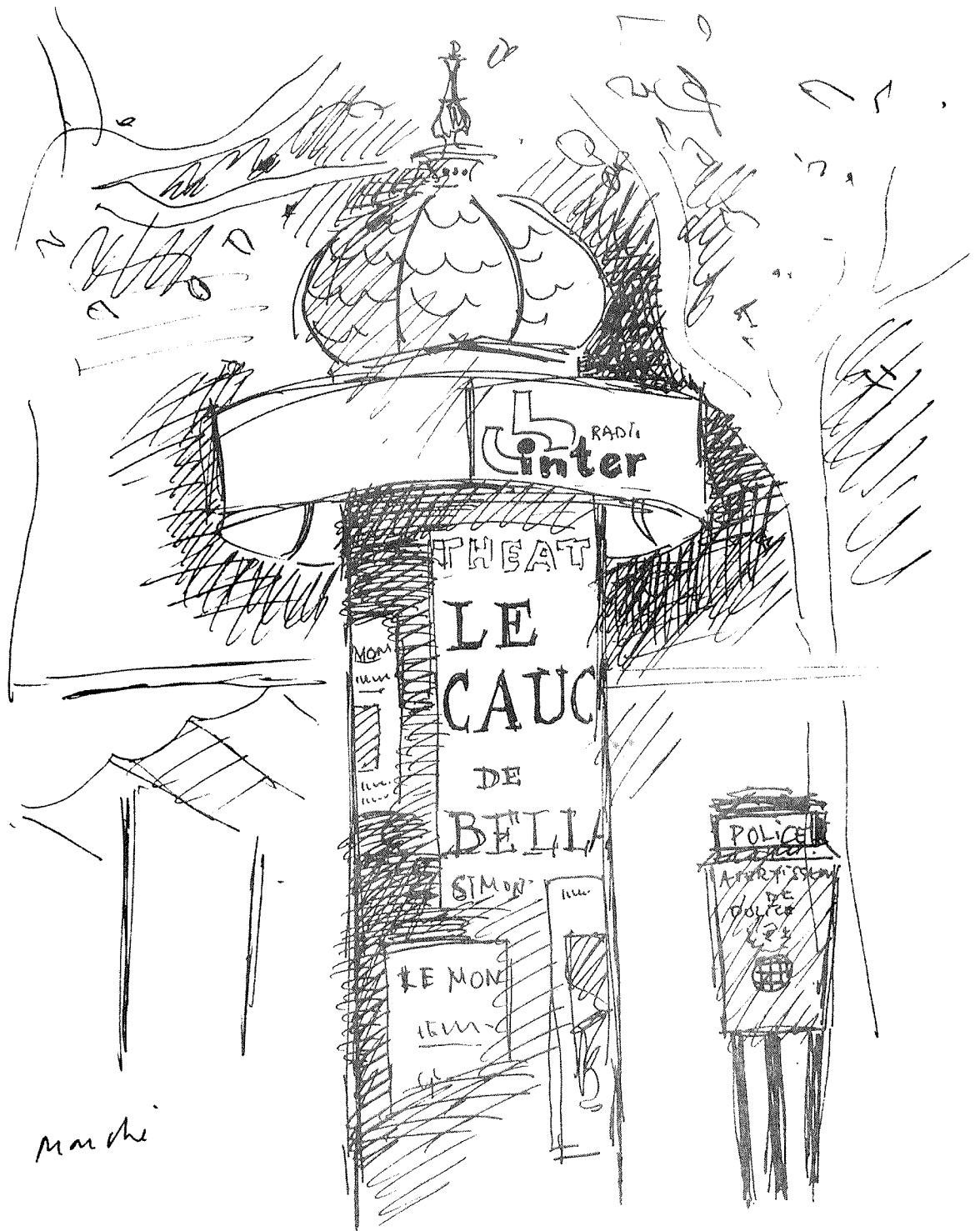
renvoie pas à l'histoire, à la vie de l'homme dans sa multiplicité mais à sa propre logique de création.

Ce mythe de Belleville et de la Place des Fêtes, que les artisans de la disparition du réel qui l'a engendré essaient dérisoirement de récupérer par le nom des nouveaux ensembles immobiliers et des lieux censés redonner vie à l'artefact mis en place (les deux cafés ouverts au bas des tours du Plateau Central se dénommeront "Café du Marché" et le "Village des Fêtes"<sup>1)</sup>) nous le rencontrerons partout, que ce soit chez ceux qui ont connu le quartier avant sa rénovation ou chez ceux qui, nouveaux venus, découvrent cet environnement. Il tiendra dans le discours une fonction organisatrice<sup>2)</sup>, il constituera le cadre perceptif et axiologique à partir duquel le sujet appréhendera le réel qu'il lui est demandé de saisir. Ce mythe donc n'est pas un simple résidu nostalgique, il est le révélateur de l'incapacité d'un cadre de vie à produire lui-même les catégories de son émergence au sens

1) : *Bel exemple de mécanisme de spoliation: a une réalité se substitue son signe, qui n'est alors que signe, c'est-à-dire désignation arbitraire et non symbole, c'est-à-dire signifiant chargé de porter au sens un signifié caché.*

2) : *sauf chez les enfants et adolescents chez lesquels il est totalement absent.*





Marché

## CHAPITRE II

La rénovation

L'opération de la Place des Fêtes se situe au début de l'ère de la rénovation urbaine à Paris et les conditions favorables qu'elle présentait la fire considérer comme un test :

"A cet égard (en ce qui concerne l'équilibre financier) l'opération de la Place des Fêtes se présente dans des conditions assez favorables, les dépenses d'équipement à prévoir paraissent relativement peu élevées, les surfaces disponibles pour la construction étant au contraire assez importantes et le volume constructible suffisamment développé en définitive pour que la charge par logement construit du terrain reste dans les limites des normes admissibles." <sup>1)</sup>

Une de ces conditions étant l'importance de la surface du non-bâti et, étant donné le type d'habitat, le relatif sous-peuplement du secteur :

"Malgré une apparence extérieure de densité, la surface bâtie à l'usage de l'habitation est en réalité très faible.

Cette faiblesse numérique des logements fut un facteur déterminant dans le choix de cet îlot pour y lancer une opération de rénovation, de nombreux problèmes étant simplifiés par le nombre peu important de personnes à reloger." <sup>2)</sup>

1) : *Mémoire du Préfet de la Seine au Conseil Municipal : Communication sur la Reconquête de Paris, op. cit. page 18.*

2) : *M. Guillerm, Les transformations récentes du quartier Amérique. Op. cit. page 8.*

C'est en 1958 que l'idée de rénovation urbaine, qu'il faut distinguer de celle de restauration et de reconstruction, émerge et trouve son fondement juridique dans le décret du 31 Décembre 1958 sur les grands ensembles, qui a pour objectif, par l'établissement d'une convention approuvée par le préfet entre une commune et un organisme rénovateur, de permettre de coordonner la construction des logements avec la réalisation des équipements publics. De passer ainsi d'un urbanisme "involontaire" à un urbanisme "volontaire" jugé plus efficace <sup>1)</sup>, de donner ainsi à l'intérêt collectif le pas sur l'intérêt privé qui jusqu'alors avait été l'acteur dynamique mais "anarchique" de la construction.

Il échet à Paris un rôle pilote en la matière; en 1957-1958 est établi l'inventaire des terrains rénovables de la capitale et le plan d'urbanisme directeur de Paris en 1959, repérera 1.500 ha rénovables correspondant à une population de 367.000 habitants. <sup>2)</sup> Il était projeté de libérer 25 hectares de terrains à Paris chaque année (surface équivalente à celle de l'ilot Place des Fêtes) et d'y construire 5.000 logements par an. Projets ambitieux si l'on songe qu'aujourd'hui la première de ces grandes opérations projetée, celle de la Place des Fêtes, n'est pas achevée vingt ans après avoir été décidée.

#### L' énoncé des motifs

L'objectif premier de la rénovation fut de "supprimer les immeubles vétustes et insalubres qui menacent la sécurité et la santé des habitants de certains quartiers." <sup>3)</sup> mais comme le signale M. Julia <sup>4)</sup> et

1) : M. Julia, sous préfet, *La rénovation urbaine, Seine et Paris*, N° 40 1966, p. 3.

2) : H. Petot, *La reconquête de Paris*, op. cit.

3) : *La rénovation Urbaine à Paris. Les Grandes opérations d'aménagement et d'urbanisme en région parisienne. C.C.I.P. Oct. 1971.*

4) : "... La conscience de plus en plus affirmée qu'il faut viser au-delà de la lutte contre les taudis... la rénovation n'est pas seulement un objectif en soi, elle devient un moyen, et non pas le moindre, de l'urbanisme parisien, en d'autres termes, un instrument de réalisation du plan d'urbanisme directeur de Paris." *La rénovation urbaine*, op. cit. page 72.

comme l'illustre amplement la communication de 1957 du Préfet de la Seine, au titre si significatif de "Communication sur la reconquête de Paris", texte qui dans la certitude euphorique du bon droit triomphant développe la philosophie de ce nouvel urbanisme, la lutte contre le taudis n'est à la limite qu'un prétexte<sup>1)</sup>, une base d'action de départ, l'objectif réel est par ce moyen, d'imposer une rationalité à l'action urbanistique, rationalité qui nous le savons depuis Louis XIV dépasse les modalités de la simple réalisation technique voire architecturale pour viser, au travers du réaménagement du cadre de vie, "une mise en ordre morale et économique"<sup>2)</sup>.

En 1959, Monsieur le Préfet de la Seine déclare au Conseil Municipal de Paris<sup>3)</sup>:

"Nulle époque en vérité, n'a offert, Mesdames et Messieurs, aux constructeurs et aux urbanistes de possibilités plus exaltantes, des moyens plus puissants si nous sommes assez audacieux pour concevoir la cité future. "

Cette "cité future", cette "reconquête de Paris", que deux ans plus tôt on appelait à entreprendre, il était temps de la réaliser pour faire face à l'essor démographique et accueillir l'afflux des populations

1) : *Ainsi, comme nous l'avons vu, le caractère ancien et vétuste de l'habitat de l'îlot de la Place des Fêtes n'en faisait pas un secteur prioritaire quant à l'urgence d'une action de destruction. Encore à l'heure actuelle en 1978, certains secteurs de Belleville ou du bas de Ménilmontant sont des zones habitées bien plus vétustes; le caractère "aberrant" (selon la rationalité rénovatrice) de ce quartier qu'il fallait traiter selon les méthodes radicales de la chirurgie -pour reprendre l'image de Monsieur le Préfet de la Seine- était le "gaspillage" d'espace, la faiblesse de sa rentabilité fonctionnelle (nombre d'habitants au mètre carré) et économique (volume et bénéficiaires de la rente foncière).*

2) : *La reconquête du centre, op. cit.*

3) : *Communication de Monsieur le Préfet de la Seine au Conseil Municipal de Paris et au Conseil Général de la Seine. 1er Juin 1959, "Logement, construction et urbanisme."*

de province. En matière d'urbanisme, il était temps de passer à des opérations de grande envergure car "les efforts méritoires accomplis par les professions du bâtiment au cours de ces dernières années pour accroître la productivité donnent le moyen de passer de l'ère expérimentale à l'ère de l'industrialisation." <sup>1)</sup>

La rénovation apparaissait comme un moyen de libération du sol permettant l'organisation de la construction en ensemble architectural homogène. On la considérait comme une possibilité offerte de rattraper le retard accumulé en matière de réalisation d'équipements publics, et ceci en finançant les "terrains sociaux" (logements à loyer contrôlé, équipements collectifs) par le secteur libre. Idée qui peut-être exprimée autrement :

"Comme il est de règle dans la plupart des "rénovations", la promotion privée a trouvé ici (opération de la Place des Fêtes) sa caution dans le financement de logements sociaux." <sup>2)</sup>

Le but de la rénovation est présenté comme hautement rationnel en ce qui concerne les intérêts de ses habitants, puisque par une meilleure utilisation du sol elle doit entraîner un substantiel accroissement du nombre des logements tout en pourvoyant les habitants d'un meilleur confort. En fait cet argument de l'augmentation de la capacité d'accueil du sol, s'il se vérifie pour l'opération de la Place des Fêtes puisque la population de l'îlot passera de 9.600 habitants à 19.000, n'apparaît pas comme très pertinent quand on considère l'ensemble des opérations envisagées, puisque toutes les opérations de rénovations parisiennes devaient aboutir à un gain de 7.400 habitants avec un bénéfice d'environ 2.500 logements <sup>3)</sup>. Mais l'essentiel n'est pas là, ce qui importait était le bénéfice qualitatif, c'était comme nous le dirions aujourd'hui, l'accroissement de la qualité de la vie escomptée.

1) : *Ibid.* p. 20.

2) : "Jour de fête, Place des Fêtes", *Le Monde*, 19 Janvier 1978.

3) : *Communication de 1959 de Monsieur le Préfet de la Seine, op. cit.*

"La comparaison de ces chiffres établit avec une certitude rigoureuse que, compte tenu de la densité excessive actuelle et des besoins considérables en équipements de toutes sortes, aucun gain appréciable en logements ne pourra être réalisé par la reconquête. Mais il ne faut pas oublier que des taudis seront aussi remplacés par des locaux clairs et sains. C'est sur le plan social et humain que s'appréciera en définitive le bénéfice de ces opérations." <sup>1)</sup>

Puisque Monsieur le Préfet de la Seine nous invite à considérer le problème sous cet angle social et humain, il nous est loisible d'émettre quelques interrogations. Ces objectifs laissent de côté certaines réalités brutales que d'autres ont souligné <sup>2)</sup>, réalités concernant les intérêts que ce type d'opération a pu favoriser.

Intérêts financiers tout d'abord dans la mesure où, selon Denis Duclos <sup>3)</sup>, la rénovation urbaine à Paris peut-être interprétée "comme l'histoire d'une étroite subordination de l'urbanisme "public" aux exigences d'accumulation de quelques monopoles, et des crises d'adaptation de ce mécanisme". Cette rénovation combine selon l'auteur "trois caractéristiques éminemment intéressantes pour un capital financier de niveau monopoliste:

1) : *Ibid.* p. 37

2) : Voir *La reconquête du centre*, op. cit.; F. Godard, *La rénovation urbaine à Paris, structure urbaine et logique de classe*, Mouton; F. Godard et M. Castells, *La rénovation urbaine à Paris: l'opération Italie XIII, Espaces et Sociétés* N°2; D. Duclos *Propriété foncière et processus d'urbanisation* op. cit et *Rénovation urbaine et capital monopoliste à Paris, Espaces et Sociétés*, N° 13-14 Oct. 1974. Janv. 1975.

3) : *Ibid.* p. 135.

- elle concerne une structure foncière ancienne et le changement d'usage du sol grâce à l'aide de la puissance publique qui évince la petite propriété, permet la réalisation de "plus values foncières" en élevant le niveau de la rente;

- l'utilisation d'un appareil juridique et institutionnel de type "public", "facilite au maximum la dévalorisation de capitaux publics sous forme de financements, ou de cessions de terrains appartenant à la collectivité, peu denses et facilement libérables";

- l'importance et la variété des terrains concernés, autorise "le capital" a choisir la forme d'usage permettant la meilleure rentabilité : immeuble de luxe, implantation d'ensemble homogène d'activités économiques (bureaux, centres directionnels).

Pour Denis Duclos, l'histoire de la rénovation urbains de Paris sera celle :

"d'une attaque de la petite propriété foncière en vue de la spolier d'une fraction importante de la rente qu'elle pourrait attendre du nouvel usage du sol.

- d'une utilisation systématique des biens publics (fonds et terrains) pour supporter les frais de gestion de l'opération et financer les parties non-rentables.

- d'un transfert direct ou indirect des "plus-values"<sup>1)</sup> en plus des profits tirés de la construction et des diverses prestations de services, de la poche du propriétaire ancien à celle du promoteur monopoliste."

La rénovation en provoquant un haut accroissement de la rente foncière (le prix du sol passera de 700 Frs le m<sup>2</sup> en 1968 à 1500 Frs en 1971) va ouvrir le quartier et sa périphérie<sup>2)</sup> à la construction privée de logements de standing dans laquelle s'investiront, ainsi que dans la construction de bureaux (dont la surface a remplacé celle qu'occupaient l'industrie et l'artisanat) les capitaux bancaires et étrangers.

Intérêt de classe aussi du point de vue social et politique puisque le social suivant le foncier, le coût élevé des loyers des nouveaux logements va entraîner la dislocation de la population d'origine et l'éviction des couches populaires au profit des classes moyennes et surtout supérieures. Par là, pouvait se réaliser la "reconquête" politique des quelques rares quartiers de Paris dont la représentation parlementaire et municipale d'extrême gauche correspondait à l'importance des ménages ouvriers.

Ce changement dans le structure socio-professionnelle entraîné par la rénovation était prévisible et reconnu, mais on lui opposait non seulement les exigences hygiénistes sur lesquels nous reviendrons, mais aussi la volonté présidentielle post-gaullienne de faire de Paris la grande capitale des affaires et des arts. Cette image prestigieuse qu'on était censé créer, en particulier en ce qui concerne la Place des Fêtes site privilégié puisque "toit de Paris" force est de constater que pour l'opé-

1) : *Il s'agit toujours ici de la notion qui exprime le "saut" spéculatif dans le revenu de la rente, et non du fruit de l'exploitation capitaliste, qui seul constitue de la plus-value au sens strict.*

2) : D. Duclos, *Ibid.* p. 136, signale que la construction privée induite périphérie immédiate de l'opération Place des Fêtes a été considérable : 1 000 logements de standing par an et en moyenne de 1968 à 1971.



ration qui nous intéresse, on est loin de l'avoir produite. La nouvelle Place des Fêtes n'est pas Manhattan, La Défense, le Front de la Seine ni même le nouveau quartier Italie. La médiocrité d'ensemble de la réalisation architecturale aussi bien dans la pauvreté de création des formes et d'utilisation des matériaux que dans l'incohérence de l'échelle utilisée, ne peut que frapper les habitants et le promeneur venu visiter cette réalisation de prestige de l'urbanisme parisien.

Entraînons nos lecteurs dans cette promenade où, en toute subjectivité, nous laisserons s'exprimer les réactions que cet environnement a suscité chez nous et que la permanence des contacts établis avec ce milieu pendant une année d'étude n'a pas réussi à user.

#### Le "tour du propriétaire"

Quittant la rue de Belleville nous nous engageons par la rue Compans dans le périmètre de rénovation n'accordant qu'un regard distrait aux H.L.M. (A) <sup>1)</sup> qui sur notre droite portent déjà les stigmates de la vieillesse et s'identifient à l'image type de l'habitat caserne à bon marché. Nous sommes de suite au cœur de la réalisation, sur le plateau central (B) avec comme vision immédiate un faisceau de grandes tours d'une vingtaine d'étages. L'impression ressentie est celle d'une coupure spatiale provoquée par l'existence de deux niveaux de perception : à hauteur d'homme, occupant le rez-de-chaussée les commerces, et haut au-dessus, non plus de la Place mais de la ville, les tours, ensembles uniforme, répétitif. (C).

Nous nous raisonnons, il n'y a là rien qui ne devrait choquer, car il y a souvent coïncidence de différents niveaux urbains dans un même espace architectural, un très bon exemple - cité par Philippe Boudon <sup>2)</sup> - en est celui de beffroi de Bruges. Le niveau de conception du beffroi est conçu (et perçu) à l'échelle de la ville toute entière, tandis que le bâtiment qu'il domine est conçu par rapport à la place et à ses usagers. Les deux parties de cet édifice, d'échelle différente, sont réunies dans un seul espace architectural.

1) : Voir carte du cheminement page suivante.

2) : P. Boudon, "Sur l'espace architectural", Dunod, p. 89.



Si nous comparons cet exemple, avec les tours surplombant la galerie commerçante et le super marché, nous comprenons ce qui ici nous choque.

Bruges un dimanche matin, c'est le jour où les carillons ne sont plus "de la musique en boîte", des disques, mais ceux que le sonneur vient jouer pour le plaisir des promeneurs, venus de toute la ville et de ses alentours. La fonction du beffroi et de son carillon correspond donc bien ici à sa perception, qui est de répandre la joie dominicale pour toute la ville; son échelle, autre que celle du bâtiment de l'Hotel de Ville, ne peut donc choquer, puisqu'elle est d'emblée justifiée et comprise.

Par contre, sur le plateau de la Place des Fêtes à Paris, nous ne pouvons percevoir la fonction de ces tours, de taille démesurée par rapport à nous et à la Place, au square, au kiosque qu'elles écrasent elles nedisent rien, ne signalent rien à la ville. Elles nous apparaissent comme un non sens imposé aux usagers de la Place par l'architecte. L'architecte... voire, il a bon dos! Non, ces tours ont un sens et ce sens est explicite, sursouligné. Elles sont l'expression, l'écriture dans l'espace, d'un certain ordre, c'est-à-dire d'un rapport aux choses, aux hommes et aux valeurs. Cet ordre il nous est donné à voir, il s'impose presque naturellement sur cette Place, dans sa partie la plus longue, sur son fronton, par l'outrancière occupation de l'espace d'un RADAR SUPER (D). Là sur 80 mètres de façade reliant entre elles les deux tours de 26 étages Orient et Occident, fleurons de la réalisation, à la place du tissu urbain complexe et tourmenté qui naguère existait, là tel qu'il pourrait surgir à l'horizon d'une plaine à bettraves, incongru : le super marché (4.500 m<sup>2</sup>).

La perception architecturale que nous pouvons avoir n'est pas neutre, purement technique et esthétique, le pourquoi de ce qui nous est offert contribue à déterminer le sens de ce que nous saisissons. Nous sommes ici dans un environnement qui exprime comme fonction première au détriment de toutes les autres, la recherche de la rentabilité, du profit: le maximum de ménages sur le minimum de surface au sol, le Super... "Machin" pour les super ventes et les super bénéfices !

Mais la perception architecturale s'impose aussi dans son autonomie, car un aménagement du cadre bâti corespondant à cette finalité économique aurait pu se faire dans des conditions satisfaisant en partie les exigences qui font qu'un espace s'articule de manière à produire, chez ceux qui y sont insérés, une impression positive. Or la seule impression que nous ressentons ici, c'est celle d'être cernés, encerclés sur un sommet qui, au lieu de nous découvrir l'horizon, de nous ouvrir sur la ville, nous immobilise, nous fixe. Cernés nous le sommes non seulement par les tours mais aussi là, de l'autre côté de la rue Henri Ribière, au-delà du terrain vague sur lequel doit s'élever le Collège d'Enseignement Secondaire, par un immeuble gris sale, encore plus long que haut (E), barre qui constitue une véritable coupure topologique, un mur.

Nous quittons la Place et, abandonnant la rue Compans, nous découvrons le groupe scolaire (F) et le terrain de jeux (G). Nous sommes là incontestablement face à un "parti" architectural et la question qu'immédiatement nous nous posons, c'est de savoir de quel droit, en fonction de quelle nécessité, de quelle légitimité nous est imposé ce "parti". Nous avons affaire avec le couple école et terrain à une réalisation qui se veut symbolique dans la mesure où les objets, en l'occurrence l'espace architectural, servent de supports à des projections fantasmatiques. L'école, de couleur lie de vin, ensemble bétonné et grillagé de un et deux étages, évoque outrancièrement les caractéristiques viriles, guerrières. Les usagers ne s'y sont pas trompés: enfants, parents, enseignants la dénomment tous "l'école rouge" ou plus fréquemment le "blockaus". Par ces blocs, ses saillies, ses lourdes grilles, l'espèce de tour de guêt (aération des sous-sol) qui la flanque à son entrée, l'école se veut sans doute symbole phallique (retenons cette interprétation plutôt que celle d'évocation d'univers concentrationnaire) qui trouve son complément dans le terrain qui la jouxte qui, avec ses deux équipements: "les mamelons" et les "totems" creusés de cavités qui obligent l'enfant qui veut les utiliser à prendre la position foetale, est voulu, selon le mode de l'emphase, comme signifiant du féminin.

Notre réaction face à cette réalisation (réaction que nous retrouverons exprimée plus ou moins confusément chez chacun de nos interviewés) est celle d'un rejet fortement chargé d'agressivité, mais une fois de plus, nous nous raisonnons. Pourquoi pas ? L'architecte a voulu montrer qu'il avait des idées, qu'il n'était pas prisonnier des schémas-types de réalisation d'équipements de cette nature. Pourquoi ne pas faire connaître même lourdement- ses créations en jouant sur un double registre, celui de l'expression symbolique directe et celui de l'inversion des symboles habituellement attachés à ces deux lieux, car on aurait plutôt attendu l'école ronde, coquille, prolongement idéal du sein maternel en même temps que rupture progressive avec celui-ci et, au contraire, le terrain de jeu, espace d'émergence, de jaillissement, de course, lieu de la violence-puissance contrôlée, stimulation idéale du modèle dynamique masculin, on nous offre le contraire, une école toute en arêtes, et un terrain de jeux en rondeurs; soit, là n'est pas la raison de l'effet négatif produit sur nous. Cette raison, elle est simple, prosaïque, c'est la conscience que nous avons du caractère arbitraire, gratuit et dérisoire de cette démarche et, immédiatement d'autres impressions diffuses se mettent en place. Nous comprenons pourquoi, tout à l'heure, nous avons considéré d'un oeil critique le petit square de la Lanterne (H) qui pourtant apparaît comme une réalisation très satisfaisante, pourquoi les lampadaires sur le plateau central, les motifs décorés des dalles, la forme des bancs dans la rue piétonnière devant l'école, les entrelacements de tôles noires dans lesquelles sont emprisonnés les arbustes qui sont censés constitués une haie végétale, ne "passaient" pas, soulevaient en nous une réticence que nous n'analysions pas. C'est que ce "traitement esthétique" des équipements et du mobilier urbain, comme le "traitement symbolique" de l'école et du terrain de jeux se dévoilent, en définitive, comme des signes arbitraires dont la fonction réelle est de tenter de masquer une réalité sur laquelle ils sont plaqués. Disons-le crûment, nous avons l'impression que l'on veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes, impression que l'on essaie de nous manipuler et ceci d'une manière grossière.

Cet espace urbain qu'est la Place des Fêtes aujourd'hui est le produit d'une rénovation brutale qui a fait table rase du passé et qui

s'est imposé non seulement en n'offrant pas de caractéristiques de réalisation qui en elles-mêmes pourraient susciter un intérêt -beauté architecturale des éléments, homogénéité, harmonie de l'ensemble- mais en sur-soulignant les traits qui dans l'état actuel du système de valeurs à partir duquel nous apprécions le cadre bâti, font l'objet d'un jugement défavorable, c'est-à-dire tout ce qui se rapporte à une prise en charge des besoins humains opérée dans une optique de rentabilité, de normalisation, de refus de prendre en compte des exigences qui ne relèvent pas de la logique économique et technocratique : entassement des ménages, standardisation de l'habitat, concentration du commerce, dissociation des fonctions attribués à l'espace, etc...

Cet espace est donc porteur d'un sens manifeste, il a été créé dans un tout autre but que celui d'engendrer la beauté, de permettre la sociabilité, la liberté... Or, beauté, sociabilité, liberté étant exclues en tant qu'effets induits de la réalisation et à plus forte raison en tant qu'objectifs visés, sont réintroduits artificiellement sous la forme de signes sursoulignés. Nous avons affaire à une forme d'expression qu'en rhétorique on désigne sous l'appellation de métonymie -exprimer le tout par la partie- mais qui dans le cas présent -forme perverse- veut masquer le tout par la partie. Ces signes <sup>1)</sup> sont plaqués, inauthentiques car surajoutés, cautère sur une jambe de bois, ils sont perçus en tant que tels et rejetés.

Comment ne le seraient-ils pas quand surplombent l'école et le terrain de jeux, bordant l'étroite voie piétonnière se dresse sur la partie la plus élevée, l'ensemble d'immeubles le plus laid, massif, fonctionnel au pire sens du terme de la réalisation, là, fi d'esthétisme, de

1) : *On pourrait aussi analyser la fonction du plateau central avec cette grille, car que "dit" ce plateau: vous qui êtes pris en charge totalement, organisés, normalisés, dont la seule action tolérée pour "marquer" votre environnement est la couleur que vous choisirez pour vos rideaux (et encore si le cahier des charges ne vous l'interdit pas) on vous offre cet espace libre, multifonctionnel, faites-en ce que vous voudrez, faites jaillir sur ces dalles et ces bordures de béton la spontanéité, la fête.*

· symbolismes et autres balivernes... les cages à lapin : cinq barres de treize étages (I), avec chacune pour chaque étage treize fenêtres semblables soit pour chaque barre 169 fois le même petit rectangle, cinq barres de vingt mètres de large, espacées de quarante mètres.

Achevons là cette promenade, elle ne nous a pas convaincu, de loin s'en faut, que le pari avait été gagné. A-t-on remplacé un quartier vivant par un habitat de qualité digne de cette "cité future" qui nous était promise, il semble difficile de le soutenir.

Mais peut-être avons-nous tort de nous attendre à ce que la mariée soit trop belle, puisque l'objectif visé était au niveau des besoins plus prosaïques mais aussi plus vitaux dans la mesure où, avec la rénovation : "les taudis seront remplacés par des locaux clairs et sains."

Nous avons, à différentes reprises, abordé ce problème des "taudis", de la vétusté prétendue de l'habitat de la Place des Fêtes. Rappelons que cet îlot n'offrait pas un habitat plus ancien que la moyenne des immeubles parisiens et, ajoutons, que si l'indice d'inconfort et d'insalubrité que représente l'absence des W.C. dans un logement était légèrement plus élevé que pour l'ensemble parisien, non seulement cet indice renvoie à une situation vécue par rapport au logement très différente lorsqu'il s'agit d'un immeuble collectif ou de maisons individuelles avec jardins et cours (type d'habitat répandu dans cet îlot) mais aussi cette caractéristique était - elle d'une importance si vitale pour entraîner la destruction de 25 hectares. Une opération de restauration et de rénovation sélective aurait permis d'accueillir un surplus de population, de mettre en place les équipements supplémentaires nécessaires <sup>1)</sup>, sans aboutir au coût social d'une "rénovation buldozer".

1) : *Compte tenu de l'accroissement de la population entraîné par la rénovation et le changement de nature de cadre de vie, il n'est pas certain que les habitants du nouveau quartier jouissent de plus de facilités pour l'utilisation d'équipements que ceux du quartier d'origine.*

Par ailleurs, cet argument de vétusté, cette obligation de faire disparaître les taudis est singulièrement atténuée lorsque les hérauts de la rénovation déclarent eux-mêmes que, finalement, là n'est pas l'objectif premier:

"Il faut de toute évidence porter nos efforts davantage sur les îlots mal-utilisés et moins sur les îlots insalubres, au moins dans l'immédiat." <sup>1)</sup>

Malgré cette reconnaissance du caractère secondaire de l'opération de salubrité urbaine, l'argumentation hygiéniste reste très forte: les habitants auront la jouissance de "locaux clairs et sains".

Une première remarque est à faire, c'est que, nulle part, ne sont évoqués les risques en matière de pathologie sociale entraînés par les conditions d'habitat dans les grands ensembles<sup>2)</sup>: délinquance juvénile, criminalité ou, plus subtilement et profondément, dégradation des possibilités d'équilibre psychique entraînée par ces conditions de vie. Pour ne citer qu'un exemple, en Juin 1978, les nouveaux habitants ont connu leur première affaire importante: une série d'agressions sexuelles sous menace de couteau perpétrées contre des fillettes dans les ascenseurs et parkings des tours et barres, agressions face auxquelles, habitants et police se sont trouvés désarmés.

Au-delà de cette considération, n'a-t-on pas affaire dans l'affirmation de l'évidence d'une supériorité de l'habitat moderne sur l'habitat populaire traditionnel à une forme d'ethnocentrisme qui est, en définitive, l'expression d'un pouvoir de classe s'exprimant au niveau des valeurs. Les conditions de vie des classes populaires sont non seulement jugées comme malséantes, mais aussi malsaines et c'est une opération prophylac-

1) : *"Communication sur "la Reconquête de Paris", op. cit. p. 15*

2) : *Voir sur ce chapitre en particulier les travaux du Centre d'Ethnologie Sociale et de Psychosociologie (Dir Chombart de Lauwe) comme ceux de Michelle Huguet sur l'ennui dans les grands ensembles.*



tique que de les supprimer pour les remplacer par des conditions conformes au standard-type de vie qui a le double avantage d'imposer le mode de vie bourgeois comme seul modèle et de classer les conditions de vie propres à chaque couche sociale sur un ordre, ce qui permet ainsi de substituer à la différence, l'inégalité.

Le discours du Préfet de Paris est, dans ses accents haussmanniens très éclairant sur cet impérialisme culturel, qui consiste à ne voir dans les conditions de vie -en l'occurrence les conditions d'habitat et les caractéristiques culturelles qu'elles autorisent- des classes économiquement défavorisées, que d'handicaps à effacer.

La vision de Paris telle qu'elle s'exprime dans ce texte<sup>1)</sup> est dichotomique: il y a le Paris du centre et le Paris populaire des arrondissements périphériques et des faubourgs.

Le centre est "la partie noble de la capitale", on y trouve:

"abondance de monuments et de sites, de voies importantes et de jardins bien conçus encore que trop peu nombreux; c'est la partie noble de la capitale, celle où les fastes anciens de son histoire ont inscrit le plus de souvenirs durables, celle que le fleuve royal<sup>2)</sup> traverse majestueusement".

Ici, dans le centre il faut :

"préserver, améliorer, éviter les constructions neuves qui, par leur volume ou leurs aspects, contrastent insolentement avec l'aspect général du site parisien traditionnel, telles sont pour cette partie de Paris les tâches à réaliser."

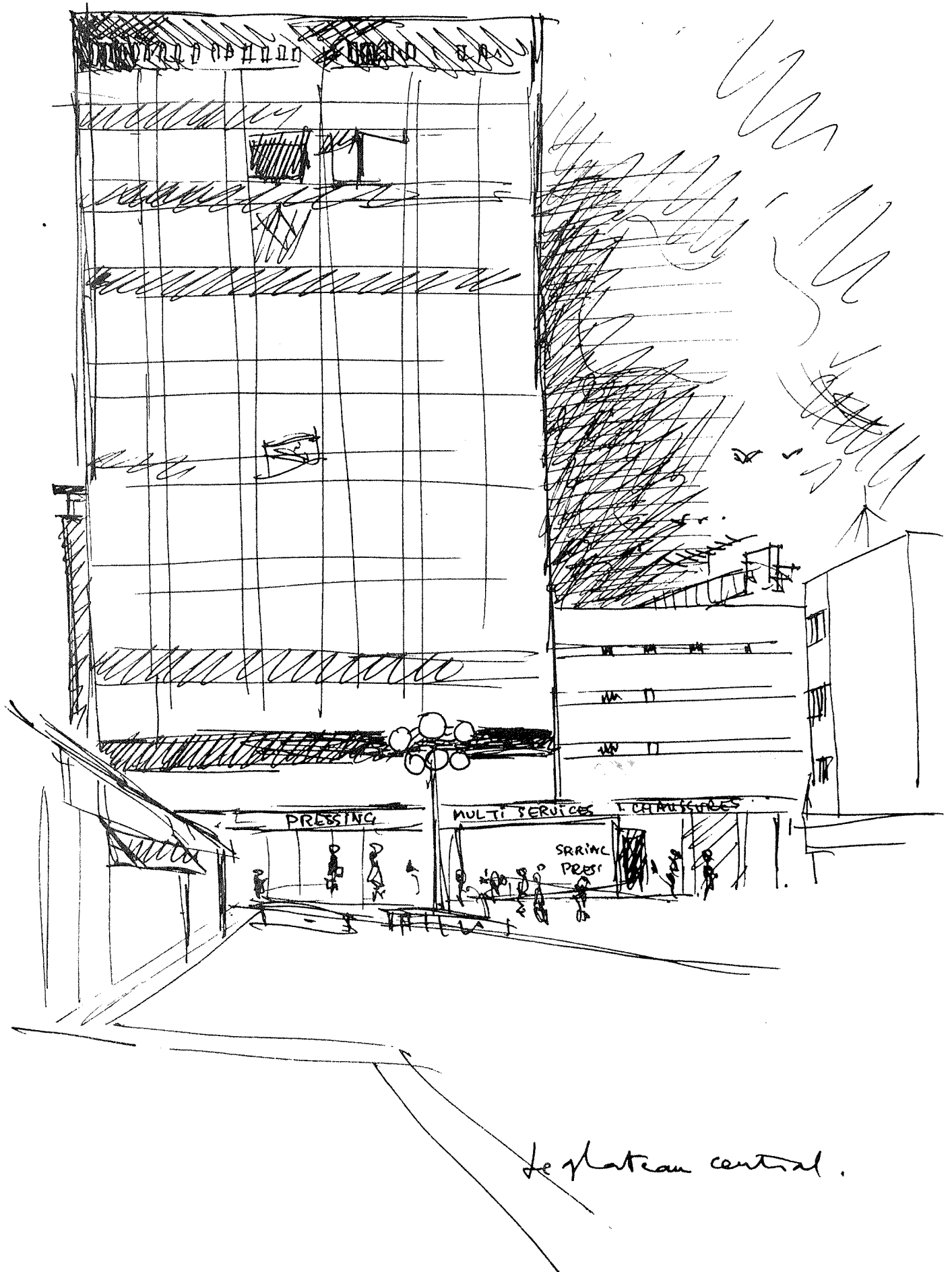
1) : *"Communication sur la "reconquête de Paris", op. cit.*

2) : *Curieuse image pour un haut fonctionnaire de la République, mise à part cette considération, en quoi la Seine est-elle un "fleuve royal" ?*

Il en est tout autrement pour les arrondissements périphériques qui, de même que les faubourgs ne relèvent d'aucun ordre, sont le produit de "l'anarchie", de "l'incohérence", lieu de la "prolifération" où la "population entassée" est à la merci des maladies microbiennes, de la tuberculose.

Pour ces arrondissements, à la médecine douce est substituée le scalpel, ils sont ces terres vierges où à brûler qu'il s'agit de reconquérir.

"Pour les arrondissements périphériques, le problème est tout autre, la thérapeutique peut y faire place à la chirurgie".



Le plateau central.

## CHAPITRE III

La réalisation

Une fois décidée l'opération de rénovation par le Conseil Municipal de Paris, une convention fut établie le 22 décembre 1957 entre la ville de Paris et la Société Anonyme de Gestion Immobilière (S.A.G.I.) qui devint donc l'organisme rénovateur; les déclarations d'utilité publique intervinrent en date des 7 mars 1960 et 26 octobre 1962 et la construction démarra en 1965.

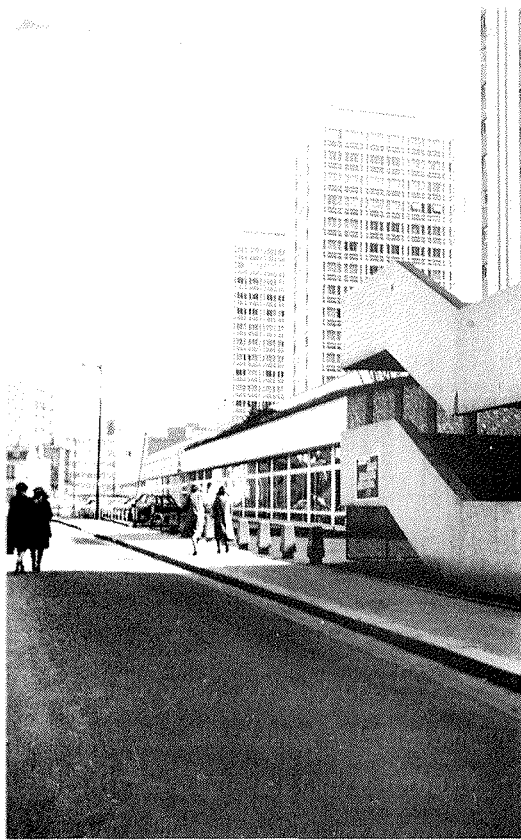
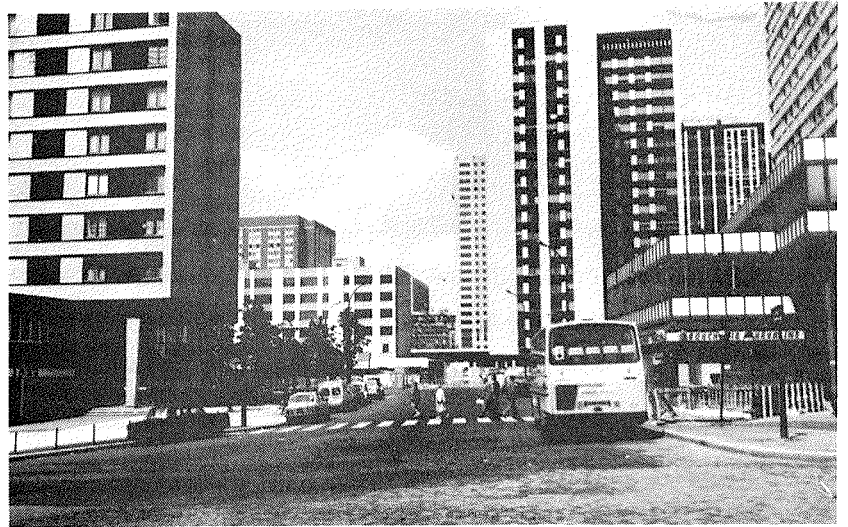
L'organisme rénovateur, la S.A.G.I, n'est pas une Société financière, mais une Société d'Economie mixte, dont le capital social est détenu pour une part importante par la ville de Paris (60 % capital public, 40 % capital privé) qui se trouve de ce fait largement représentée au Conseil d'Administration et a ainsi la possibilité de contrôler les opérations effectuées par la société.

La S.A.G.I qui depuis 1930 a construit plus de 20.000 logements à Paris a pour mission : la mise au point du programme, l'acquisition des terrains et des bâtiments (à l'amiable ou lorsque ceci ne se révèle pas possible par voie d'expropriation opérée par la ville), le relogement des occupants, la démolition et la mise en état des terrains et la cession de ces terrains aux utilisateurs : collectivités et promoteurs, ces sociétés constructives étant souvent des filiales de la Société d'Economie mixte.<sup>1)</sup>

1) : "La reconquête du Centre", op. cit page 56.

## LE NOUVEAU QUARTIER.

"Nulle époque, en vérité,  
n'a offert, Mesdames et Messieurs,  
aux constructeurs et aux urbanistes  
de possibilités plus exaltantes,  
des moyens plus puissants  
si nous sommes assez audacieux  
pour concevoir la cité future."



"Je crois que ce qui est assez angoissant  
dans la vie dans l'habitat moderne,  
c'est cette uniformité, c'est que,  
finalement, ton environnement  
te renvoie toujours le même message."



### Le plan d'aménagement

L'îlot de la Place des Fêtes, d'une surface de 24,3 ha comprenait 9.600 habitants occupant 4.090 logements. Les activités économiques étaient représentées par l'industrie (66 établissements occupant 45.300m<sup>2</sup>), l'artisanat (154 / 5.100 m<sup>2</sup>) et les commerces (193 / 17.200 m<sup>2</sup>).

La surface totale de l'îlot a été acquise, la totalité des bâtiments relevant des activités économiques a été détruite ainsi que 2.725 logements, 1365 étant conservés.<sup>1)</sup>

La population qu'accueillera l'îlot rénové sera de 19.000 habitants. 4.043 logements seront construits, 13.137 m<sup>2</sup> seront affectés aux bureaux, 18.278 m<sup>2</sup> aux commerces <sup>2)</sup> et 9.273 m<sup>2</sup> à l'artisanat et la petite industrie.

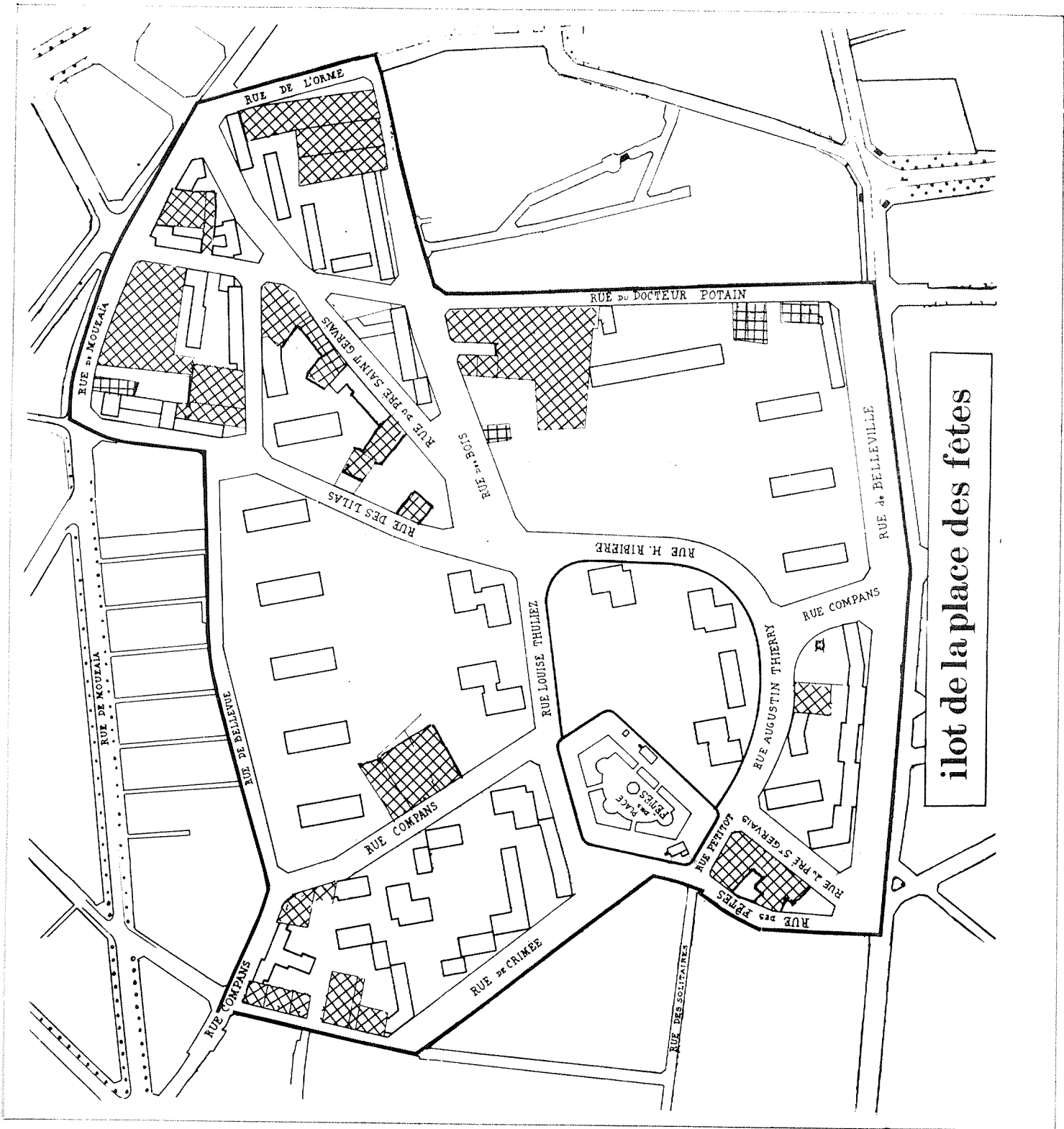
En matière d'équipements publics ont été programmés : la création d'un groupe scolaire et d'un gymnase, celle d'un collège d'enseignement secondaire, d'un collège d'enseignement technique, d'une crèche et d'un centre de Protection Maternelle et Infantile, d'un foyer de personnes âgées, d'un dispensaire et de deux aires de jeux pour les enfants (le square de la Lanterne et le terrain de la rue Eugénie Cotton). Des travaux de voirie importants ont été réalisés ainsi que 32.000 m<sup>2</sup> de parking et de garages.

L'idée directrice du plan-masse était : "la suppression complète de toutes les parcelles, pour les remplacer par des grandes unités, où les immeubles seront répartis le plus harmonieusement possible au milieu de la verdure" <sup>3)</sup>. Le quartier devait être séparé en deux par un grand axe de circulation, la rue du Pré-Saint-Gervais et la rue des Bois, les services

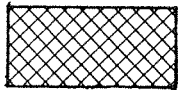
1) : Note de la Préfecture de Paris, Direction Générale de l'Aménagement Urbain sur la situation au 31/12/1976 de l'Îlot "Place des Fêtes".

2) : Le seul super-marché occupe à lui seul 4.500 m<sup>2</sup> de cette surface.

3) : "Les transformations récentes du quartier Amérique". op. cit page 10.



IMMEUBLES CONSERVES



Immeubles conservés.

sociaux, ainsi que le centre commercial se trouvant à la charnière de ces deux zones.

Ce centre commercial devait être de deux étages et former un pont au-dessus de la circulation et des parkings. Le projet très coûteux a été abandonné en 1971 lors des modifications du plan-masse, de même que la hauteur des tours de 35 étages qui devaient entourer le centre commercial, a été ramenée à la suite de pétitions et protestations de la population et des élus à une vingtaine d'étages.

Des tours moins élevées devaient former un deuxième anneau, plus éloigné du centre du quartier. L'espace entre ces tours était destiné à recevoir les équipements collectifs (crèche, écoles) et à être une réserve d'espaces verts.

Comme nous le confirmera et explicitera l'architecte de la SAGI concepteur du plan-masse lors d'un entretien qu'il nous accordera, ce projet initial a été profondément modifié, "bouleversé" et ceci dans les éléments fondamentaux de son organisation.

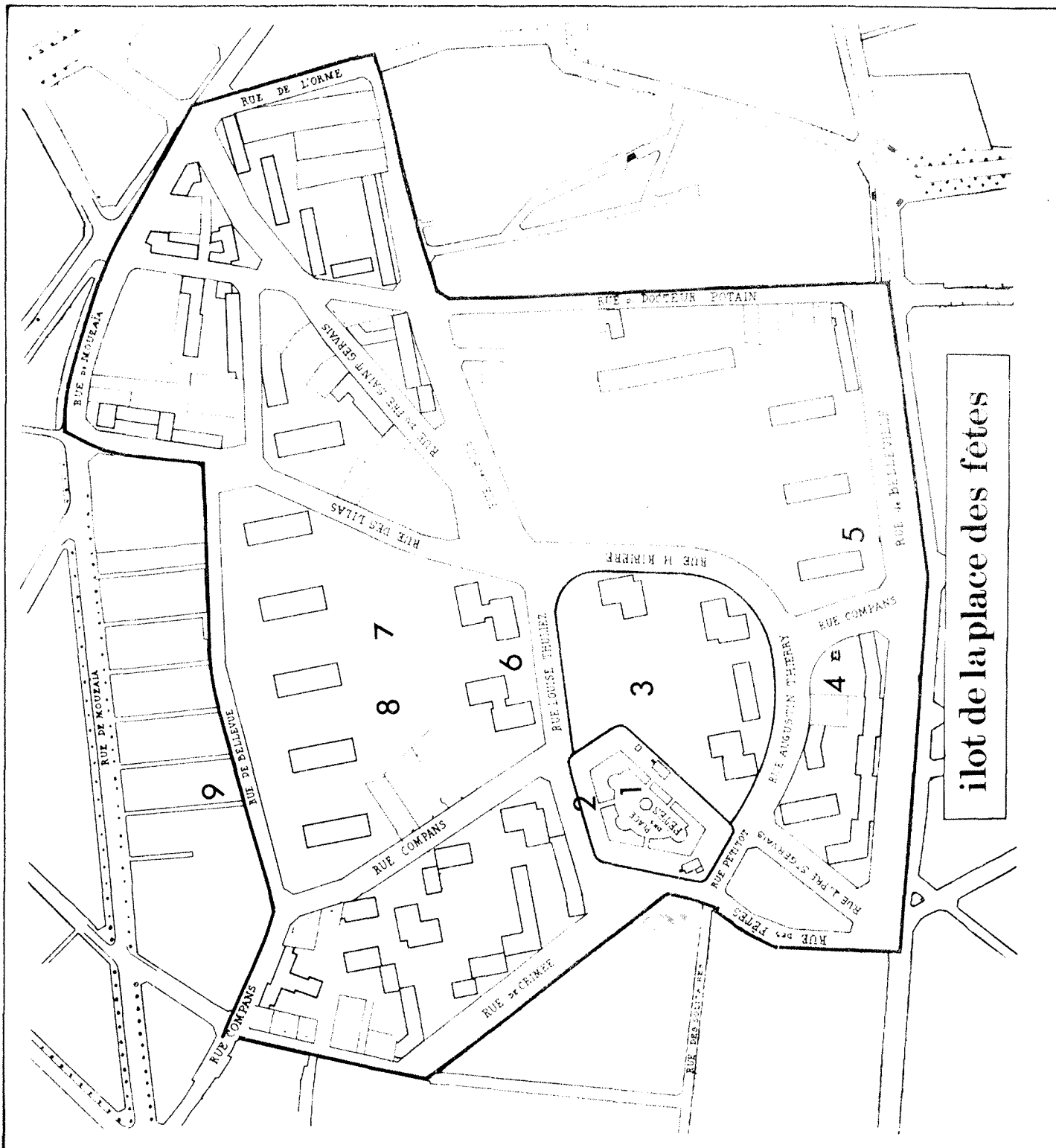
La cohérence de l'ensemble se constituait à partir de trois données structurelles :

- la séparation de l'îlot en deux quartiers Nord et Sud, chaque quartier possédant son autonomie en matière d'équipements en particulier scolaires; équipements auxquels il était possible d'accéder par des voies piétonnes. Le centre commercial et deux passerelles devaient constituer une dalle qui aurait établie par des voies très animées la liaison piétonne entre les deux quartiers.

- la constitution de deux couronnes d'immeubles;
- et entre les deux, une couronne peu construite, d'espaces libres, verts.

De ces trois propositions, seule la seconde a été maintenue et les deux premières ont subi des modifications si importantes que l'ensemble en a été dénaturé. Que reste-t-il de cet espace que l'architecte aurait voulu plus "aéré, plus vert" ?





QUELQUES LIEUX IMPORTANTS

- 1 - Le square
  - 2 - Le marché
  - 3 - Plateau central
  - 4 - Square de la Lanterne
  - 5 - Logement de la famille Paul
  - 6 - Radar-Super
  - 7 - Gymnase et Ecole
  - 8 - Terrain de jeux
  - 9 - Logement de la famille Germain
- } Rue piétonne Eugénie Cotton

L'équilibre entre la partie Nord et Sud du quartier a été remis en question, tout d'abord à la demande du Ministère de l'Education Nationale qui a demandé un seul groupe scolaire (celui du Nord) au lieu des deux prévus.

Ceci a eu pour conséquence que, dès l'ouverture de ce groupe scolaire, à la rentrée de 1975, groupe comprenant une école maternelle et deux écoles primaires, l'école maternelle a été saturée au point de vue des effectifs. A la rentrée de 1976 une centaine d'enfants n'ont pu être admis et à la suite de pétitions des parents et diverses démarches, le Ministère installait en 1977 sur un terrain occupé jusqu'alors par le terrain d'aventure (rue des Lilas toujours dans le secteur Nord) des classes en pré-fabriqué. Par ailleurs, cette décision de supprimer un des deux groupes scolaires prévus a eu pour conséquence d'entraîner l'allongement des trajets de déplacements d'un nombre important d'enfants, ceux du secteur Sud, déplacements qui, dans ce cadre nouvellement bâti, sont soumis aux mêmes contraintes que celles qui pèsent sur ceux des écoliers dans la ville ancienne, essentiellement les dangers de la circulation automobile. En effet, pour les enfants du secteur Sud, la traversée des deux voies à grande circulation que sont la rue Ribière et la rue Louise Thuiliez se révèle être très dangereuse et a suscité de nombreuses protestations de la part des Associations de parents d'élèves.

En ce qui concerne la suppression de l'ouvrage-dalle qui devait supporter commerces et marchés, elle est due, selon l'architecte, à la conjonction de trois facteurs : le coût de l'opération qui a été jugée trop onéreuse, l'opposition des commerçants du marché de la Place des Fêtes qui devaient être regroupés sur cet espace et le caractère novateur de cette entreprise qui, selon le concepteur, a été jugée "farfelue à une époque où les dalles n'étaient pas encore entrées dans les moeurs".

Il est difficile d'apprécier ce qui aurait changé dans le quartier si ce projet avait été réalisé, cependant on peut avancer que certains aspects critiquables de l'environnement actuel auraient été évités : l'étalement au sol du magasin à grande surface sur près d'une centaine de mètres et dans la partie la plus visible de la Place car la plus rectiligne; les

inconvenients pour les piétons de la traversée de la rue Louise Thuilliez, aggravée par l'absence de feu de signalisation au débouché de la rue Compans et surtout le fait que l'existence de ce circuit de circulation automobile par des voies larges à sens unique, impose (selon les appréciations recueillies auprès de nos interviewés) tout son sens au quartier. Les rues ne sont pas perçues comme des lieux de cheminement mais comme des voies de passage, la logique de la flânerie est remplacée par celle de l'autoroute ce qui entraîne un rapport au quartier (que nous analyserons ultérieurement) de non-appropriation.

Quant à la densification du quartier si vivement rejeté par l'architecte, elle découle d'impératifs économiques. L'augmentation très rapide du prix du terrain a provoqué dès 1969 la décision d'augmentation du nombre de logements prévus et la suppression de la plupart des espaces libres au profit d'équipements.

Dans la couronne intérieure, deux tours ont été ajoutées aux trois déjà inscrites dans le projet initial, ce qui a permis la construction de 750 logements supplémentaires (400 logements de standing ou "aidés" et 350 H.L.M. et I.L.N.) <sup>1)</sup>

Quant à la seconde couronne, celles des espaces libres et verts, elle a été grignotée par les équipements : le groupe scolaire prévu pour 25 classes est passé à 40 <sup>2)</sup> et le gymnase a été rajouté.

1) : *les tours de cette couronne devaient avoir 35 étages ce qui, dès que le plan-masse a été connu, a suscité une très forte opposition de la part de la population dont certains élus se sont faits le porte-parole. Ainsi, lors du débat du 17 décembre 1959 au Conseil Municipal, M. Paul Garson allait déclarer "un plan qui allait transformer un des quartiers les plus vivants de Paris en une annexe d'un univers à la Salvador Dali."*

*La hauteur de ces tours a été ramenée de 35 à 26 étages, on a donc "perdu" 27 étages (9 X 3), mais en implantant deux tours supplémentaires (26 X 2 = 52), le "gain" en définitive a été de 35 étages.*

2) : *Le fait d'adjoindre à l'école Nord, l'école Sud prévue n'a pas libéré l'emplacement initialement réservé à cette dernière, on l'a affecté à la construction d'un C.E.S.*

La rénovation pour qui ?

De l'avis des observateurs, le programme de la Place des Fêtes est, comparé à celui des rénovations parisiennes, "relativement social" puisque sur 4.043 logements prévus, 1.391, soit 34 % sont des H.L.M.

Répartition des logements <sup>1)</sup>

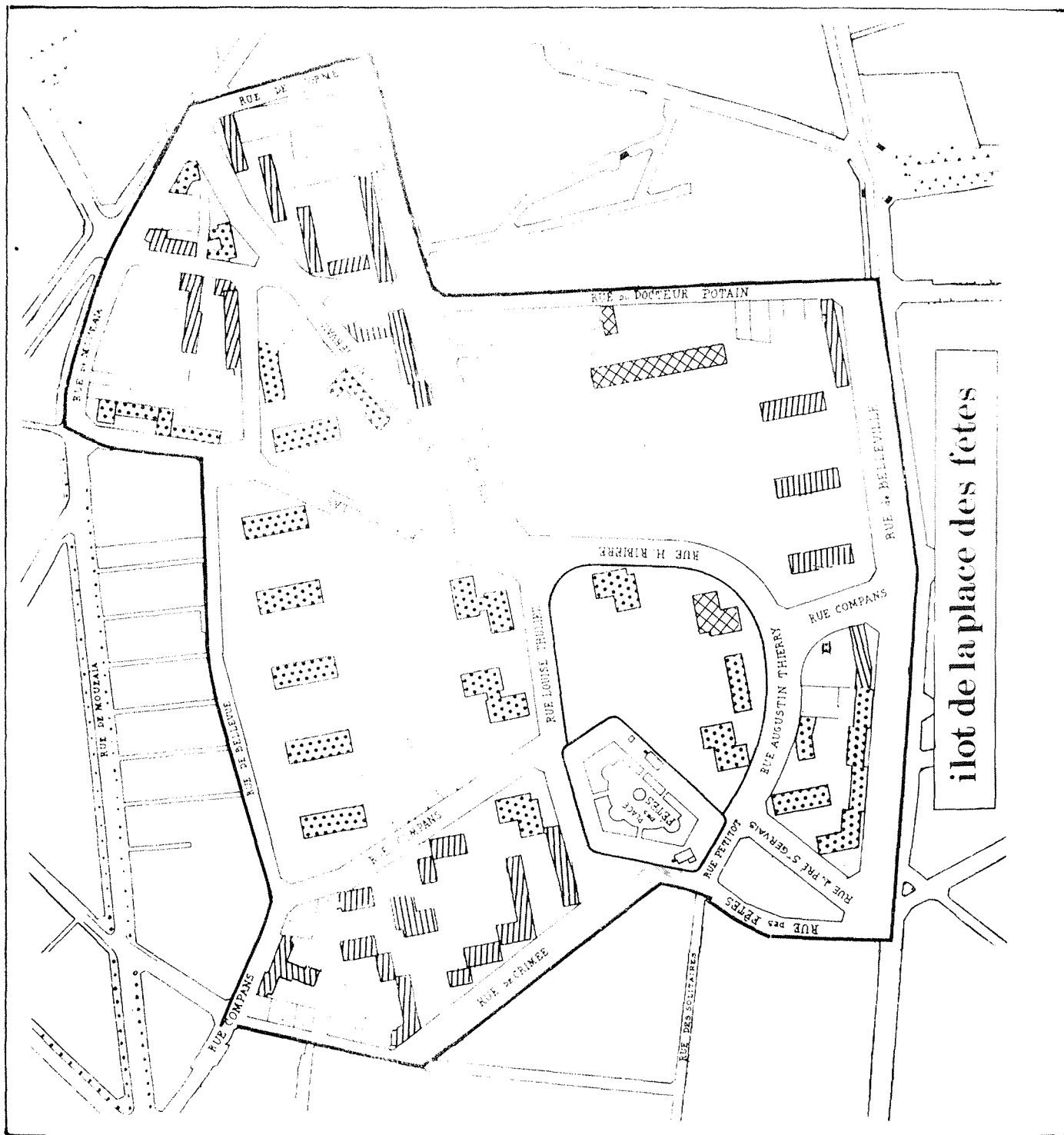
H.L.M.	:	1.391	,	34 %
I.L.N.	:	303	,	7 %
I.L.M.	:	929	,	23 %
Location libre	:	1.238	,	31 %
Propriété	:	182	,	5 %
		<hr/>		
TOTAL	:	4.043		100 %

Mais, fait aussi à noter qui vient contrebalancer ce satisfecit, dans cette opération qui dure depuis près de vingt ans, priorité a été accordée dans la réalisation, à la construction des logements de standing, celle des H.L.M. et surtout celle des équipements collectifs étant singulièrement retardée.




Dès 1966, l'on pouvait constater <sup>2)</sup> que pas un seul équipement n'était terminé, sauf une partie de la voirie. A cette date, aucun H.L.M. n'était réalisé; six ans plus tard, en 1972, sur 1. 218 logements construits dans le périmètre, seulement 319 H.L.M. seront terminés et à la fin de 1976, sur 1. 391 H.L.M. prévus, 286 resteront encore à faire.

1) : Préfecture de Paris, Ilôt "Place des Fêtes", situation au 31/12/76, op. cit.

2) : La rénovation urbaine, Tome 1, Seine et Paris, n° 40, 1966.



STATUT LOGEMENT

- 
H. L. M.
- 
I. L. N.
- 
LOCATIF LIBRE

Quant aux équipements collectifs leur réalisation a encore été plus lente et elle est loin, en 1978, d'être achevée.

D. Duclos <sup>1)</sup> signalait en 1973 que : "leur terrain a bien servi de prétexte à l'affectation d'un fond de renouvellement à la S.A.G.I. par la ville de Paris; mais la distance qui sépare la cession de ces terrains de leur réalisation effective est caractéristique."

Et il donne comme exemple :

- l'ensemble de 1,7 ha libéré en 1966 prévu pour la construction du C.E.T., du groupe scolaire et du foyer de personnes âgées. Seul en 1971 le C.E.T. est en chantier;
- 6.000 m<sup>2</sup> libérés de 1958 à 1972 pour le C.E.S. où rien encore n'est entrepris;
- de même 2.300 m<sup>2</sup> libérés dès 1966 qui doivent accueillir le dispensaire;
- aucune réalisation effectuée non plus en ce qui concerne les 1,7 ha libérés de 1961 à 1967 et destinés au marché public et aux espaces de jeux.

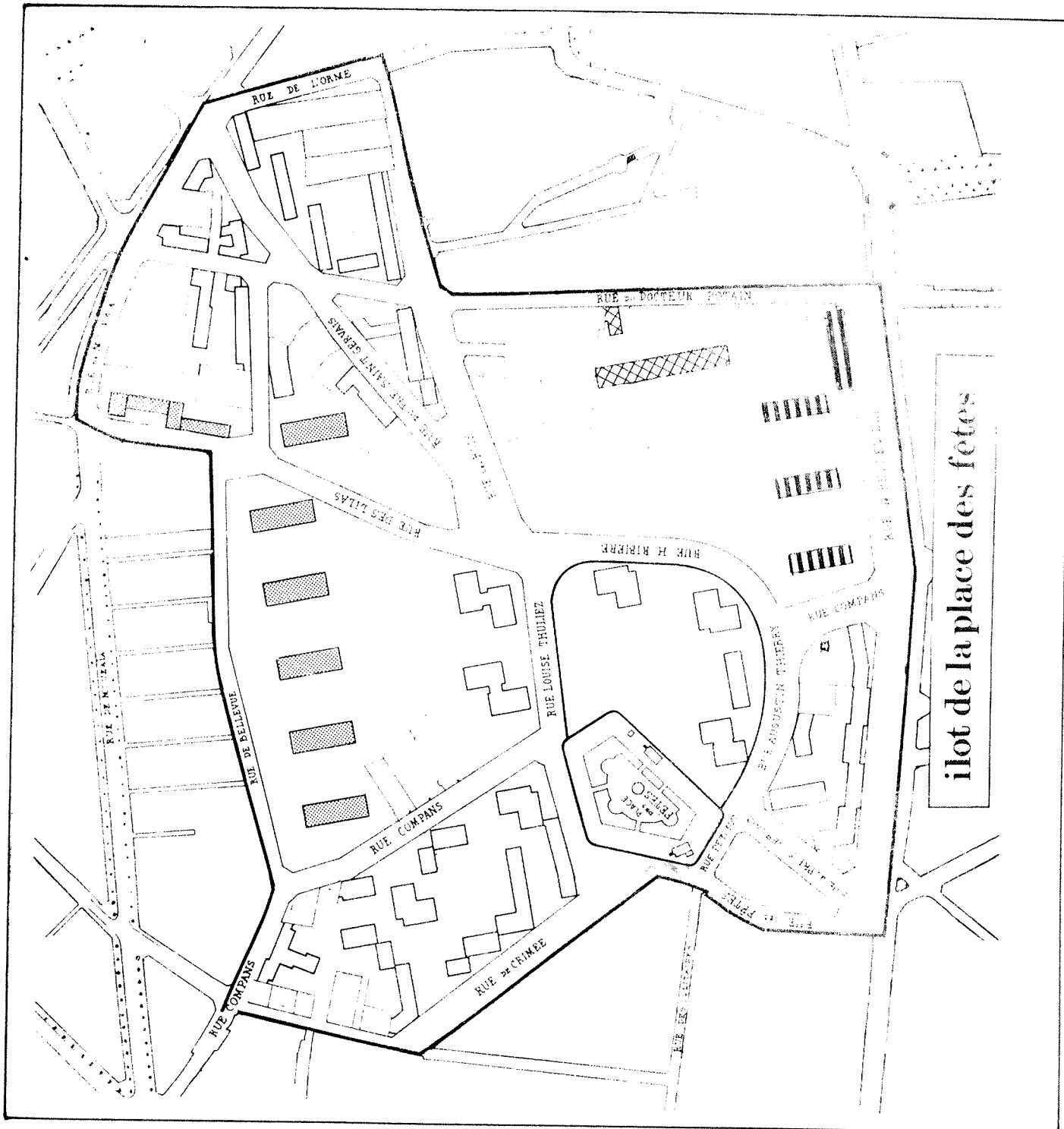
Lors d'un débat au Conseil Municipal de Paris <sup>2)</sup>, en Juin 1975, plusieurs conseillers feront remarquer qu'outre le retard important qui affecte la construction des logements sociaux, celui des équipements collectifs est d'autant plus regrettable que pour certains de ces équipements les crédits sont déjà disponibles depuis plusieurs années, c'est le cas en particulier pour la crèche et le Centre de P.M.I. dont le financement est en place depuis 1967 et celui des foyers des personnes âgées depuis 1971.

Trois conseillers : Mme Camous, M.M. Diard et Lhostis déposeront une proposition :

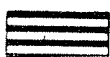


"- considérant que la rénovation du secteur de la Place des Fêtes est maintenant commencée depuis plus de 15 ans;

1) : *Propriété foncière et processus d'urbanisation, op. cit. page 85.*

2) : *Débat de 16 Juin 1975. Bulletin Municipal Officiel.*



EN COURS OU CONSTRUIT EN 1971

-  H.L.M.
-  I.L.N.
-  LOCATIF LIBRE

- considérant que la plupart des équipements socio-culturels, sportifs, de commerce ne sont pas réalisés;

- considérant par ailleurs que suivant les promesses faites, la revendication des habitants d'une maison de quartier doit être satisfaite dans les meilleurs délais compte tenu que des possibilités d'acquisition d'un terrain existent;"

proposent...

Monsieur le Directeur de l'Urbanisme et du Logement répondra que:

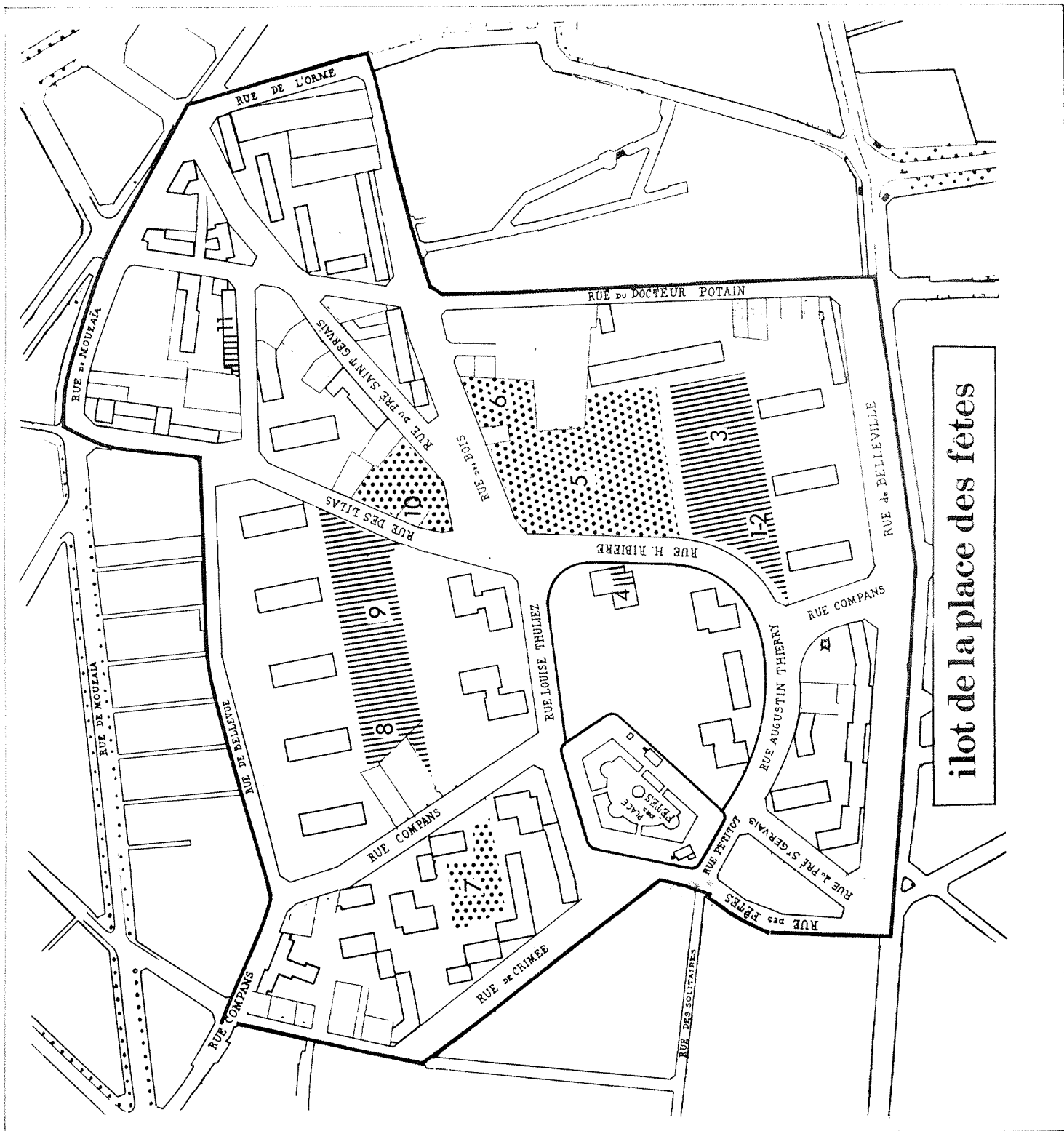
- l'école de la rue des Lilas ouvrira en septembre 1975<sup>1)</sup>;
  - le C.E.T., les C.E.S., la maternelle rue des Bois sont à faire;
  - la crèche, le P.M.I., l'architecte a démissionné, sont à faire;
  - le foyer des personnes âgées, à faire, le projet a été modifié;
  - le dispensaire de la rue des Lilas est bien sûr à faire, le projet initial étant en cours de modification;
  - la bibliothèque de la rue Jansen, en cours de réalisation;
  - le gymnase est terminé, ouverture en septembre 1975;
- "Quant à la maison de quartier, le projet est à l'étude dans différentes directions sectorielles de la Préfecture de Paris. Aucune décision n'a encore été prise".

#### La structure socio-professionnelle de la nouvelle population

Les données du recensement de 1975 ne nous apportent que des informations très incomplètes, dans la mesure où une très grande partie des logements prévus n'étaient pas encore terminés. En particulier, les deux grandes tours Orient et Occident qui font face à la Place, s'ouvrent à la location en septembre 1978 avec des loyers élevés (de l'ordre de 1.500 F. pour un trois pièces) et n'ont pas encore accueilli leur population de résidents qui fera, sans aucun doute, basculer la structure

1) : Ce n'est donc qu'en septembre 1975 que le secteur dont la rénovation était entamée depuis plus de 10 ans et décidée depuis plus de 15, a disposé de son premier établissement scolaire.





EQUIPEMENTS PUBLICS



En construction  
ou à faire



Equipements réalisés

- |                        |                     |
|------------------------|---------------------|
| 1 Crèche               | 6 Foyer 3° âge      |
| 2 Centre PMI           | 7 Terrain Ed. Phy.  |
| 3 Coll. Ens. Tech.     | 8 Espace de jeux    |
| 4 Centre Médico-pédag. | 9 Ecoles et gymnase |
| 5 Coll. Ens. Second.   | 10 Dispensaire      |
|                        | 11 Bibliothèque     |

socio-professionnelle des habitants de l'ilôt vers les catégories socio-professionnelles élevées.

Malgré le peu de données que nous disposons, il nous est loisible, pour quelques ilôts de l'I.N.S.E.E, de comparer les populations qui y résidaient en 1968 et en 1975 et ceci en fonction de statut du logement.

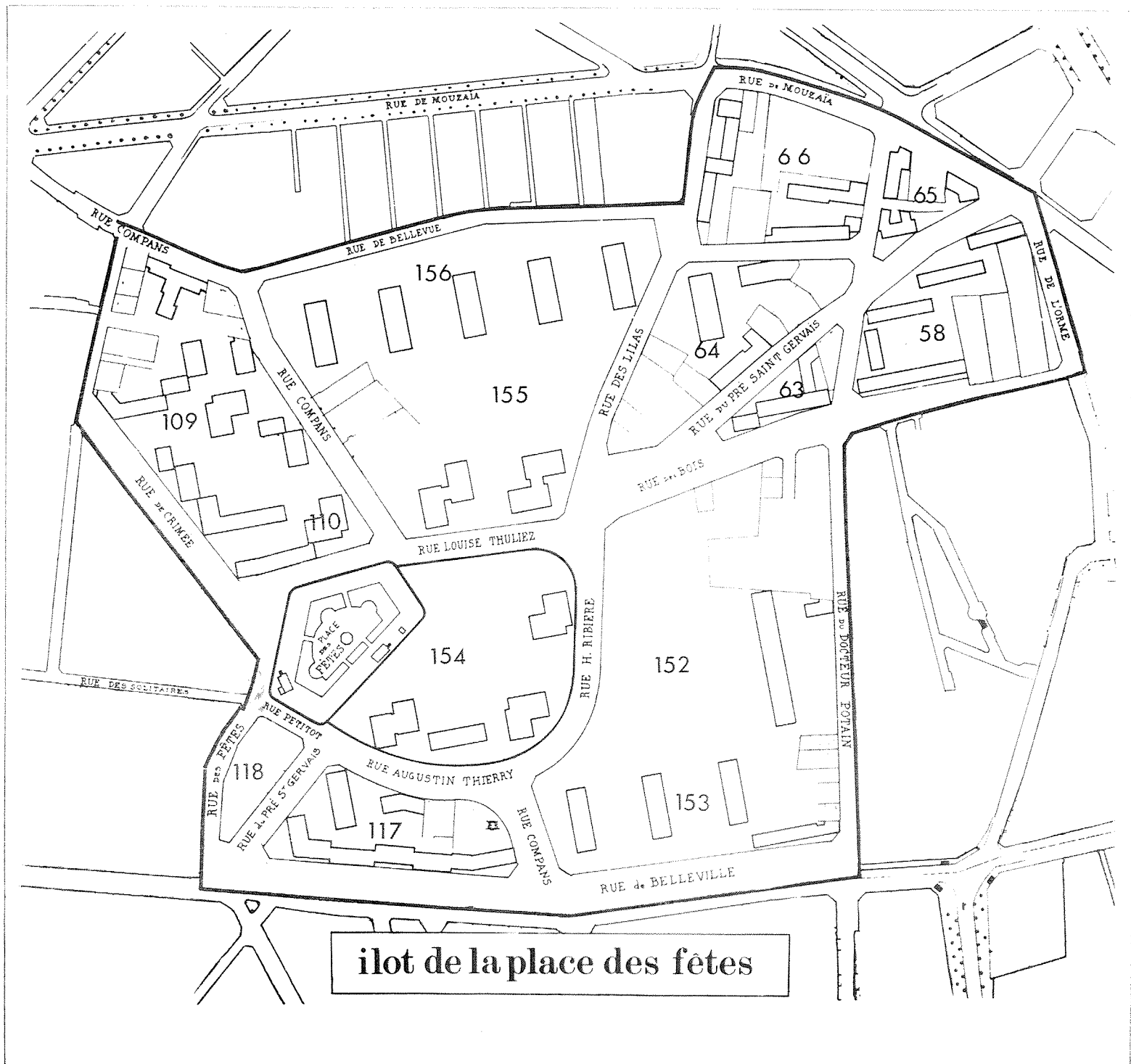
Catégorie socio-professionnelle des ménages actifs  
en 1968 et 1975

%

Ilôt	Statut du logement	Profes. libé. Cadres sup.		Patrons de l'in- dustrie et comm.		Employés Cadres moyens		Ouvriers Pers. de service		Autres		Total
		1968	1975	1968	1975	1968	1975	1968	1975	1968	1975	
58	H.L.M	2,8	8,3	7,4		37,0	54,2	51,6	37,5	1,2		100,0
66	H.L.M.	4,8	11,2	9,2	5,6	42,8	40,7	42,4	40,7	0,8	1,8	100,0
153 <sup>+</sup>	H.L.M.	1,7	4,8	7,3	1,9	32,0	52,4	57,5	40,0	1,5		100,0
64	co.prop.	8,8	10,9	10,0	3,4	50,0	64,8	26,2	20,8	2,8	2,1	100,0
154 <sup>+</sup>	I.L.N. co-prop. location	4,2	21,3	15,8	8,5	26,7	51,1	51,5	17,0	1,8	2,1	100,0
156 <sup>+</sup>	location	2,5	25,8	12,8	4,9	40,0	50,0	42,9	18,7	2,0	0,6	100,0
Total pour les 6 îlots		4,2	15,5	9,4	4,2	37,6	52,6	47,1	26,7	1,7	1,0	100,0
Total pour l'ensemble du secteur de la Place des F.		4,9		10,0		36,8		46,6		1,7		100,0

+ l'îlot 153 correspond à l'îlot 62 de 1968, le 154 à 116 et le 156 à 112.

Ilot de l'I.N.S.E.F. recensement 1975



Tout statuts de logements confondus et malgré le fait que des immeubles à logement de standing ne sont pas encore occupés, le changement de la structure socio-professionnelle de la population est très net.

La population ouvrière diminue de moitié : 47,1 % en 1968, 26,7 % en 1975.

Il en est de même pour celle des patrons de l'industrie et du commerce : 9,4 % en 1968, 4,2 % en 1975.

Celle des cadres moyens et des employés augmente sensiblement : 37,6 % en 1968, et 52,6 % en 1975.

Et proportionnellement, c'est celle des professions libérales et des cadres supérieurs qui s'accroît le plus, puisqu'elle triple son pourcentage : 4,2 % en 1968, et 15,5 % en 1975.

Cette forte représentation des catégories socio-professionnelles supérieures si elle est très marquée dans les ilots de logements locatifs puisque les actifs de ces C.S.P. représentent 25 % de l'ensemble des actifs de cette catégorie de logements, est aussi sensible dans le cas des logements H.L.M. où le pourcentage des professions libérales et cadres supérieurs avoisine les 10 % (sauf pour l'ilôt 153 qui regroupe les premiers logements H.L.M. construits dans le secteur.)

### La concertation

La concertation entre les artisans de la rénovation et ceux qui la subissent, la population, doit être considérée selon M. Julia <sup>1)</sup> comme "les aspects psychologiques de l'opération de rénovation".

Doit-on entendre "psychologique" au sens de prise en compte des aspirations des habitants qui prolongent la nomenclature des besoins indispensables et ceci en montrant que les impératifs économiques, politiques,

1) : "La rénovation urbaine" op. cit. p. 10.

administratifs n'empêchent qu'on n'en est pas moins homme et que tel un psychologue rogérien on puisse se "mettre à l'écoute". Les bonnes résolutions exprimées par Monsieur le Préfet de la Seine, au début de l'opération, vont dans ce sens là <sup>1)</sup> :

" Je veux cependant insister sur le désir de mes services et de moi-même de poursuivre et de réussir la rénovation entreprise avec un souci de compréhension et dans un esprit de conciliation faisant la plus large part aux réalités humaines. "

Au-delà de cette attitude de compréhension, de conciliation que l'on peut qualifier de paternaliste, on peut, faisant un pas de plus dans le sens de l'ouverture à l'humain, chercher à obtenir l'adhésion des intéressés au destin qu'on leur forge (définition étroite de la liberté pour les philosophes pessimistes) en les informant, car, nous savons depuis Platon, nul n'est méchant volontairement et l'opposition ne peut venir que d'un manque d'information, car il est évident que le bien-fondé de l'opération ainsi que les modalités de sa réalisation ne font pas problème. Le paternalisme cède la place ici à une politique des "lumières", dont se fait le porte-parole Monsieur le Préfet de la Seine par intérim en rédigeant la préface de la brochure de présentation de l'opération éditée par la S.A.G.I. <sup>2)</sup> :

"Mais une opération aussi complexe, qui touche tant d'intérêts légitimes souvent divergents, ne peut réussir pleinement que si son animateur obtient l'adhésion des intéressés eux-mêmes.

D'où la nécessité d'une information aussi large et précise que possible pour que les intentions des responsables de l'opération soient connues de manière à n'être pas  systématiquement déformées." <sup>3)</sup>

1) : *Communication du 1er Juin 1959, op. cit. page 26.*

2) : *"Rénovation du quartier de la Place des Fêtes", op. cit.*

3) : *Souligné par nous.*

Psychologique évoque aussi, surtout dans le contexte historique de la fin des années cinquante, le recours à des techniques et conduites, ne disons pas de manipulation, mais d'utilisation intelligente de certains éléments du champ des forces que la définition de l'action envisagée engendre et, évoquant les comités de défense qui ne peuvent manquer de se créer, M. Julia <sup>1)</sup> en montre le bon usage :

"C'est ainsi que se créent des comités de défense. Il s'en crée par hostilité, mais quelquefois une volonté de coopération se manifeste que l'Administration a intérêt à utiliser <sup>2)</sup> en vue du nécessaire dialogue avec les populations."

Cette concertation, quelque soit le sens qu'on lui donne -notons au passage que ce n'est de toute façon jamais celui d'une ouverture vers une participation des intéressés à la prise de décision- elle a été, selon le rapporteur général du budget de la Ville de Paris <sup>3)</sup>, bien menée par l'Administration qu'il convient de féliciter :

"Il convient d'apprécier tout particulièrement l'effort que l'Administration a poursuivi auprès de la population parisienne pour qu'elle soit à même de connaître le cadre dans lequel elle sera appelée à vivre au cours des prochaines années.

Ce cadre traduit notre souci de lui procurer les équipements nécessaires mais aussi de la faire bénéficier d'une certaine qualité de vie." Donc acte...

Faire participer les usagers à la prise de décision, dès le début certains l'ont proposé, d'autant plus que l'enquête précédant la déclaration d'utilité publique, tenue à la mairie du XIX<sup>e</sup> arrondissement du 26 octobre au 12 novembre 1959, fournissait des preuves de l'opposition

1) : "La rénovation urbaine". *op. cit.* page 10.

2) : *Souligné par nous.*

3) : *Conseil de Paris, Rapport Général 1976-77. Présenté par M. de la Malène, rapporteur général du Budget. Page 48.*

des habitants du quartier au plan-masse proposé. Le commissaire-enquêteur résume ainsi les résultats de cette enquête : <sup>1)</sup>

"Il est absolument certains que tous les habitants de l'îlot <sup>2)</sup>, que ce soit l'Association Syndicale de propriétaires de la Place des Fêtes, la Chambre Syndicale parisienne des propriétaires d'immeubles ou d'appartements, le groupement de défense des entreprises industrielles, commerciales et artisanales de l'îlot de la Place des Fêtes, les 191 commerçants et artisans installés près de la Place des Fêtes mais en dehors du périmètre de la première phase, les locataires d'immeubles de la rue de Belleville et de la rue Compans, les propriétaires des pavillons voisins et d'autres commerçants, assez nombreux, étaient en pratique opposés au plan-masse de M. Leboucher."

Cependant, malgré l'unanimité des critiques et comme il faut tirer des conclusions, Monsieur le Commissaire-enquêteur remarque : "il est indispensable d'exécuter cette opération qui présente un caractère d'utilité publique incontestable et qui sera extrêmement avantageuse en ce qui concerne la création d'appartements nouveaux."

L'Assemblée Municipale l'entend bien ainsi mais puisque tous les habitants de l'îlot sont opposés à la réalisation telle qu'elle leur est présentée, il serait bon de constituer une commission dans laquelle leurs représentants auraient leur place à côté des élus et de l'administration.

Monsieur Pinoteau présente à ses collègues cette proposition :

"Le problème de la rénovation de la Place des Fêtes a soulevé une émotion que quant à moi je considère comme légitime. Nous avons trouvé après de nombreuses négociations avec l'Administration, une formule qui pourrait permettre d'apporter un terme à cette émotion et d'éviter qu'elle se reproduise dans l'avenir. C'est la constitution d'une commission

1) : *Bulletin Municipal Officiel. Débats du Conseil Municipal. Séance du 17 Décembre 1959.*

2) : *Souigné par nous*



où, d'après ce qui a été convenu, et presque décidé, entre les élus et l'Administration, nous devons, élus, fonctionnaires ainsi que représentants qualifiée de la population intéressée, discuter pour les premiers de l'avenir urbaniste, et pour les divers représentants de la population de l'avenir humain de ce quartier. Car enfin, mes chers collègues, vous reconnaitrez avec moi que ces opérations d'urbanisme ont un côté humain et que la population a logiquement son mot à dire."

- "Elle a ses élus pour cela, Monsieur Pinoteau !" rétorqua Monsieur Ribéra qui avait d'ailleurs auparavant précisé :

"Nous ne pouvons pas bien entendu être placés sur un pied d'égalité avec des gens que nous représentons... Il faut que chacun reste à sa place."

Monsieur Pinoteau poursuivra : "Je considère que les représentants de la population chargés de défendre le point de vue humain de l'opération doivent être admis non seulement à titre consultatif mais à titre délibératif."

Monsieur Berlemont : "Voilà justement ce que nous ne voulons pas!"

Il convenait à Monsieur le Directeur de l'urbanisme de tirer la conclusion de ce débat: "Vous avez tous le sentiment, Mesdames et Messieurs, que nous nous trouvons en cet instant à un tournant très important dans l'histoire de la reconquête de Paris.

En effet, on avait pu penser, lors de vos précédentes sessions, que le conseil municipal hésitait à entreprendre cette opération difficile qu'est la rénovation des quartiers voisins de la Place des Fêtes. Ce soir, aucun doute n'est plus permis, M. Bucaille l'a dit: "l'assemblée veut faire l'opération de la Place des Fêtes."

Bien sûr, le plan-masse soulève des critiques mais Monsieur le Directeur suggère qu'on pourra le modifier même profondément,<sup>1)</sup> l'essentiel n'est pas là, il faut d'abord que l'Assemblée se prononce sur la poursuite de la procédure tendant à la décision d'utilité publique. Et le mot de la fin replacera le débat à la hauteur convenable aux considérations sur le "point de vue humain".

"Ce que l'Administration souhaite très vivement c'est que, sous une forme ou sous une autre, la population de quartier soit associée à l'opération. C'en est fini de l'urbanisme clandestin."

Les quelques données que nous venons de fournir éclairent, nous le pensons, l'absence de concertation et encore plus de prise en compte -par les acteurs de la rénovation- de la volonté des habitants, qui a caractérisé cette opération.

Après avoir été amenée à exprimer son point de vue lors de l'enquête initiale précédant la déclaration d'utilité publique, la population et ses associations ont été systématiquement laissées de côté, à l'exception d'une collaboration de l'Association Place des Fêtes Avenir à une enquête réalisée en 1972 par la S.A.G.I. sur "les besoins à satisfaire."

Quant aux élus, une fois les dispositions réglementaires votées, leur intervention se résumait à la possibilité de poser des questions... d'ailleurs, pour beaucoup d'entre eux, comme l'ont illustré les quelques extraits de débats que nous avons cités, le risque à ne pas courir paraissait être surtout que la population puisse intervenir, même à titre consultatif, dans le processus de prise de décision, attitude confirmée par le vote hostile que nous évoquerons plus bas, du Conseil Municipal, au projet d'une maison de quartier.

1) : *Nous avons vu que si ces modifications ont abouti à diminuer la hauteur des tours centrales ceci s'est opéré parallèlement à l'augmentation du nombre de ces tours ce qui a contribué à diminuer la surface libre au sol.*

Cette maison de quartier, tel un serpent de mer ressurgit plus vivace que jamais à toutes les phases de la rénovation de la Place des Fêtes et c'est autour d'elle, de la revendication qu'elle a représentée et continue encore à représenter que s'est cristallisée la volonté de la population, ou tout au moins de certaines couches ou groupes dynamiques, d'intervenir un tant soit peu dans la définition du cadre de vie édicté.

La longue histoire de l'échec du projet maison de quartier est révélatrice tout d'abord d'un rapport de force : le pouvoir politique et administratif d'un côté et de l'autre les habitants. Par là elle est révélatrice d'une volonté politique visant à interdire la possibilité d'organisation des citoyens en vue de créer les conditions de l'émergence d'une position collective, volonté politique se traduisant non seulement par le veto bloquant les revendications qui s'y opposent mais aussi par la conception même des "besoins" et de leurs modes institutionnels de gestion.

En 1961, un centre socio-culturel est prévu dans le projet, en 1970 il disparaît... et la S.A.G.I. répond que l'opération de rénovation se révélant déficitaire, il n'est plus possible de le réaliser.

Le 27 mai 1971, un petit groupe d'habitants crée l'Association Place des Fêtes Avenir avec pour objectif d'imposer cette maison de quartier absente maintenant du plan-masse.

En décembre de la même année la S.A.G.I. dans une note adressée aux services préfectoraux seuls "habilités à définir les besoins collectifs" <sup>1)</sup> prend position non seulement pour cet équipement de quartier, mais aussi pour sa gestion locale.

Dans cet note, l'organisme rénovateur constate que les immeubles de la Place des Fêtes étant en "majorité de grande contenance" (environ 350 logements par tour), il paraît superflu d'appliquer la norme de 0,75m<sup>2</sup> de local collectif par appartement :

1) : *Propositions pour l'animation de la Place des Fêtes.*

"Nous avons signalé, plus haut, que les normes de 0,75m<sup>2</sup> par logement de locaux collectifs résidentiels paraissaient excessives pour les immeubles de la Place des Fêtes qui seront en majorité de grande contenance. Les immeubles restant à réaliser représenteraient une surface de locaux collectifs de 1.800 m<sup>2</sup>, alors que 800 m<sup>2</sup> environ paraissent suffisants."

Il suggère néanmoins, par le biais de cette obligation, de dégager des moyens financiers pour la réalisation de cette maison de quartier:

"L'organisme rénovateur propose donc de rétablir, à titre contractuel, dans le cahier des charges, l'obligation pour les constructeurs de réaliser ces 75 m<sup>2</sup> par logement, en prévoyant qu'ils se libéreront de cette obligation, d'une part en réalisant effectivement dans chaque immeuble le programme de locaux collectifs résidentiels qui leur sera indiqué et pour le surplus en contribuant financièrement, à raison de 500 F. par m<sup>2</sup> non réalisé, à cette maison de quartier."

Si cette mesure avait été appliquée, elle aurait concerné 2.466 logements encore à réaliser à cette date et elle aurait permis la réalisation de 810 m<sup>2</sup> de locaux collectifs d'immeubles et le dégagement d'une somme de 504.500 F. affectée à la construction de la maison de quartier. Selon la S.A.G.I., cette somme de 500.000 F. qui aurait été apportée à la collectivité, représentait le tiers environ du coût prévisionnel de l'équipement envisagé.

Ainsi donc, les pouvoirs publics avaient, en autorisant l'application de cette mesure, la possibilité d'obtenir une participation financière importante des constructeurs, à la réalisation d'un équipement que leur organisme rénovateur, en accord pour une fois avec les usagers, préconisait. La proposition de la S.A.G.I. n'a pas été suivie d'effet. D'ailleurs en conclusion de sa note, l'Etablissement d'Economie Mixte prenait bien soin de mettre l'accent sur le fait que la décision ne dépendait pas de lui :

"Il va, en outre, de soi que le succès que pourraient connaître les présentes initiatives dépendra entièrement de l'accueil que lui réserveront les services de la Préfecture de Paris."

Vers la fin de 1973, le projet de la maison de quartier apparut comme étant définitivement enterré, et si la S.A.G.I. devant l'apathie administrative déclara forfait, il n'en fut pas de même pour l'Association Place des Fêtes Avenir qui en fit son cheval de bataille.

L'action menée par cet organisme auprès de la population, des élus et de l'administration, si elle réussit à sensibiliser l'ensemble des habitants à ce problème apparaît comme n'ayant eu aucune influence auprès des services concernés. Quant aux élus, une partie d'entre eux répercutera au niveau du Conseil Municipal cette revendication qui ne recueillit cependant pas l'adhésion de la majorité de l'assemblée.

Lors de la séance du 16 juin 1975, un conseiller de Paris soulignera le caractère indispensable de la maison de quartier, car ce qui fut "un des quartiers les plus vivants et les plus pittoresques de la capitale" n'est plus maintenant "qu'une juxtaposition de bâtiments", pour tenter d'en refaire un quartier vivant, il faut un endroit qui soit un point de rencontres et de dialogues et qui permette le développement des activités sociales et culturelles.

Selon ce conseiller, l'inquiétude de la population en ce qui concerne le retard apporté à la réalisation des équipements collectifs, s'est cristallisé autour de la maison de quartier "qu'il semblerait raisonnablement possible de réaliser en un délai relativement bref."

Un autre conseiller appuyera son collègue en signalant : "qu'il vient d'être opposé un refus à la demande d'audience que les représentants de la population avaient formulée auprès de Monsieur le Préfet de Paris pour connaître enfin le sort réservé au projet de maison de quartier dont la réalisation a été formellement promise il y a quelques mois."

Nous avons déjà rendu compte de la réponse de Monsieur le Directeur de l'Urbanisme et du Logement, en ce qui concerne l'ensemble des équipements, pour la maison de quartier rappelons-le, il déclarait :

"Quant à la maison de quartier, le projet est à l'étude dans différentes directions sectorielles de la Préfecture de Paris ... aucune décision n'a encore été prise..."

Très respectueusement, un conseiller de Paris fera remarquer : "Je suis très déçu en ce qui concerne la maison de quartier. Je suis les efforts de votre administration et j'avais l'impression que l'achat du terrain de la rue du Pré-Saint-Gervais était chose acquise et que vous deviez nous présenter un mémoire à cette session pour que nous en décidions l'acquisition... or la réponse que vous me faites est très évasive..."

Il fait allusion ici aux pourparlers qui s'étaient engagés avec les Petites Soeurs de l'Assomption, en vue de l'acquisition de leur terrain du 9-11 rue du Pré-Saint-Gervais emplacement qui aurait parfaitement convenu pour la maison de quartier. En novembre 1975 les religieuses proposent la vente de ce terrain mais, à la fin de sa session de décembre le Conseil Municipal rejette cette opération (30 voix pour, 60 contre), ce qui a pour effet de rendre la réalisation de cet équipement fort aléatoire.

L'année suivante, lors de la séance du 25 novembre 1976, un groupe de conseillers déclarera que cette situation est "scandaleuse et inadmissible", on parlera du "mépris des élus et habitants", on signalera que 17 associations très diverses <sup>1)</sup> ont demandé l'achat. Les conseillers signa-

1) : Parmi ces associations, outre Place des Fêtes Avenir, il y avait :

-Les locataires : Bellevue-Compans,  
des 25-29 rue des Lilas,  
de l'H.L.M. du 23 rue du Dr. Potain,  
l'Amicale des locataires des 15-17 rue H. Rubière,  
les Associations des Parents d'Elèves des groupes  
scolaires des Lilas, Olivier Métra, Fessart-Palestine, Brunet-Compans,  
le groupe d'Aide médico-social aux vieillards,  
l'Union féminine civique et sociale,  
l'Union des Femmes Françaises,  
les Eclaireurs et Eclaireuses de France,  
le groupe ACTA (Action Pour le Terrain d'Aventure),  
le Théâtre Bonhomme Rouge,  
la Boutique de Droit,  
la Confédération Nationale du Logement.

gnataires de cette question soulignèrent qu'il s'agit d'un quartier comportant de multiples associations qui regroupent les diverses catégories d'âge de la population et développent toute une série d'activités telles qu'un théâtre pour les enfants, une consultation juridique, des animations et l'organisation des fêtes, l'aide médico-sociale aux personnes âgées, etc ...

Rappelèrent les propos du Président de la République:

" On a construit ou laissé construire des ensembles d'inspiration collectiviste, monotones et démesurés, qui ont secrété la violence et la solitude. Rétablir la communication sociale interrompue par le gigantisme et l'anonymat sera une tâche majeure de notre société."

Proposèrent la reprise des négociations avec la congrégation et l'inscription au budget d'investissement d'une autorisation de programme ... deux ans plus tard, au moment où nous écrivons ces lignes, la population continue à réclamer sa maison de quartier...

Ce récit monotone de l'échec d'une demande fortement exprimée et s'appuyant sur une base large de citoyens, demande au-demeurant fort légitime même considérée du point de vue le plus critique à l'égard des orientations idéologiques visant à la mise en place de mécanismes de démocratie directe, est révélatrice d'une logique politique et administrative qui, conjointement avec la logique économique (mais cette dernière est, dans le cas de la maison de quartier, en "dehors du coup", cf l'attitude de la S.A.G.I.), qui rendent compte du sens social de la rénovation que nous étudions.

Logique politique d'abord. C'est l'affirmation derrière le paravent formel de la démocratie déléguée <sup>1)</sup> d'une politique autocratique : un ensemble de décisions est imposé et ne doit pas être remis en question. Le contrôle politique des assemblées rend ceci facile, le seul terrain sur lequel il s'agit d'être vigilant est celui de l'organisation à la base, spontanée ou non. Pour ce faire, la population doit être maintenue atomisée, sans possibilités pour les habitants de l'ancien quartier de trouver les conditions matérielles et institutionnelles de créer l'organisme qui les prendra en charge collectivement et sans possibilités, pour les nouveaux arrivants, de dépasser la perception de leurs intérêts spécifiques en tant qu'individus ou catégories sociales dans la définition d'un intérêt collectif. Dans cette optique, il était donc primordial que tant que l'opération n'était pas achevée, la maison de quartier, lieu possible des dialogues et d'union, ne se réalise pas... plus tard, peut-être, quand tout sera en place, le cadre bâti et les clivages entre les différentes catégories d'habitants, satisfaction sera accordée... ?

Cette logique politique s'appuie sur et se conforte d'une logique administrative. On peut qualifier cette logique de verticale, elle relève d'une approche fonctionnaliste de l'utilisation publique du sol. Différentes fonctions et les espaces correspondants sont définis et posés comme distincts, chacun dépendant d'instances de décision, d'administrations hiérarchisées qui décident de l'implantation de l'équipement et des conditions de sa gestion, non pas principalement en fonction des conditions locales de besoins et de demandes, mais, en définitive, à partir des conditions de fonctionnement interne de l'administration (état des moyens, problèmes de répartition interne, d'équilibres de pouvoirs, etc...). Dans

1) : La population "contrôle" l'opération, puisque celle-ci est décidée par ses représentants au Conseil Municipal qui "contrôle" lui-même l'organisme rénovateur par ses représentants au conseil d'administration. Quant à l'action des autres instances décisionnaires : administrations centrales et Préfecture de Paris, elles relèvent, plus largement, du contrôle démocratique de l'Etat.



le meilleur des cas on envisage des équipements "intégrés" où cohabitent, dans le cloisonnement comme pour le Centre René Binet qui un temps est apparu dans les projets de l'îlot de la Place des Fêtes : un centre social, une bibliothèque, une maison des jeunes et de la culture.

Dans cette conception verticale et sectorielle, comme dans tout système bureaucratique, le pouvoir ne peut être remis aux usagers, aux acteurs sociaux ne serait-ce que parce qu'il ne peut y avoir délégation de pouvoirs réelle quand la dynamique de fonctionnement d'un organisme dépend totalement des conditions qui lui sont externes.

Le projet de la maison de quartier ne pouvait que rebuter les administrations concernées et ceci dans ses deux dimensions : celle d'un organisme polyvalent dans lequel les catégories de traitement des problèmes ne seraient pas préalablement définies par celles de l'offre, mais par celle de la demande et celle d'un organisme autogéré pris en charge directement par les habitants du quartier et leur association.

Opposé à ce modèle vertical d'organisation et de gestion de l'espace, se dessinera, avancé avec opiniâtreté par l'Association Place des Fêtes Avenir, le modèle horizontal. Cette association fera de la réflexion sur la nature d'un équipement polyvalent, une de ses tâches prioritaires.

Elle objectera que le mode de gestion vertical aboutit à une définition implicite des besoins du quartier qui s'appuie à la fois sur une appréhension individualisée de la population, l'individu et la famille, et abstraite, l'agrégation de ces unités, ignorant la réalité particulière et concrète de ce qu'est le quartier, échelon intermédiaire entre l'individu ou la famille isolée et leur extrapolation qu'est la pure agrégation quantitative.

Ce que les représentants de Place des Fêtes Avenir diront ne pas vouloir c'est : le cloisonnement des activités, des individus et des familles produit spontanément par la rénovation. Ce qu'ils ne veulent pas, c'est la consommation d'activités sociales et culturelles dont le choix serait laissé à l'initiative de professionnels "parachutés" de l'extérieur.

Pour eux, le quartier n'est pas seulement un agrégat, c'est une collectivité particulière. Les besoins du quartier ne sont pas que la somme des besoins individuels, il a ses besoins propres et peut être le premier de ces besoins c'est de pouvoir décider de lui-même de leur définition et des moyens pour le satisfaire.

La maison de quartier apparaissait à tous comme un de ces besoins prioritaires, son échec a marqué les limites de la volonté de concertation et de prise en compte de la "dimension humaine" exprimée par les représentants des pouvoirs publics.



## DEUXIEME PARTIE

Quelques lieux d'observation

## CHAPITRE I

Le square Monseigneur Maillet*Lieu symbolique de la sociabilité active*Historique

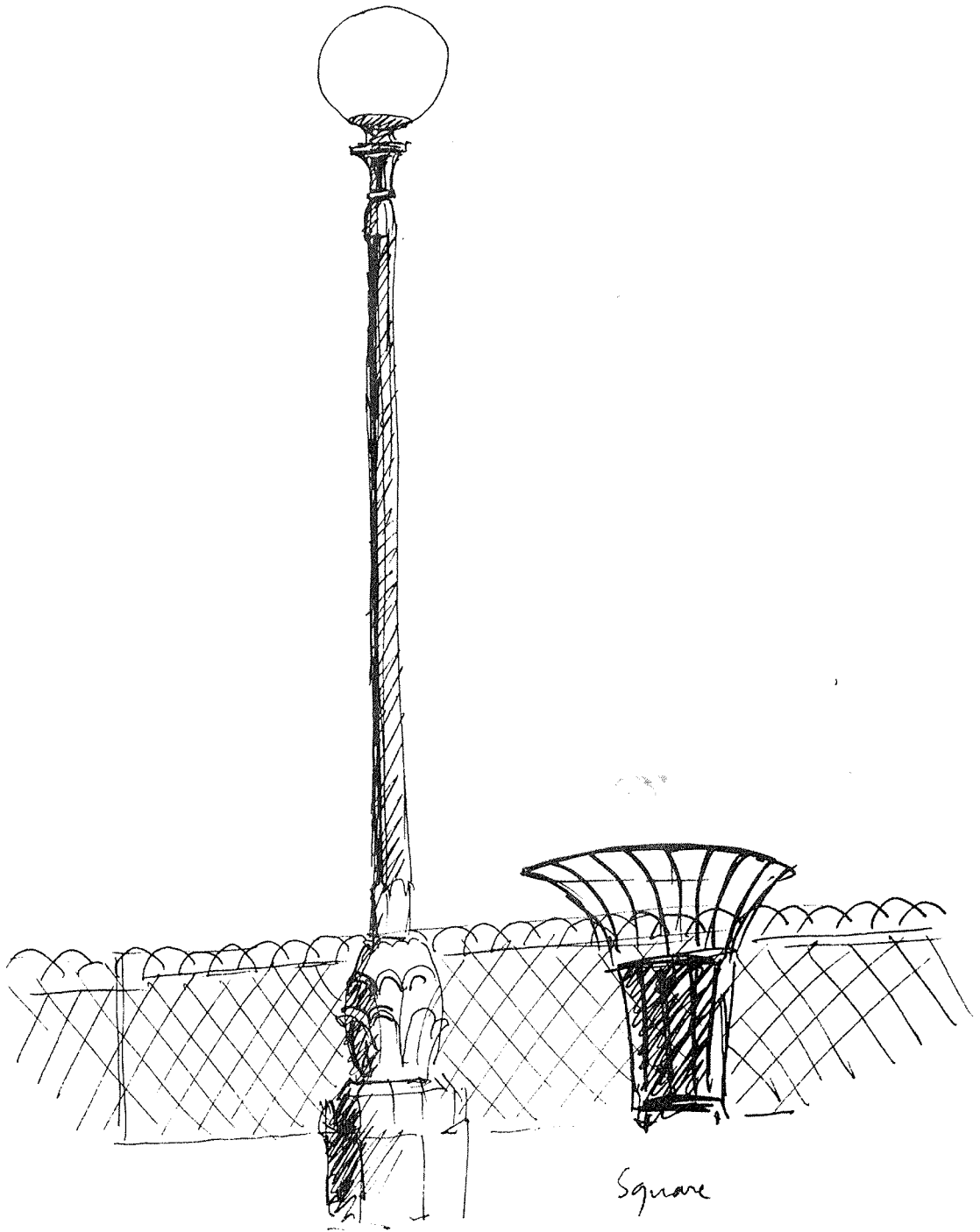
Le square Monseigneur Maillet a été crée en 1881 sur la Place des Fêtes, terrain déjà acquis par la commune de Belleville en 1836.

Les liens de parenté associant le square au lieu de la fête locale s'affirment le long de son histoire. A la Belle Epoque et jusqu'à la guerre de 1914, les concerts au kiosque de musique étaient fréquents. Pendant cette période la fête du 14 Juillet durait trois jours, du 13 au 15 Juillet.

Autour du square se trouvaient à différents moments de son histoire des cafés, un cinéma, un stand de fiacres et un poste de police. En 1935 la ligne métropolitaine Chatelet-Lilas rattachait la place au centre de la ville.

Jusqu'à la rénovation du quartier, le square maintenait sa position centrale. Quatorze cafés et de nombreux commerces le ceinturaient, et un marché forain d'une centaine de places se tenait trois fois par semaine<sup>1)</sup>

1) : *En attendant son transfert sur le plateau central le marché a toujours lieu au même endroit. Les commerçants de ce marché sont très hostiles au transfert prévu et en octobre 1978 faisaient encore signer des pétitions pour le maintien à l'emplacement actuel.*



Square

sur ses pourtours. Le square, coeur du quartier, s'inscrivait au centre d'une constellation géographique, sociale et symbolique. Dans la parlance locale, il avait repris le nom du terrain communal ancien, la "Place des Fêtes", au dépens de "Monseigneur Maillet". Espace à fonctions multiples, lieu de passage, point de départ et d'arrivée dans le quartier, noyau commerçant, le square et ses abords étaient traditionnellement un véritable lieu de rencontre.

Depuis la création du plateau central et la décentration des commerces vers le plateau, le square conserve néanmoins une grande partie de ses significations anciennes, au moins pour le présent.

Le plateau central, comme son nom le suggère, est actuellement un espace concurrent pour la centralité du quartier. Il reste à voir comment l'espace du quartier rénové se structurera, se centrera.

A l'intérieur du quartier de la Place des Fêtes se rencontre actuellement une situation comparable à celle décrite par H. Raymond à Montargis :

"Nous voyons bien deux centres possibles, dont l'un actuel, ouvre la vie quotidienne sur la rencontre, l'exploration, le hasard de la découverte, dont l'autre, neuf, reste encore largement fonctionnel."<sup>1)</sup>

#### Morphologie, équipements

Le square se situe à l'ancien carrefour des rues du Pré-Saint-Gervais et Compans, vers le point le plus élevé du quartier. Ses cinq côtés se conforment à l'ancienne configuration des rues. Sa surface est de 3.127 m<sup>2</sup>. Son extension vers le plateau central a été prévue dans le cadre de la rénovation, mais actuellement, ses limites traditionnelles restent intactes.

1) : H. Raymond, "Espace urbain et équipements socio-culturels, I.S.U., 1973, page 93.

Les deux entrées se situent près des deux bouches de métro et permettent l'utilisation du square comme lieu de passage.

Les abords du square, à l'emplacement du marché, sont plantés de grands arbres qui par leur silhouette, ponctuent l'horizon. Le dôme d'arbres au-dessus du square est un repère visuel qui se voit de nombreux points du quartier, quoique les tours imposent maintenant une échelle nouvelle, à l'intérieur de laquelle la valeur de ce repère se modifie.

Si sa valeur de "sommet" se trouve contestée, par contre, sa valeur de fragment de nature, et par analogie, de signe d'une société humaine à l'échelle de ce référent stable qu'est la nature, se trouve exacerbée par la juxtaposition à la dure minéralité des constructions neuves. Sous ces arbres, des bancs sont espacés à intervalles réguliers et une colonne Maurice affiche les spectacles en cours à Paris.

A l'intérieur du square des haies et des buissons doublent le grillage, et une douzaine de tilleuls entourent le kiosque à musique qui occupe le centre. Des bancs et deux bacs à sable constituent son équipement.

La configuration même de cet espace, formé d'une série d'anneaux concentriques (rues, abords du square, haies et grillages, kiosque rond), illustre sa signification de noyau à partir duquel s'organisait la vie du quartier. Cette structure est le support topologique de la valeur sociale et affective de ce lieu et concourt à le différencier de "l'étendue cartésienne" qui n'a ni centre, ni limites. <sup>1)</sup>

#### Le lieu d'observation

Si par "lieu" on désigne la dimension sociale et culturelle de l'espace que reflète son appropriation en tant que territoire de certains groupes <sup>2)</sup>, on peut identifier au moins trois lieux dans l'aire du square

1) : Moles, A et Rohmer, E., *Psychologie de l'espace*. Paris, Castermann 1972, Page 9.

2) : Raymond H., *Espace urbain et équipements socio-culturels*, Paris I.S.U. 1973.

Monseigneur Maillet et ses abords : l'intérieur du square, les abords et le marché qui est à la fois évènement et espace. Ces lieux diffèrent par le type d'évènements qui s'y déroulent et par les groupes d'acteurs qui y participent.

### 1. L'intérieur du square

Au premier abord le square Monseigneur Maillet présente une apparence tranquille de petit square parisien comme beaucoup d'autres. Le gardien dira :

- *"C'est un square très calme, il n'y a pas de scandale, il n'y a rien."*

Le matin, on y voit surtout des personnes âgées et quelques mères accompagnées de jeunes enfants qui n'ont pas encore l'âge scolaire. Pendant l'heure du déjeuner, arrivent des adultes qui travaillent à proximité : employés, ouvriers du bâtiment venant des chantiers de la rénovation. L'après-midi est le moment de la fréquentation la plus intense. Les personnes accompagnées d'enfants sont alors nombreuses, et les bancs autour des bacs à sable entièrement occupés.

- *A quel moment de la journée y-a-t-il le plus de monde ici ?*

- *Sur le coup de quatre heures, quatre heures et demi. Le matin, en principe, il n'y a rien. Les gens ne viennent pas, et les gosses sont à l'école.*

Le public du square se connaît dans l'ensemble, les rencontres y sont fréquentes, ce qui découle du fait que le square est un espace collectif à l'échelle du quartier où les rapports sociaux se caractérisent par le contact direct d'individu à individu. On se salue. La plupart des usagers appartiennent au territoire spatial et social qu'est "le quartier".

- *Est-ce que vous avez l'impression que la plupart des gens qui viennent au square sont du quartier ?*

- *En principe tous. Je suis dans le quartier depuis 1929; c'est vous dire qu'il y a des gens qui me connaissent encore. Le public me connaît, je connais le public, évidemment, il y a des nouveaux qui arrivent, qui arri-*



vent à faire ma connaissance, c'est vous dire que c'est organisé. La preuve, il n'y a pas de désordre, il n'y a pas de ballon, il n'y a pas de vélos.

L'appartenance au "quartier" et le droit aux espaces collectifs ne semblent pas dépendre uniquement du lieu de résidence, mais aussi des critères plus abstraits d'assimilation sociale (nationalité, race, statut socio-professionnel etc...). Une vieille dame qui habite le quartier depuis une cinquantaine d'années commente sa transformation :

- C'est un quartier aimable, mais on est trop mélangés maintenant. Autre fois, c'était comme un village. Maintenant, toutes les tours sont pleines de gosses, pleines de noirs, il n'y a que des tours.

Il existe aussi une autre sorte de xénophobie qui s'exerce à l'égard des nouveaux habitants des tours qui ont souvent un statut socio-économique au-dessus de celui des anciens habitants du quartier. Pour ces derniers, être du quartier c'est non seulement y habiter, mais aussi adhérer à la représentation sociale que la collectivité se fait de lui :

- Quand je parlais du quartier, je disais que c'était très populaire parce que je pensais au marché, c'est très sympathique d'avoir le marché. Il y a néanmoins la rue de Belleville qui est très sympathique aussi. Il y a une mentalité qui est propre au quartier, qui fait que c'est sympathique, mais peut-être que d'autres ne l'ont pas.

A l'intérieur du square, les habitudes sont solides et le gardien du square confirme que :

- C'est un public qui est habitué, qui vient constamment. Il y a les personnes âgées qui se mettent dans un coin et les mères de famille qui se mettent dans un autre. Mais malgré tout, tout le monde s'entend, il n'y a pas de problèmes.

- En principe, les gens ont une place attitrée, à eux, ils le savent. La place n'est jamais prise quand ils viennent.

En observant le square, on remarque que la localisation des différentes catégories d'âge est assez stable. Les mères de famille et enfants moins de six ans s'installent près des bacs à sable, s'il y a de la place. Le choix d'un bac ou de l'autre semble se faire en partie selon l'heure et l'ensoleillement du square. Les grandes tours qui surplombent le square l'ont pris maintenant sous leurs ailes et ne lui accordent que parcimonieusement le soleil. <sup>1)</sup>

Les personnes âgées et les adultes non accompagnés d'enfants occupent généralement la partie centrale du square, intermédiaire entre les deux bacs à sable. C'est aussi à travers cette partie centrale du square que cheminent les passants et c'est là que jouent les pré-adolescents à des jeux très mobiles dans lesquels le kiosque et les tilleuls sont incorporés. La classe d'âge inférieure aux 10-13 ans, les 6-9 ans, celle qui "n'a déjà plus droit" au bac à sable lorsque celui-ci est de taille restreinte et "réservé" de fait aux "bébés", partage avec les pré-adolescents le centre du square comme territoire de jeu. Les jeux de ballon à la main, et les vélos avec des roues stabilisantes sont tolérés.

Globalement, le centre du square est mouvementé, la périphérie est plus calme.

### Les jeunes enfants

Les enfants de moins de cinq ans jouent surtout dans les bacs à sable ou à côté.

Il n'y a pas d'autres équipements pour eux. Selon le gardien, et quelques personnes interrogées, ils manquent de "distractions", toboggans, balançoires. Mais la place fait défaut pour réaliser ce type d'équipements.

1) : *C'est aussi le cas pour les petites maisons des villas de la rue de Bellevue et d'ailleurs aussi pour le groupe scolaire dominé au sud par "Orient et Occident".*

La sécurité et la propreté du sable sont les exigences premières des personnes accompagnées de jeunes enfants.

### Les préadolescents

Les préadolescents ne fréquentent pas beaucoup le square qui est déjà fortement approprié par d'autres groupes d'usagers.

Sans qu'il existe un âge limite pour jouer au square, il est d'usage de séparer les jeunes enfants des préadolescents comme le fait remarquer le gardien:

- Et les enfants jouent dans le bac à sable jusqu'à quel âge à peu près ?
- Il n'y a pas d'âge qui soit limite en principe. Malgré tout, si c'est des trop grands, il faut les virer. Enfin jusqu'à cinq, six ans.

Au mois d'Aout pendant la période de vacances, à un moment où le square était peu peuplé par ses occupants ordinaires, un groupe de sept garçons âgés de onze à quatorze ans y jouaient aux "quatre coins" entre les tilleuls du centre du square.

Les interdits sont nombreux et touchent leurs activités préférées : football, course à pied, bancs et balustrade du kiosque sur lesquels on grimpe.

- Est-ce qu'il y a des problèmes au square ?
- J'ai déjà eu un avertissement.
- Pourquoi ?
- Parce qu'on jouait au foot, la balle est venu ici et le gardien a dit "elle aurait pu tomber sur la tête d'un môme", alors il m'a demandé mon adresse.
- Mais moi, j'ai encore un petit frère, il s'est sauvé et moi j'ai dit : "c'est moi." Alors il m'a pris et il m'a emmené dans le cabine. Il m'a demandé mon adresse et je lui ais donné une fausse.

Sans que le square leur soit vraiment interdit, les préadolescents sont conscients que sur ce territoire leur présence n'est que tolérée, leur statut y étant à la limite de la légitimité, du fait que cet espace est déjà fortement approprié par d'autres groupes d'âge, les jeunes enfants surtout.

- *Qu'est-ce que vous pensez du square ?*
- *C'est bien mais il y a beaucoup trop de monde.*
- *Il est trop pour les petits.*

Par contre, s'ils sont plus ou moins exclus du square, le plateau avoisinant, qu'ils appellent "la plateforme", est pour eux un espace neuf, encore libre. A l'époque de cet entretien, les préadolescents avaient peu de concurrents sur le plateau.

- *Est-ce qu'il y a un autre endroit où vous pouvez faire plus de choses ?*
- *Oui, là-haut où il y a la plateforme.*
- *Moi j'y vais souvent, j'y rencontre tous mes copains là-bas. Mais aujourd'hui il n'y a personne, alors je n'y vais pas.*
- *Qu'est-ce que vous faites là en général ?*
- *On joue au foot, c'est la chose principale là-bas.*
- *Il n'y a pas de problèmes avec les voitures qui sont garées là-bas ?*
- *C'est dommage, mais c'est quand même bien là-haut.*

Dans les espaces collectifs du quartier, les garçons sont beaucoup plus visibles que les filles du même âge ne serait-ce que par la quantité d'espace qu'ils consacrent et l'envergure de leurs activités physiques. Ils ont besoin de beaucoup d'espace et la quête des territoires entraîne des affrontements fréquents avec d'autres groupes, notamment les adolescents, les hommes adultes. Ces affrontements avec le gardien ou d'autres hommes au square, ou avec les "grands garçons" au terrain d'aventure sont vécus par les préadolescents comme des incidents dangereux, des confrontations chargées de menaces

- *Quand j'ai été au marché, il y avait un monsieur, et il avait un arrosoir et il m'a arrosé presque tout le pantalon.*

- Tu vois le monsieur qui est assis avec un chapeau russe là-bas ? Moi j'ai peur, parce qu'une fois, il m'a pris comme ça, et je me suis saqué. Tout le monde dit qu'il a un couteau dans son chapeau.

Le gardien, garant du respect des interdits, est intervenu au cours d'un entretien avec des préadolescents pour réprimander un des garçons qui était debout sur un banc.

- Est-ce que ça arrive souvent, vous avez des problèmes avec le gardien ?  
- Oui, on touche à peine à l'arbre, tout de suite, on monte à peine sur un banc...

De son côté, le gardien se plaint aussi mais on sent bien que ce conflit se limite à des échanges presque rituels, sans grandes conséquences.<sup>1)</sup>

- Et au square du Regard de la Lanterne, est-ce que ça se passe bien ?  
- Oui et non à part que tous les gosses vont à l'intérieur des massifs.  
- Qu'est-ce que vous faites dans ces cas-là ?  
- Qu'est ce que vous voulez que je fasse ? Il faut les prendre sur le fait il faut que les parents soient prévenus, mais quand ils vous voient, ils se débinent, alors pour les attraper; les mômes courent vite pour foutre le camp.

Dans la mesure où d'autres espaces peuvent être appropriés par les préadolescents du quartier, leur quasi-exclusion du square n'engendre pas d'antagonismes forts.

- Est-ce qu'il y a des endroits où vous pouvez faire ce que voulez ?  
- Dans les Buttes Chaumont.  
- Aux Buttes Chaumont aussi, à part marcher sur les pelouses, on peut faire ce qu'on veut.  
- Au bois de Vincennes.

1) : Contrairement à ce qui se passe dans d'autres squares parisiens, voir notre étude R. Ballion, S. Kitchell, E. Robert, "la fréquentation des espaces verts parisiens" District de la Région Parisienne, Décembre 75.

- Au terrain d'aventure.
- Même sur la place là.

La quête d'espaces libres et d'équipements adaptés à leurs activités amènent les garçons de ce groupe d'âge à silloner le quartier et même au-delà, notamment pour aller à la piscine.

- Est-ce que ça vous arrive souvent d'aller assez loin du quartier ?
- On va dans le XVIII<sup>ème</sup> parfois.
- Quelque fois on va à la piscine aussi.
- Ah oui, à Barbès Rochechouart.
- Oui, on va à Pailleron aussi, celle des Buttes Chaumont.
- Elle est mieux à la Tourelle. Il y a Parmentier.
- Je vais aussi à la piscine Charonne.

La notion de distance est très subjective, mais il semble que pour les préadolescents l'essentiel de leurs territoires quotidiens se trouve à l'échelle du quartier. (de la place Jourdain au Télégraphe et de la rue de Belleville aux Buttes Chaumont).

- Les Buttes Rouges, c'est peut-être à 2, 3 kilomètres d'ici.
- Mais non, c'est pas loin de la poste.

Les repères le plus souvent cités se trouvent sur les trajets familiers des préadolescents, surtout sur les chemins empruntés pour aller de chez eux aux territoires ludiques comme les jardins publics et autres aires de jeux.

Les noms des rues apparus au cours de l'entretien étaient :

- la rue de Crimée (qui mène aux Buttes Chaumont)
- la rue des Bois : "c'est vers le terrain d'aventure".
- la rue Compans (qui mène au plateau central).
- "Il y a Belleville aussi.

Pour les garçons interviewés, Belleville signifie toute une aire vaguement définie par la rue de Belleville, distincte du quartier de la Place des Fêtes.

Si le square Monseigneur Maillet est pour beaucoup de préadolescents un endroit où ils se souviennent d'avoir joué plus jeunes, il n'est devenu maintenant qu'un lieu de passage ou de séjour occasionnel. L'essentiel de leur territoire est ailleurs, dans d'autres espaces moins exclusivement appropriés par les "petits" et les adultes. Cette catégorie d'âge soumise encore à la nécessité du jeu vit en marge de la plupart des espaces collectifs du quartier. <sup>1)</sup>

Assez grands pour ne plus avoir droit à des espaces protégés, réservés aux jeunes enfants et trop jeunes pour se faire une place sur le territoire des adultes, (les cafés, le centre de la ville etc...) ils vivent entre eux et sont souvent mis à l'écart de façon institutionnelle, situation que déplore cet adulte interviewé :

- Est-ce que vous trouvez qu'il y a assez de place au square ?
- Il y a un problème qui se pose, j'ai entendu que le square doit être agrandi. Si le square doit être agrandi, automatiquement, il faudra envisager quelque chose pour les enfants, à part les bacs à sable.

Pour les enfants plus grands, ceux qui ont dix, douze ans  
Qu'ils fassent un centre pour eux, qu'ils les séparent complètement.

1) : Nous verrons cependant qu'ils tentent "en force" de s'approprier par le "foot" et le "skate" les deux nouveaux espaces collectifs que sont le plateau central et l'aire de jeux de la rue E. Cotton où, justement, les "petits" et les "adultes" ne trouvent pas de structures d'accueil adaptées à leur demande.

Les adultes et les personnes âgées, la sociabilité concrète.

Le répertoire des activités observées chez les adultes et les personnes âgées qui fréquentent le square est assez large : se reposer, tricoter, lire, bavarder, manger, boire, faire la sieste, surveiller les enfants y sont parmi les activités les plus ordinaires. Ces activités se distribuent d'une manière assez indifférenciée mais on peut cependant diviser la population des adultes et personnes âgées en deux groupes qui se différencient non pas en fonction de l'âge des sujets eux-mêmes, mais en fonction du fait d'être accompagné ou non d'un enfant. <sup>1)</sup>

Les personnes accompagnées de jeunes enfants occupent généralement les extrémités nord et sud du square où se situent les deux bacs à sable. Leur principale occupation est la surveillance des enfants, mais aussi elles se parlent, se connaissent, surtout les "familiers" qui habitent le quartier depuis longtemps.

*- Moi, ça me détend de trouver à bavarder toute la journée. Je connais beaucoup de monde. Les gens sont restés dans le quartier quand même. J'habitais la rue Touresier, c'est une petite rue qui est plus bas, qui est calme. Elle est restée calme, elle a eu de la chance de garder des maisons, des petites résidences. Maintenant, c'est peut-être moins familier, mais enfin il y a une petite partie de la rue qui est restée la même, avec des fondations. Les gens continuent à se connaître, ils continuent à se voir.*

Par contre, les nouveaux habitants ont plus de mal à établir des contacts, comme par exemple cette jeune femme qui habite la tour des jeunes ménages, rue Compans :

1) : *Le clivage s'est révélé très fort en ce qui concerne le rapport établi par les adultes avec les espaces verts fréquentés. Cf "La fréquentation des espaces verts parisiens". Op. cit.*



# LA SOCIABILITE DE L'ANCIEN QUARTIER



- Je suis contente d'avoir l'appartement mais je ne suis pas contente d'habiter dans la tour. Je n'ai pas fait de nouvelles connaissances. Là je viens parce que c'est en face, et c'est très pratique, mais je ne peux pas dire que j'ai eu tellement de contacts avec les gens.

Cette femme souhaitait une animation du square, à la fois pour les enfants et pour les adultes qu'ils accompagnent, qui, par ce biais pourraient avoir un prétexte à se parler et à participer ensemble à un événement collectif. Pour elle, ce n'est pas tellement la qualité professionnelle de l'animation qui compte, mais la sociabilité qui en découle. <sup>1)</sup>

- Mais je suis persuadée que tout l'été on pourrait aménager quelque chose : du théâtre, des représentations, des jeux, de façon à ce que les enfants ne soient pas toujours seuls à jouer. Parce que les mamans n'aiment pas toujours participer aux jeux des enfants. Elles viennent pour parler entre elles aussi.

Un spectacle à partir du moment où c'est fait par des amateurs, c'est toujours intéressant, même si plutôt que de regarder on se met à papoter. C'est une façon de participer aux jeux des enfants, ce serait très bien. Il y a tellement de choses à faire, je suis persuadée que ça ne coûte pas très très cher ça ; de faire une représentation de marionnettes, une représentation théâtrale ou de danse, ou des jeux...

Le kiosque à musique au centre du square, inutilisé, est le symbole d'un type d'animation qui y avait lieu autrefois, la fameuse fête locale, mais qui tend à disparaître. Plusieurs usagers du square ont envisagé la remise en état du kiosque :

1) : Nous notons là un phénomène sur lequel nous reviendrons. Lorsque la sociabilité "organique", concrète, n'est plus possible, on attend une sociabilité "abstraite" l'animation, la possibilité de renouer des liens interrelationnels.

- Le kiosque à musique est toujours fermé <sup>1)</sup> Ca pourrait être un abri.  
Des petits concerts seraient bien.

Mais la résurrection de "la fête" ancien style est aujourd'hui un projet qui peut être ambigu; souhaitable, mais difficile, étant donné la désintégration des relations sociales traditionnelles, réalité quotidienne (la non fête) d'où surgissait la fête d'autrefois, et dans laquelle se fondait son authenticité.

- C'est la fête en elle-même qui m'ennuie, la fête du 14 juillet en elle-même. Peut-être qu'avant elle était plus typique, plus marrante, mais maintenant, ça m'ennuie. Je crois qu'on tend de plus en plus à ne plus célébrer ce genre de fête. J'y vais quand même, ça me distrait. Sinon je préfère partir à la campagne.

La fête n'est pas un remède à une sociabilité collective pauvre; au contraire, la fête authentique est un signe produit par une sociabilité collective riche déjà. Pour cette habitante du quartier, déçue par la difficulté d'établir des relations avec ses voisins dans la tour pour jeunes ménages, partir à la campagne est préférable à participer à une fête qui lui semble artificielle, car sans fondement dans le quotidien. Pourtant, elle désire un nouveau type d'animation très informelle, non pas vraiment la fête, mais des rencontres.

#### Le square, espace fonctionnel

En dehors des virtualités sociales et même esthétiques du square, c'est sa dimension fonctionnelle d'aire de jeux protégée, close, qui est d'importance première pour cette catégorie des usagers accompagnés de jeunes enfants. La proximité du logement et la sécurité sont pour eux des attributs essentiels.

1): Non seulement le kiosque n'est jamais utilisé, mais contrairement à ce qui se passe aux Buttes Chaumont où il constitue un abri et une aire de jeux, il est toujours fermé. (les enfants escaladent la balustrade quand le gardien ne les voit pas.)

- C'est agréable dans la mesure où il y a des petits arbres malgré tout, c'est un petit espace qui est charmant. Mais je crois que pour les enfants, ce qui est important, c'est d'avoir de l'espace, juste près de chez eux, pour pouvoir descendre. Je suis née dans une petite ville et je me souviens qu'on vivait surtout dans la rue. Je regrette que mes enfants n'aient pas la possibilité de sortir de la maison et de trouver des trottoirs suffisamment grands.

L'accès au square oblige tous ceux qui habitent en dehors du noyau central qui comprend le plateau et ses quatre immeubles de logements neufs et le square lui-même, à traverser la route circulaire qui l'entoure. Cet anneau formé par les "rues" Petitot, Henri Ribière, et Louise Thuilliez constitue une des principales artères de la circulation automobile dans le quartier, branché par la rue Compans et la rue des Fêtes sur le grand axe de la rue de Belleville. Peu équipé de feux et de passages cloutés, cet anneau est un obstacle à franchir, créant une rupture spatiale forte.<sup>1)</sup>

- Il faut déjà que je traverse ici et c'est très dangereux parce que les voitures arrivent très vite. Je n'ai pas encore de problème, mais je l'aurai l'année prochaine, ou dans deux ans avec mon bébé quand il voudra descendre un peu jouer, parce que les appartements malgré tout, ils sont bien conçus, mais ils n'ont pas de balcon. Et donc, malgré tout, il faudra que je traverse la rue pour le laisser là, et je le laisserai pas là, parce que sans surveillance, ce serait dangereux.

Pour les mères de jeunes enfants, venir au square est presque une obligation pratique, surtout si le logement est démuné d'espaces de jeux protégés. -balcon, jardins, cours-, ce qui est le cas dans la plupart des immeubles neufs, y compris "l'Acajou", nom improvisé faisant référence à la couleur des matériaux, pour désigner l'immeuble pour jeunes ménages situé en bordure du square. La densité des constructions neuves et le manque d'espaces libres, voire verts, à proximité des logements a

1) : Comme nous l'avons déjà signalé en commentant les conséquences de l'abandon dans le plan masse modifié du projet de dalle.

été évoqué par une autre jeune femme accompagnée de son enfant d'un an.

Est-ce que vous pouvez me parler du square; vous venez souvent ?

- Depuis que j'ai un bébé, je viens presque tous les jours.

- Je sais que je suis déçue d'habiter Place des Fêtes. On a l'impression d'étouffer, quand il n'y a pas de soleil l'hiver, c'est vraiment triste. Il n'y a que des tours, j'y habite moi-même, il n'y a pas d'autre solution, parce que c'est un petit peu moins cher, mais c'est quand même triste. Ils ont construit des nouvelles H.L.M. qui sont trop serrées, de ce fait, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de jardins. Ici, ils les ont fait directement sur la rue, elles sont très hautes, elles n'ont pas de balcons parce que ça leur est interdit. Il n'y a qu'un petit parterre de fleurs en bas, mais on ne peut pas en profiter. Ça fait partie de l'Acajou, donc on a l'avantage que ça donne sur la toute petite place, c'est très agréable, mais c'est regrettable, la place, je la connaissais avant, j'allais au collège dans le quartier, et je connaissais la Place des Fêtes avant, c'était très sympathique. Heureusement, on a gardé la place du marché et le square.

Cette autre jeune femme avait l'impression que le square devenait un espace fonctionnel à l'intérieur d'un univers fonctionnel, efficace mais vidé de sa multiplicité.

- On a vraiment pas donné la possibilité aux petites boutiques de s'installer puisqu'il n'y a que des banques. Elles sont pratiquement l'une à côté de l'autre. Ici, il y a une autre banque, là, il va y avoir un Radar Super, alors, ça nous tue encore plus. Ça va être les entrées et les sorties. C'est vraiment les courses, le ménage. On fait tout pour nous: "après votre ménage, vous viendrez juste en face, vous avez votre parc."

Effectivement, le square, espace clos, protégé, au centre du quartier est pour les mères de jeunes enfants un des seuls espaces aptes à répondre à leurs besoins et qui permet une fréquentation de voisinage<sup>1)</sup>

1) : Pour qu'un espace vert ou de jeu autorise une fréquentation de voisinage, il faut que sa distance à l'habitat soit de l'ordre de 300 m. au plus.

Le square du Regard de la Lanterne, crée dans le cadre de la rénovation, d'une surface plus petite, est d'une part beaucoup moins protégé, ne serait-ce que visuellement, et peu ombragé en été car les plantations sont encore très jeunes. D'autre part, ce petit espace de jeu consiste en un seul grand bac à sable entouré de bancs. C'est un espace sans différenciation ni recoins susceptibles d'être occupés par les enfants les plus jeunes à l'abri des activités envahissantes des enfants plus âgés. Le Parc des Buttes Chaumont offre deux espaces de jeux relativement protégés, mais qui sont soumis à une très forte demande à certaines périodes de l'année (l'été, jours de beau temps). Quand le volume de fréquentation de ces aires de jeux dépasse un certain seuil, la concurrence pour l'espace entre enfants de différents âges aboutit à la relégation des plus jeunes aux abords extrêmes, où ils continuent tant bien que mal à faire des pâtés et à jouer dans la foule. Les Buttes Chaumont se situent environ à 500 mètres du cœur de la Place des Fêtes, distance qui peut constituer un obstacle pour les mères de jeunes enfants quand il s'agit d'une fréquentation quotidienne.

La carence en aires de jeux pour jeunes enfants et la pénurie générale de places à la crèche du quartier, qui vient d'ouvrir au courant du printemps dernier, renforcent la demande qui se centre sur le square Monseigneur Maillet et son appropriation par les usagers accompagnés de jeunes enfants. L'appropriation privilégiée de cet espace par cette catégorie d'usagers entraîne l'exclusion d'autres, notamment les préadolescents, mais aussi dans une certaine mesure, les "marginiaux" :

*"On devrait interdire le square aux clochards et aux enfants pas normaux."*

et tous ceux qui sont susceptibles de rendre le square impropre à l'usage des jeunes enfants (fumeurs qui jettent les mégots dans les bacs à sable, promeneurs de chiens), cette exclusion se justifie dans une logique de pénurie :

*- Les plus grands ont beaucoup de place pour jouer au ballon. Il y a des terrains vagues.*

*- Je viens ici tous les jours avec ma fille qui a quatre ans. Il n'y a*

rien d'autre dans le quartier pour les enfants. Le quartier a changé. C'était mieux avant, non pas qu'il y avait plus de place, mais il y avait des maisons individuelles, des cours, une meilleure ambiance.

- La crèche va ouvrir bientôt, mais il n'y a que 60 berceaux et quand on pense que dans notre immeuble on est 177 ménages, donc, c'est un minimum de 177 enfants. Il y a une seconde tour qui a le même programme.

On devrait profiter de cette occasion qu'il y a des jeunes ménages. Je crois qu'on a la possibilité de faire des tas de choses nous tous, et un peu humaniser ces grandes tours.

- Ce qu'il faudrait faire, c'est comme dans certains banlieues, c'est construire un étage dans chaque tour pour faire des garderies d'enfants.

Il est important de situer le square dans son contexte ancien et neuf. Cet espace n'a pas été modifié au cours de la rénovation mais sa valeur spatiale et sociale à l'intérieur du quartier a changé.

Autrefois, espace collectif d'appoint, se conjugant aux autres espaces collectifs (cours, jardins, rues) qui ensemble formaient un univers, une totalité à multiples éléments; aujourd'hui le square est un des rares éléments de l'ancienne structure d'espaces collectifs qui reste, amputé de son corps originel et greffé à un corps nouveau. La disparition d'anciens espaces collectifs du quartier amplifie la demande à l'égard du square; demande fonctionnelle et demande symbolique car le square tend à devenir le symbole par excellence de l'ancien quartier, l'élément qui signifie l'ensemble disparu.

En l'absence de nouveaux équipements collectifs (crèches, aires de jeux) en nombre insuffisant pour remplacer les espaces disparus qui accueillait les jeunes enfants, le square n'a pas qu'un rôle de symbole de ces espaces disparus mais doit suppléer à ce manque. Peut être davantage depuis la rénovation qu'avant, "le square, c'est pour les enfants", et plus particulièrement comme le remarque les préadolescents : "pour les petits."

A la différence des personnes accompagnées de jeunes enfants pour qui venir au square est pratiquement une obligation, la fréquentation du square par les adultes et personnes âgées sans enfants est moins liée à la notion de contrainte. Leurs activités se caractérisent par la primauté d'une "sociabilité active" <sup>1)</sup>, la recherche d'échanges avec les autres. Les gens se reconnaissent, se rencontrent, se parlent.

Quelques notes d'observation serviront à illustrer une série d'échanges typique :

Vers midi :

- Deux hommes d'environ soixante ans sont assis sur un banc. Ils sont en train de discuter, et en même temps, "ils cassent la croûte" et boivent.
- Un couple de leur âge arrive au square avec des sacs de provisions remplis. Ils s'installent près du bac à sable (Nord).
- La femme va dire bonjour aux deux hommes qui pique-niquent et reste bavarder avec eux pendant cinq minutes, tandis que son mari reste près du bac à sable, regardant les enfants qui y jouent.
- Elle retourne vers son mari, s'assoit. Une adolescente vient s'asseoir avec eux. Ils parlent ensemble comme s'ils se connaissaient bien.
- A l'arrivée d'un autre homme vers ce groupe, sourires, conversation. L'adolescente s'écarte pour laisser la place au nouveau venu.

Nous savons, d'après les entretiens courts, effectués au square que les échanges sociaux qu'on y observe se doublent souvent de rapports plus étendus, de voisinage, de parenté, liens qui ont leurs racines dans la vie du quartier. Dans l'enceinte du square ces différents types de

1) : *Raymond H. Espace urbain et équipements socio-culturels. Page 123. La sociabilité active, réunion volontaire des individus, s'oppose à une sociabilité passive par simple rapprochement dans un espace collectif.*



rapports se juxtaposent, se combinent, se donnent à voir.

Les usages du corps qu'on peut observer et les distances entre acteurs sociaux sont autant de signes du caractère intime, sociopète <sup>1)</sup> de cet espace.

Nous avons observé jusqu'à cinq adultes occupant un même banc, cette proximité physique ne pouvant s'expliquer entièrement par la densité d'occupation du square, mais par les liens entre ces personnes. Il s'agissait de trois femmes d'une quarantaine d'années, mères d'enfants qui jouaient à côté et d'un couple d'une soixantaine d'années. Tous habitaient le quartier depuis au moins vingt ans, et se voyaient souvent au square. Cette connaissance de longue date explique que soit permis entre eux l'invasion de l'espace personnel et même de l'espace intime <sup>2)</sup> sans malaise ni agressivité. Au contraire, ils formaient un groupe animé et uni.

1) : Hall, E.T., *The hidden Dimension* : Les espaces urbains sociopètes sont ceux qui par leur morphologie et aménagement tendent à être des lieux de rencontre où l'engagement social et sensuel à autrui s'intensifie. Hall remarque que ces espaces sont nombreux dans les villes françaises traditionnelles :

*"Pour les Français, la ville et ses habitants sont une source de plaisir. L'air, raisonnablement propre, des trottoirs de jusqu'à 20 mètres de large, des automobiles d'une taille qui ne domine pas les humains qui passent sur les boulevards rendent possible l'existence de cafés à terrasses et d'espaces ouverts où les gens se rassemblent et s'amuse ensemble. Puisque les Français savourent et participent à la ville et ses images, ses bruits et ses odeurs; ses larges trottoirs avenues et jardins, le besoin de s'isoler y est moindre qu'aux Etats Unis où les humains sont écrasés par des gratte-ciel et les produits de Détroit (les automobiles) agressés visuellement par des ordures et la saleté, empoisonnés par le smog et le gaz carbonique."*

Page 146

2) : Hall, E.T. : L'espace personnel forme une sorte de bulle autour de la personne. Cette bulle, d'une taille variable, culturellement définie, est appropriée comme une extension du corps, et généralement, englobe tout ce qui est à longueur de bras. L'espace intime, plus restreint, est l'aire d'échanges intenses avec autrui.

Remarquons qu'en l'absence totale de chaises, mobilier amovible qui permet une grande liberté de positionnement, les bancs imposent certaines contraintes spatiales et conditionnent les pratiques sociales. Le banc souligne le groupement de ceux qui l'occupent, par la proximité physique qu'il impose. Des gens qui veulent parler ensemble, assis, doivent se rapprocher peut-être plus qu'ils ne l'auraient fait s'ils disposaient de chaises. Par contre, une personne qui veut préserver sa solitude et maintenir son espace personnel ne peut que changer de banc si un intrus tente de le partager.

*- Je suis tranquille tout seul. Je change de banc si quelqu'un s'assoit à côté* disait un homme de soixante ans qui lisait son journal à côté du bac où jouait son petit-fils.

Le square est un lieu de rencontre, non seulement 'actif', mais "passif" aussi, où les gens se regardent. A la fois audience et acteurs, les participants au spectacle ont recours à un jeu assez subtil, la promiscuité visuelle étant évitée par une sorte de mise en scène qui s'appuie fortement sur des activités qui donnent contenance tout en permettant au regard de s'exercer. Il est rare de voir quelqu'un au square qui ne fait rien que de regarder les autres. Il y a plutôt des hommes qui lisent vaguement leur journal pendant des heures, des amis qui entretiennent une conversation sporadique à bâtons rompus tout en regardant les autres. Personne ne dira qu'il vient au square pour voir du monde et être vu; il dira qu'il vient lire le journal, rencontrer des amis. Ce besoin de pouvoir regarder ses semblables, tout en conservant une contenance légitime a été exprimée par un jeune homme qui parlait de sa frustration sociale et d'abord visuelle dans le quartier rénové de la Place des Fêtes :

*- Il faudrait de grands magasins, de belles boutiques avec de belles choses dans les vitrines. Tout le monde viendrait voir, se promener, et il y en aurait qui achèteraient aussi. Une piscine serait bien; il y aurait ceux qui nagent, et ceux qui regardent.*

Il est clair que les boutiques et la piscine imaginés par ce jeune homme sont peu investies de valeur fonctionnelle. Ce sont essentiellement des lieux qui valent en tant que cadres légitimant ce rapport

furtif et possessif à autrui qu'est le regard.

Dans le cadre nouveau de la rénovation, le square apparaît comme "une réserve" un peu archaïque. Il continue, et ceci plus que jamais, étant donné la pénurie d'espaces de jeux, à tenir son rôle d'espace fonctionnel aux capacités d'accueil bien limité, mais il prend surtout une valeur de signe, celle d'un monde disparu que ses survivants tentent de prolonger et que d'autres espèrent voir ressurgir sous des formes nouvelles, un monde où tout simplement, les gens se parlaient, se regardaient.

### Les abords du square

Nous avons déjà décrit la morphologie de cette aire. Ajoutons brièvement quelques observations des activités qui y ont lieu.

Aux heures de pointe c'est avant tout un lieu de passage menant aux bouches de métro.

En dehors de cette fréquentation forte et ponctuelle, les abords du square constituent une zone de transition et de protection entre le square et la rue. Quand le square déborde, ses alentours accueillent une partie du trop plein. En été, les grands arbres ombragent les bancs où se posent les passants, le temps d'une halte.

Les préadolescents y font du vélo, des patins à roulettes, hors portée des interdits touchant l'intérieur du square. Les très grands escaliers mécanique de la station de métro leur fournissent aussi des supports de jeux, les rampes pouvant être utilisées comme d'immenses toboggans. Quelquefois des bandes d'adolescents stationnent à une sortie de métro, attendant l'arrivée des copains et lorgnant les passants.

### Le marché

Le marché se tient sur toute la circonférence des abords du square trois matins par semaine. Il compte une centaine d'emplacements de quatre mètres de large qui sont loués par la ville de Paris aux marchands, au tarif de 260 F. par mois.

Le matériel (les bâches, supports, etc...) appartient à un concessionnaire privé, un des trois qui desservent la ville de Paris. D'après un marchand, ce matériel date de 1870 et aurait besoin d'être modernisé (électricité, bâches transparentes).

Avant la rénovation, le marché était complété par de nombreux commerces alimentaires et autres, qui l'entouraient. Aujourd'hui, seuls les petits commerces de la rue Petitot, sur un côté du marché, restent présents. <sup>1)</sup>

*\_ Avant, j'avais tous les commerçants en passant par le marché. Il y avait une crèmerie de ce côté, à côté d'un café; et un espèce de renforcement où il y avait une femme qui vendait les légumes les jours où il n'y avait pas le marché et il y avait une terrasse de café là, avec des chaises dehors. En été, on voyait énormément de jeunes et de moins jeunes qui s'asseyaient dehors, bon, il faisait beau. Maintenant, vous ne voyez plus ça. D'abord, il n'y a pratiquement plus de soleil avec toutes ces tours. On a l'impression d'être caché même de la lumière.*

Dans le cadre de la rénovation, la disparition de cet anneau de petits commerçants a été compensée par l'implantation de commerces sur le plateau central, au pied des immeubles d'habitation, et par le Radar Super.<sup>2)</sup> D'ailleurs, il est prévu que le marché s'installe sur le plateau

- 1) : *S'y trouvent : un café, un coiffeur, un chemisier, un pressing, un fleuriste, une maroquinerie, et les bains douches municipaux.*
- 2) : *L'implantation d'une grande surface à côté de l'emplacement futur du marché fait penser à d'autres quartiers parisiens où le même phénomène s'est produit. Au marché d'Aligre dans le XIIème arrondissement, par exemple, un supermarché installé lors d'une opération immobilière sur la place, a été boycotté par les usagers du marché en protestation contre ce parasitisme économique. Evidemment, cela n'a pas empêché le supermarché, après une courte période d'adaptation, de faire des affaires.*

qui est équipé d'emplacements, mais l'opposition des marchands et des habitants à ce projet s'est imposé jusqu'à présent.<sup>1)</sup> Les raisons du refus du déplacement tiennent aux inconvénients du plateau, surtout du manque de protection contre vents, et soleil, mais plus encore de l'attachement réel à l'emplacement actuel. Il n'est pas difficile de comprendre la résistance opposée à l'idée d'abandonner cet espace collectif, un des plus fortement appropriés du quartier, pour aller s'installer sur "la dalle", neuve, vide et sans histoire. Un marchand disait : *"Il ne faut pas changer les habitudes aux gens."* ... surtout si on ne leur offre pas mieux.

Le marché, lieu d'animation et d'information. Au marché, conformément à une tradition ancienne en Europe, les échanges sociaux sont aussi importants que les échanges commerciaux. D'ailleurs, les deux sont étroitement imbriqués.

Les jours de marché, l'animation sur les abords du square est intense. Le dimanche surtout, on observe beaucoup de rencontres et de conversations entre les usagers du marché et aussi entre marchands et clients. Les gens prennent le temps de poser leurs sacs à provisions sur un banc, de se parler, de regarder une démonstration de pôle à crêpes, d'écouter un orchestre amateur.

*- Je faisais le marché le dimanche pendant un temps, il y avait des vieux orchestres, des instruments simples, avec des orgues de Barbarie, là, c'est vraiment agréable. Je restais au marché, juste pour regarder, tous les dimanches. Je restais une heure .*

Dans la foule, l'âge moyen se situe autour de quarante à cinquante ans. En semaine, les retraités et les personnes âgées, pour qui la fréquentation du marché fait solidement partie des habitudes socio-spatiales,

1) : 40.000 signatures ont été recueillies par une pétition contre le déplacement du marché.

sont proportionnellement plus nombreux. Le dimanche, on voit davantage de jeunes adultes, certains étant accompagnés d'enfants en poussettes.

Le marché est de tous les espaces du quartier, le lieu de rassemblement public par excellence, approprié par toute la collectivité, sans exclusivité.

C'est aussi un lieu à partir duquel l'information se diffuse. Les associations locales (Place des Fêtes Avenir, par exemple), les groupes politiques, les candidats municipaux, viennent "sur" le marché prendre contact avec le public de la Place des Fêtes. On y fait de la politique, c'est-à-dire qu'on traite des affaires concernant la collectivité, car c'est ici que la collectivité se manifeste le plus visiblement.

Certains marchands contestent cette fonction de lieu d'information. D'après eux, les campagnes électorales énervent la clientèle ("ça met la clientèle dans deux clans, pour et contre"), les hauts parleurs dérangent, et les groupes politiques "gênent la vente".

Ces marchands préféreraient isoler "les clients" de toute source de distraction qui pourrait les détourner de l'achat.

Il est intéressant de noter que ces quelques marchands considèrent la richesse et l'animation du lieu comme une concurrence nuisible à leurs intérêts, et non pas comme une attraction, comme l'a dit une cliente plus haut. D'autant plus que les groupes en question défendent en général les structures socio-urbaines dans lesquelles le marché s'inscrit.

Tout en se plaignant de la rénovation qui a chassé leur meilleure clientèle, ils dirigent leur ressentiment vers ceux qui sont le plus en vue, et traitent ironiquement ceux qui se battent contre la rénovation selon leur propre manière.

*- Ceux qui veulent une maison de quartier, ils viennent déguisés, les gens les regardent, ça crée un mauvais climat pour la vente.*

Cette information ne peut intéresser que des marginaux, "des émigrés, des vieux, des communistes". Par contre, le bon public n'en a rien à attendre, "les gens bien sont pour la droite, c'est normal."

Mais ils voient aussi dans la rénovation la cause du déclin du marché par rapport à ce qu'il était il y a quinze ans.

*- L'ouvrier était notre meilleur client. Il mangeait. Autrefois, c'était noir, grouillant de monde, les grosses mères avec leur marmaille."*

La population nouvelle qui appartient généralement à des couches socio-économiques supérieures à l'ancienne, n'a pas les mêmes habitudes alimentaires.

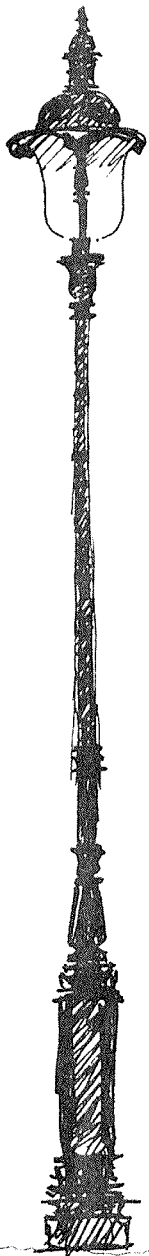
*- La population change, la mentalité aussi. Les gens sont plus réservés, très méfiants de tout.*

*- Les gens dans les tours, c'est pas une clientèle pour nous. C'est une clientèle à grande surface.*

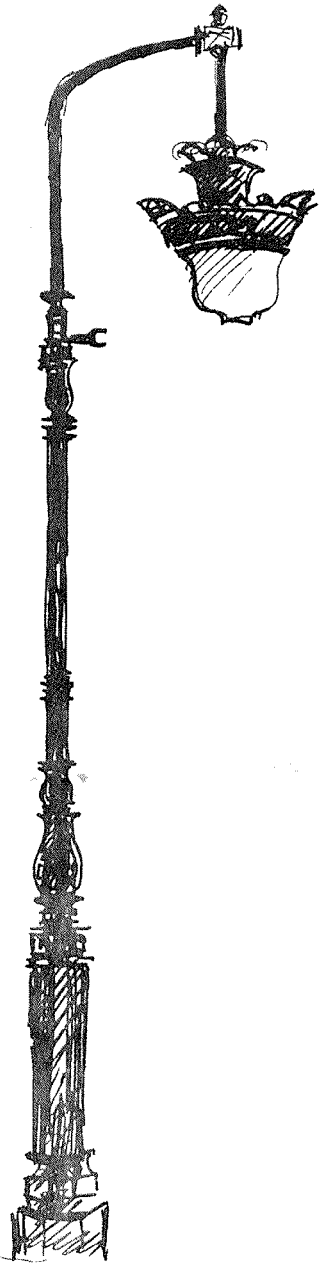
Les jeunes aussi laissent le marchand perplexe.

*- Les jeunes, ils traînent la savate le dimanche. Ils n'ont pas de grands sacs. Je me demande ce qu'il mangent. La moitié d'un oeuf, ça doit faire leur semaine.*

Avec le square Monseigneur Maillet, le marché participe à ce destin d'artefact, fragment de l'ancien quartier encore fortement investi de relations multiples et bien établies, juxtaposé à un espace urbain neuf, d'une signification collective beaucoup moins évidente.



rue de Fête



rue de Fête



## CHAPITRE II

Le plateau central :Forteresse en creux, espaces sans repères

Situé au sommet du quartier à l'endroit où se croisaient autrefois les rues Compans et du Pré-Saint-Gervais, le plateau s'étale sur 11.594 m<sup>2</sup> entre les hautes tours au nord, à l'est et au sud, et le square Monseigneur Maillet avec lequel il se joint à l'ouest.

Le plateau a été conçu par les architectes du plan-masse de la rénovation comme un espace libre, qui devrait "faciliter la circulation des piétons en leur offrant un accès plus pratique du centre commercial et des établissements scolaires." <sup>1)</sup>

Morphologie, équipement

Comme le centre du quartier traditionnel constitué par le square Monseigneur Maillet et ses abords, le plateau s'organise en anneaux concentriques. Au centre, il y a une aération de parking souterrain, recouverte de pelouse et de quelques buissons, et entourée d'un muret bas. Ce noyau est encerclé d'une aire de stationnement goudronnée destinée aux véhicules

1) : Entretien avec l'architecte responsable du plan-masse.

# L'ESPACE COLLECTIF, LE PLATEAU CENTRAL.

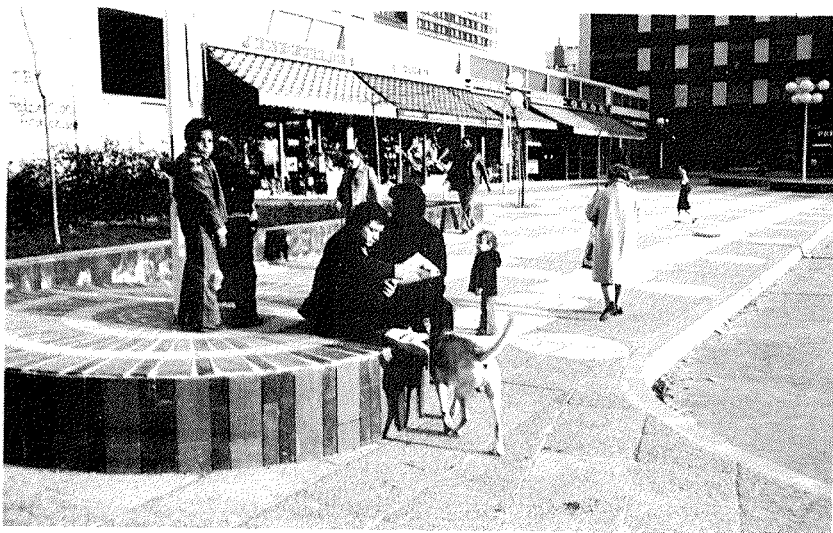


*"Forteresse en creux",  
"labyrinthe", espace vide  
sur lequel le social  
va germer ... ?*



*"C'est moderne,  
c'est bien et c'est  
plus propre."*

*- "C'est pourri,  
l'ancienne Place des  
Fêtes était mieux.  
C'est des riches ici,  
des fils à papa."*



*"Je viens pour le soleil,  
pour m'enseueillir.  
C'est joli, ça me plaît.  
On sent la nature ici à côté  
et les nouveaux immeubles."*

qui desserviront le marché, qui doit en principe s'installer sur le plateau <sup>1)</sup>.

En dehors du fonctionnement du marché, cette aire deviendra une "piste de vélo et de patins." <sup>2)</sup>

L'anneau périphérique du plateau est constitué d'une surface dallée sur laquelle trois immeubles d'environ vingt étages prennent racine. Leur rez-de-chaussée accueillent des commerces, l'offre allant des produits surgelés aux fourrures, et aussi trois cafés portant des noms évocateurs: "le village des Fêtes", "le café du marché", et "le chais".

Les tours dominant réellement le plateau, le recouvrant de leur ombre à presque tous les moments de la journée. Les extrêmes de la verticalité et de l'horizontalité se trouvent juxtaposées ici d'une façon violente, créant un ensemble monumental, minéral, en rupture avec le tissu du quartier traditionnel <sup>3)</sup>.

La masse verticale des tours accentue l'ouverture et l'absence de repères du plateau, sorte de savanne sans abri ni intimité. Cette masse bloque l'horizon et crée l'impression d'être au milieu d'une forteresse vide.

L'aménagement du plateau reflète la primauté de sa fonction de lieu de passage. Il n'y a aucun équipement d'accueil, si ce n'est les bancs improvisés que sont les soubassements des six lampadaires et les murets entourant les plantations décoratives.

1) : Pendant l'enquête, cette aire de stationnement pour les marchands a été utilisée comme parking par les habitants du quartier jusqu'à l'installation des chaînes et bornes bloquant tout accès automobile au plateau à ceux qui ne possèdent pas les clefs nécessaires.

2) : Architecte de la S.A.G.I.

3) : Cet ensemble monumental comme les pyramides donne l'impression d'être donné une fois pour toute, pour l'éternité sans modification possible. Mais ici il ne s'agit pas de la trace d'une personne, roi ou empereur, mais de celle d'un pouvoir anonyme.

Malgré l'absence presque totale d'équipements sur ce plateau, celui-ci est fortement empreint de la marque de ses créateurs. Les dalles figurent un motif de fleurs stylisées rappelant les boules blanches des lampadaires, qui de toute évidence a été transposé directement de la planche de dessin de l'architecte, au sol. L'effet de leur symétrie est perdu pour le piéton, mais leur signification est claire; elles flèchent le chemin à travers cet espace "libre" qui n'est pas uni, mais au contraire, se fragmente en aires fonctionnelles. Tout comme les rues et trottoirs traditionnels, les différentes aires du plateau se démarquent les unes des autres par dénivellement, les dalles étant plus élevées que les surfaces goudronnées.

Ce qui frappe le plus l'observateur de cet espace collectif, c'est l'absence des repères, de pôles d'attraction, d'éléments qui retiennent l'attention par leur particularité, invitant le passant à s'arrêter ou à s'attarder. *"Le plateau est moche, désert"*, c'est un espace brut, indifférencié, vide, dont le mode d'emploi n'est pas encore possédé par les habitants du quartier.

- *"Quelle est la façon dont les gens se servent de la rue, des dalles ?*
- *"Je pense que c'est encore très nouveau, parce qu'il y a environ un an qu'elles sont faites. Avant, elles étaient tout en chantier. Les lieux en fait sont vivants, c'est quand il y a le marché. Il y a un marché sur la Place des Fêtes. Mais sur la dalle, pour le moment, il n'y a rien. C'est vraiment désert, il n'y a rien pour s'asseoir, la dalle est vraiment très peu fréquentée.*
- *"Est-ce que tu trouves que c'est bien comme ça ?*
- *"Non, c'est pas un lieu de rencontre, c'est pas possible.*
- *"Est-ce que tu sais comment on pourrait l'animer, pourquoi ça ne marche pas cet espace ?*
- *"Parce que c'est récent surtout. Parce qu'on est au centre des immeubles et il est très artificiel en fait; on a l'impression qu'il y a des petits réverbères plantés au milieu des dalles, et actuellement, il n'y a rien pour s'asseoir. Autour du square, il y a des petits vieux qui prennent le frais parce qu'il y a des bancs. Je crois que c'est surtout le problème*

*des lieux pour s'asseoir.* <sup>1)</sup>

### L'utilisation du plateau; observations

L'observation des activités et les entretiens courts avec les usagers du plateau confirment un premier fait; l'absence du consensus collectif quant à l'usage légitime de ce nouvel espace. Si, comme l'écrit H. Raymond, tout lieu collectif est le lieu de quelque chose (activités, pratiques), et de quelqu'un (groupes, usagers), le plateau est encore en gestation. <sup>2)</sup>

La difficulté qu'ont les habitants du quartier à s'approprier le plateau est reflétée par le foisonnement de noms qui lui sont attribués : "la plateforme", le "terre-plein", "le rond point", "la dalle", "la place", ...

On peut classer les activités observées en trois catégories: le passage, les activités du même type que celles qu'on observe au square, et les pratiques collectives et dynamiques des préadolescents.

### Le lieu de passage

Comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, la plupart des passants ne s'arrêtent pas. Le plateau n'est pas un but, mais un espace à traverser. Quand une rencontre a lieu, il n'y a pas de point où se fixer,

1) : *Entretien avec l'animatrice de Place des Fêtes Avenir.*

2) : *H. Raymond a écrit à propos de la dalle de Choisy : "Une constatation ressort clairement de l'ensemble des observations: la dalle n'est pas un espace urbain spécifique, c'est-à-dire qui serait l'objet d'une pratique urbaine de type de celle qu'on peut trouver dans un square nettement délimité. On pourrait faire aussi le tour des objets urbains actuellement répertoriés et conclure pour chacun d'eux que la dalle "n'est pas": place, rue, équipement de jeux, lieu de rencontre, etc.." Op. cit. Pp 117-118.*

où se replier, où se mettre à l'écart; les gens se parlent debouts, sacs sur les bras, au milieu de l'étendue.<sup>1)</sup>

Les flux des passants sont les plus forts tôt le matin, et le soir à la rentrée des écoles et du travail. L'axe dallé reliant d'une part le square, le marché et le métro, et d'autre part le carrefour des rues Henri Ribière, des Bois, du Pré-Saint-Gervais, et des Lilas, est alors très fréquenté. Cet itinéraire est calqué sur l'ancien chemin de la rue du Pré-Saint-Gervais. Par contre, le chemin le plus court entre le métro et le secteur sud-est du quartier où se joignent les rues Compans, Augustin Thierry et Henri Ribière, coupe à travers différents niveaux du plateau, et jusqu'au printemps 1978, obligeait de traverser une zone en chantier, irrégulière et boueuse. Pourtant, la plupart des gens prenaient ce chemin tout droit qui correspond à l'ancien tracé de la rue Compans au lieu de suivre l'arc tracé par les dalles, malgré l'existence de nouveaux itinéraires fléchés sur les dalles.

#### La fonction "square" du plateau

On observe une tentative de transposer sur le plateau certaines activités typiques du square. L'ouverture du plateau, le peu d'intimité et l'absence d'équipements rendent difficile cette tentative. Une jeune femme assise sur un muret, son bébé d'un an dans son landau à côté d'elle attendait la sortie de l'école sur le plateau, qui est plus près de chez elle que le square:

- "Le temps permet d'attendre la sortie de l'école dehors. J'habite la rue Jansen. On construit une tour à côté, on se sent encerclé là. Ici, il

1) : "La dalle serait un système trop homogène, offrant peu de différences (entre le refuge et le non-refuge) et ne permettrait pas de passer de la sociabilité passive à la sociabilité active des groupes de rapprochement à des "nous" actifs, comme dirait Gurvitch. "

Henri Raymond, *op. cit.* p. 122. Souligné par l'auteur.

*y a de l'air. Mon mari est né dans le quartier, il le trouve mieux maintenant, parce que c'était insalubre. C'est bien mais il manque d'espaces verts. J'emmène mon bébé au square mais c'est un peu loin. J'aurais préféré un petit square à côté de chez moi, au lieu de l'immeuble qui bouche la vue. Il y a trop d'immeubles les uns sur les autres."*

Pour elle, le plateau vaut par l'absence de nuisances qui envahissent l'espace urbain (voitures, constructions denses). Le besoin très fort d'espaces libres, même vides, explique une certaine satisfaction, surtout chez les parents d'enfants qui trouvent sur le plateau un espace de jeux :

*- "J'habite à côté dans une tour sur la place. C'est très bien sur le plateau, il y a beaucoup d'espace. Il n'y a pas de voitures, pour les enfants c'est aéré, il n'y a pas trop de pollution. L'enfant court, s'amuse. Il est tranquille sans voitures. Il peut faire de la bicyclette." (Une jeune femme accompagnée de son enfant).*

Une autre jeune femme rencontrée au square avait dit :

*- "Dans les tours, les enfants n'ont rien pour jouer. Leur laisser un espace, même s'il n'est pas aménagé, serait bien. Le plateau c'est quand même un dégagement pour les gens."*

Les éléments naturels sont réduits au minimum sur le plateau, mais un rayon de soleil et la proximité du square, touffe de végétation, suffisent à évoquer "la nature", pour ce citadin frustré, adossé contre un lampadaire et lisant son journal, au mois de mars :

*- "Je viens pour le soleil, pour m'enseoleiller. C'est joli, ça me plaît. ON sent la nature ici avec le jardin à côté et les nouveaux immeubles. La nature, c'est toujours bon. Je n'aime pas les villes, je préfère la campagne. J'habite à 200 m. d'ici, dans le XXème."*

Effectivement, au mois de mars 1978, à l'arrivée du beau temps, les voitures des habitants ayant été finalement interdites par des chaînes et des bornes, il y a eu une première tentative d'appropriation collective de cet espace. Les premiers grands jeux de foot y débutèrent pendant la période des vacances de Pâques. On voyait des adultes et des personnes âgées assis sur les murets, quelquefois même sur les plantations des aérations, se reposant, lisant, surveillant des enfants. Les distances entre personnes étaient très grandes, car à la différence de l'espace clos du square où les bancs et les bacs à sable créent des points de rassemblement et de rencontre, l'espace ouvert du plateau n'offre pas aux usagers les moyens de combler la distance physique et sociale entre eux.

Un homme d'une soixante d'années, accompagné de son chien, commentait les activités qui se déroulaient sur le plateau :

*- "Ici, sur le plateau, les motos et les jeux de ballon me font un peu peur. Les jeunes n'ont rien à faire. Je veux bien qu'ils fassent de la moto, mais ici, ce n'est pas indiqué."*

Il allait au square aussi :

*- "Mais les chiens ne sont pas admis, et c'est bien comme ça. Le square devrait être pour les personnes avec des enfants."*

Le code d'utilisation du square était clair pour lui, mais il était moins sûr de l'usage légitime du plateau. Habitant lui-même à 600 mètres de là, en dehors de la zone rénovée, il jugeait la nouvelle réalisation positive :

*- "Ca a beaucoup changé ici. Je suis pour les tours. Il y a plus de monde sur la même surface et ils sont très bien logés. Ca fait beaucoup plus espacés. Le quartier sera très bien quand c'est terminé. Les jeunes ont plus de chance que nous."*



### L'appropriation du plateau par les préadolescents

De toutes les catégories d'usagers du plateau, les préadolescents sont ceux qui montrent la plus grande capacité de transformation et d'appropriation. Grands consommateurs d'espace, ils ont horreur du vide; c'est eux qui ont accaparé le plateau et qui l'ont investi de rapports sociaux actifs.

Ils se rencontrent au centre du plateau près de l'aération du parking dont le muret leur sert de banc d'observation et de point de lancement du ballon. Pour le foot et la planche à roulettes, l'aire préférée est la bande goudronnée sur le côté le plus long de l'aire de stationnement, le plus éloigné des boutiques aussi. L'équipement minime nécessaire est improvisé avec les moyens du bord : de gros pavés récupérés sur les chantiers marquent les buts <sup>1)</sup>, et balisent les slaloms de planche à roulettes. Sur cette aire, territoire des "grands" et des meilleurs joueurs, les âges s'échelonnent de dix à dix sept ans, la moyenne se situant autour de quatorze, treize ans.

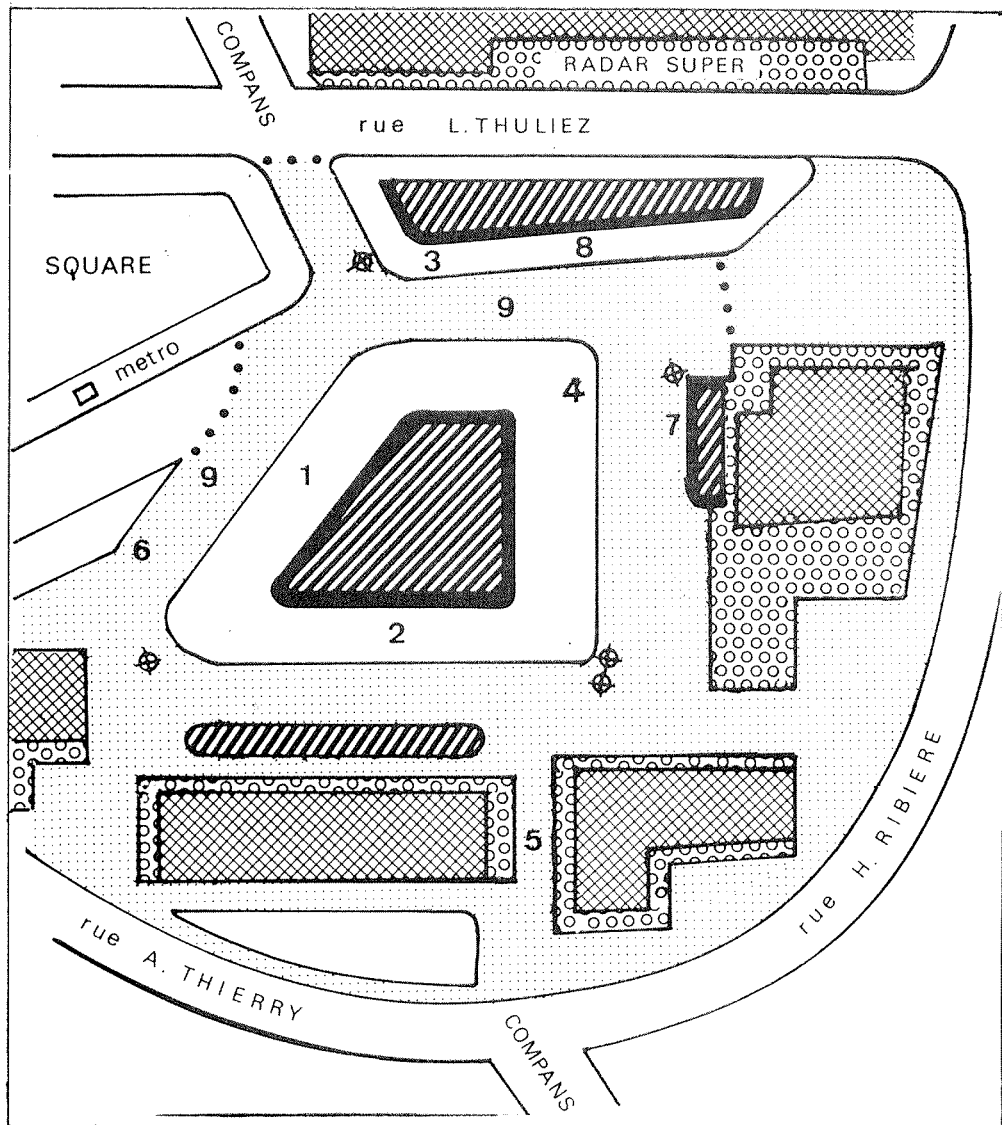
La localisation des autres groupes d'enfants plus jeunes semble assez bien établie. <sup>2)</sup>

Des garçons âgés d'environ sept à dix ans jouent au foot ou font de la planche à roulettes sur des aires goudronnées secondaires, au côté nord du plateau, parallèle à la façade du Radar, et au côté sud. Ces aires secondaires peuvent être utilisées pour faire du vélo ou de la patinette.

Les filles ne participent pas aux jeux collectifs, mais restent sur les bords du plateau près des boutiques en général. Elles regardent les jeux, discutent en petits groupes, font quelquefois du patin à roulettes ou du saut à la corde. Elles sont peu nombreuses.

1) : A défaut de pavés, un vêtement peut servir.








2) : Voir carte.



## LOCALISATION des ACTIVITES sur LE PLATEAU

### et morphologie de l'espace

- 1 Jeux d'équipe des préadolescents et adolescents 8-18 ans.
- 2 Aire secondaire de jeux d'équipe, planche à roulettes.
- 3 Jeux d'enfants de 4 à 8 ans  
Vélo, patins, patinette, planche à roulettes.
- 4 Jeux des filles  
Préadolescents, saut à la corde, patins.
- 5 Planche à roulettes dans passage piéton.
- 6 Jeux des garçons de 5-8 ans.  
Vélo, chantier.
- 7 Repos, conversation des adultes.
- 8 Repos, surveillance des jeunes enfants, promenade chiens.
- 9 Piétons.

- |   |                                    |
|---|------------------------------------|
|  | Immeubles                          |
|  | Commerces                          |
|  | Plantations surélevées             |
|  | Blocs circulaires, lampadaires     |
|  | Murets, bancs improvisés           |
|  | Bornes interdisant les automobiles |
|  | Dalles piétonnes.                  |

Les enfants les plus jeunes jouent plutôt sur les dalles piétonnes que sur les aires goudronnées, déjà occupées. Ils se contentent de peu d'espace. Lorsqu'une partie du plateau était encore en chantier, ils s'amusaient à chercher des débris dans les grandes flaques d'eau, à se balancer sur des planches et à grimper sur la ferraille. Leurs activités ne se structurent pas formellement.

Au moment de l'enquête, avant l'arrivée des habitants des tours Occident et Orient, la plupart des préadolescents qui jouaient sur le plateau venaient de la périphérie du quartier où sont situés les H.L.M.

- "Vous m'aviez dit que vous jouiez dans les cours quand vous étiez enfant. Les enfants du quartier maintenant, vous savez un peu ce qu'ils font ?

- "Oui, il y a deux trucs. Les enfants qui sont les enfants de cadres ou autres, jouent un peu sur le quartier, mais je pense qu'ils jouent beaucoup plus chez eux, vont dans les maisons de jeunes, mais il n'y en a pas beaucoup dans le quartier.

Il n'y a rien dans le quartier de prévu, sinon les enfants qui habitent dans les H.L.M. se retrouvent dans la rue et jouent pareil, ils jouent entre les tours. Ils jouent sur d'autres aires de jeux que j'avais. Mais c'est la rue, c'est pareil.

Physiquement, ça a changé. Les rues sont beaucoup plus ouvertes. Avant, les rues étaient beaucoup plus closes, plus fermées. <sup>1)</sup>

Trois garçons qui faisaient de la planche à roulettes nous disaient :

- "On s'est rencontré sur le plateau. On est toujours ensemble. On connaît un gosse qui habite par ici dans la tour.

La majorité des gens ici viennent de l'immeuble de la rue du Dr Potain. Nous on vient de la rue du Télégraphe, à 10 minutes à pied. On va aussi aux Buttes Chaumont et au square de la rue de Duée. C'est interdit de jouer dans la cour de l'immeuble chez nous. Pour jouer au foot, on va au stade de Romainville et au stade de Bagnolet."

1) : Entretien avec un jeune homme membre de Place des Fêtes Avenir.

Etant donné la pénurie d'équipements de jeux à proximité de chez eux, les préadolescents sont contents d'avoir l'usage du plateau, mais ils redoutent d'en être exclus à l'arrivée d'une population nouvelle dans les tours. L'implantation éventuelle du marché sur le plateau et l'hostilité de certains commerçants qui tiennent les boutiques accentuent la menace.

- "Ils mettent de l'espace, mais on ne peut pas s'en servir. Les marchands disent que le skate leur fait perdre des clients. On peut pas aller sur le gazon, c'est la sortie du parking. Ils vont faire un marché, les tours vont être habitées. Il y aura beaucoup de gosses, il n'y aura plus de place.

Sur le terrain vague à côté du C.E.T., les garçons faisaient de la moto avant. On ne fait que construire, il ne va plus y avoir de place."

Auteurs de la première appropriation collective du plateau, les préadolescents n'ont pas rencontré de fortes oppositions de la part des autres catégories d'usagers, au moins jusqu'à présent, et cela pour deux raisons principales. D'abord, la densité d'occupation de cet espace est restée assez faible ce qui permet facilement aux piétons de contourner les jeux, et même de passer au travers sans heurts. Deuxièmement, les jeux constituent un spectacle, une animation à la fois "sauvage" et authentique car elle résulte directement des besoins réels locaux.

Conscient du fait, un adolescent rencontré avec ses copains près du "café du marché", disait : "L'animation, c'est nous."

Il y a eu quelques autres tentatives d'animation sur le plateau qui n'ont pas eu grand succès.

- "Il se passe un truc bizarre, le 14 juillet, il y a eu un bal sur le plateau, et bien il n'y avait personne au bal, les gens n'avaient pas envie de s'arrêter, alors qu'on a fait des bals autour du square, et il y avait beaucoup plus de monde. C'est vraiment pas un endroit... C'est un lieu de passage où les gens passent."

# JEUX SANS EQUIPEMENTS: LE PLATEAU, LE TERRAIN VAGUE



L'activité commerciale, une des principales sources d'animation prévue sur le plateau, y est très réduite. Comme nous l'avons vu, les marchands forains se sont opposés au transfert de leurs activités des abords du square du plateau.

- "Mais qu'est-ce qui était prévu ?

- En principe, tu sais qu'ils voulaient installer le marché dessus, et en fait, ça ne marche pas, parce que les commerçants ne voulaient pas y aller. Ils disaient qu'il y avait trop de vent, trop de soleil l'été, trop de pluie l'hiver. Il y a vraiment une hostilité des commerçants. Ça se fera peut-être, mais en attendant, ils se sont un peu dégonflés."

Il y a aussi la résistance d'une partie des habitants du quartier à la fréquentation des boutiques nouvelles au pied des tours, jugées trop chères. Cette attitude vis-à-vis des boutiques nouvelles relève d'une attitude plus générale qui reflète le clivage entre les habitants de la périphérie du quartier et ceux qui habitent et qui habiteront les tours, et qui, par ce biais, seront les "maîtres" du plateau et de la rénovation.

- "Il fallait rénover, mais des tours, des habitations comme ça, c'est un peu à discuter à mon avis.

La population a changé du tout au tout. Il y a une population qui n'existait pas ou qui existait très peu, c'est celle des jeunes cadres ou des cadres qui vient investir la Place des Fêtes, et pratiquement tous les immeubles qui sont d'ailleurs au pied de la Place des Fêtes. Ce qui est un peu en périphérie de la rénovation, ce sont les immeubles H.L.M. où là, il y a une population d'ouvriers. Mais les immeubles de standing, de luxe, sont au pied de la Place des Fêtes, au centre." <sup>1)</sup>

Interrogés par nous, les jeunes au "Café du Marché" formulent des opinions divergentes concernant le plateau et la population qui s'installe dans les tours :

- "C'est moderne, c'est bien, et c'est plus propre" dit l'un deux, mais par contre un autre affirme :

1) : Jeune homme membre de l'Association Place des Fêtes Avenir.

- "C'est pourri, l'ancienne Place des Fêtes était mieux. C'est des riches ici, des fils à papa. Il y a beaucoup de gens nouveaux. Ce ne sont pas notre genre . Nous on aime parler librement, avec eux, on peut pas."

#### Sens social de cette réalisation

Le plateau est l'exemple par excellence du type d'organisation de l'espace instauré par la rénovation à la Place des Fêtes: le gommage des petites unités spatiales (commerces, maisons, cours, jardins, rues) et leur remplacement par une aire massive, unie. La disparition des repères et des itinéraires anciens provoque une certaine désorientation :

- "Il n'y a plus de rues. Il n'y a même plus de coins."

Pour beaucoup des anciens habitants, cet espace neuf est illisible, indéchiffrable, comme l'a dit un homme vieil habitant du quartier :

- "C'est un labyrinthe. Les gens n'y vont pas parce qu'ils s'y perdent."

Le plateau a été souvent perçu comme un espace "brut", vide, se renvoyant à lui-même .

- "Il y a de l'espace, c'est un dégagement quand même."

Mais au-delà de cette constatation, l'incertitude règne quant au code d'utilisation légitime de cet espace collectif. Il est difficile aux usagers d'évaluer le plateau par rapport au "programme implicite" <sup>1)</sup> qui a dicté sa création, car celui-ci n'est pas clair. Quel était le projet des urbanistes et des architectes ? Quelle vision avaient-ils des rapports sociaux concrets qui pourraient s'y tisser ? Ou alors, ne voyaient ils qu'une foule anonyme ?

1) : H. Raymond, *op. cit.* page 137.

Le plateau s'impose comme un espace ostentatoire, lieu symbolique d'une collectivité nouvelle, indéfinie, suggérée. L'étendue ouverte, les tours et les centaines de fenêtres, l'énorme Radar sur l'horizon évoquent partout l'image de la foule, la présence anonyme des autres.

Espace "libre", le plateau est apparemment à tout le monde, sans être aménagé pour qui que ce soit, en particulier. Plus précisément, le plateau est à qui peut le prendre. A la Place des Fêtes, les préadolescents ont réussi à y improviser l'aire de jeux qui leur manquait, et il semble que ce soit là un phénomène qui se reproduit sur d'autres dalles, dans d'autres quartiers neufs. <sup>1)</sup>

Mais cette victoire des préadolescents, résultat provisoire de la libre concurrence pour l'espace, paraît précaire, sans l'appui des droits acquis et reconnus par tous.

L'ambivalence fondamentale inscrite dans l'espace même du plateau central découle de ce qu'il promet et de ce qu'il refuse en même temps : l'intégration de l'individu à une collectivité sociale et territoriale. Confronté à l'image d'une collectivité fantôme, l'individu est privé des points de rencontre, des pôles d'attraction et des replis protégés qui lui permettraient une médiation, une prise. Il est réduit à subir cet environnement au lieu de l'approprier, de l'habiter.

A la limite, le plateau est un espace collectif qui refuse l'individu et sa spécificité, qui ne lui donne aucune prise.

Intransformable, le plateau est inappropriable, car comme D.W. Winnicott l'a souligné, l'appropriation consiste essentiellement en la possibilité de transformation, de modification, de découverte; c'est le

1) : *Récemment, une publicité d'un grand magasin, affichée dans le métro, montrait deux femmes traversant une "dalle" presque déserte, sauf la présence de quelques jeunes sur planches à roulettes, qui admiraient les imperméables des passantes.*



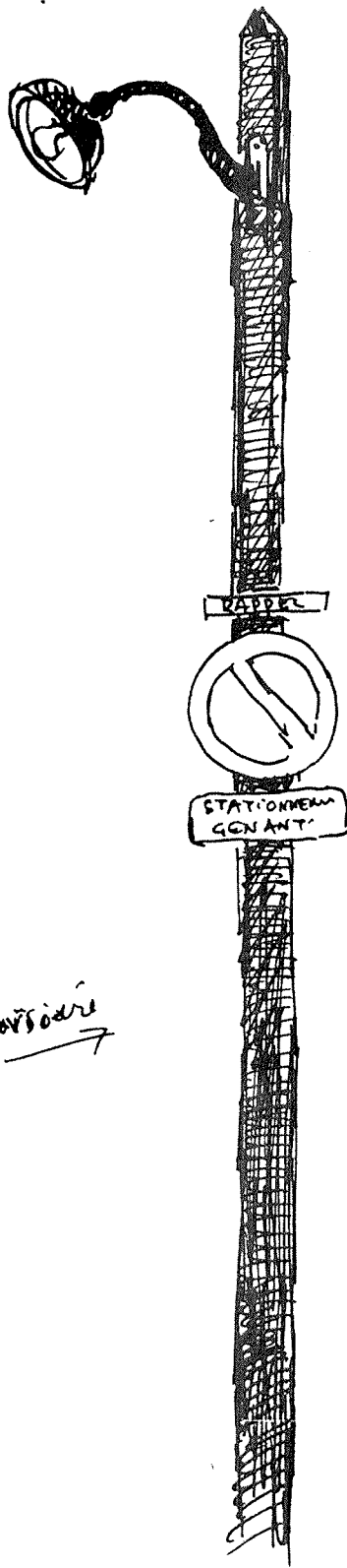
jeu dans son sens le plus large d'interaction entre l'individu et son environnement, physique et social, qui révèle "l'espace potentiel", l'espace approprié. C'est cette possibilité de transformer l'environnement "qui nous fait sentir vivants", au-delà de l'adaptation, toujours marquée de soumission." 1)

Il est très probable que les habitants du quartier de la Place des Fêtes arriveront à un consensus quant au code d'utilisation collectif du plateau central. Pour le présent on ne peut que constater que le plateau est mal approprié :

- "La dalle n'est pas le carrefour souhaité par les urbanistes." 2)

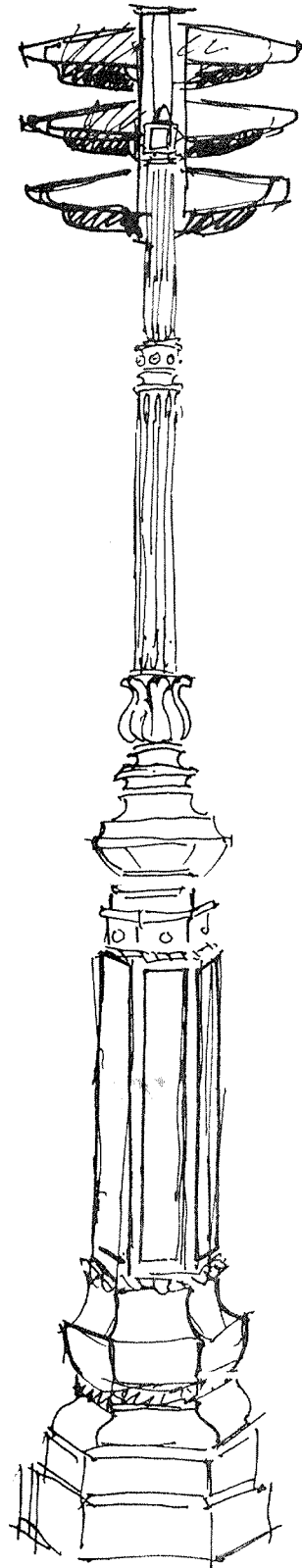
1) : Préface de J.B. Pontalis au livre de D.W. Winnicott, "l'espace potentiel, jeu et réalité", Gallimard.

2) : H. Raymond, *op. cit.*



Provisoire →

Rue Ritier



angle rue Compagnie  
rue Ritier.

## CHAPITRE III

La rue piétonne Eugénie Cotton :  
"Le béton design"

Encastrée entre les cinq immeubles de treize étages au nord et la masse lourde de l'école, flanquée des grandes tours Orient et Occident, la rue Eugénie Cotton est un passage piéton qui traverse le très grand îlot situé entre la rue Compans et la rue des Lilas. Un chemin secondaire et une série de marches descendent vers la rue de Bellevue où commence le quartier des villas, protégé par le contrat Crabbe <sup>1)</sup>.

La rue Eugénie Cotton suit partiellement le tracé de l'ancienne impasse Compans qui était la souche d'un système capillaire de voies qui irriguaient l'intérieur de l'îlot des villas bordées de pavillons et de petits immeubles. La rue piétonne a substitué à cette structure organique un itinéraire linéaire d'une géométrie rigoureuse et élémentaire dont les cinq "barres" alignées font l'écho vertical.

Le passage est revêtu de la même couleur rose que les murs crénelés de l'école. Des tabourets en béton clair sont espacés à intervalles

1) : M. Guillermin, "les transformations récentes du quartier Amérique"

réguliers le long des murs de l'école <sup>1)</sup> et de jeunes peupliers font un écran épars le long des cinq barres. Les portes du groupe scolaire débouchent dans le passage et à l'heure des sorties (11h. 30 et surtout 16h. 30) les vagues d'enfants déferlent et sont absorbées par la foule des parents qui attendent. Cette animation intense est très passagère, car quinze minutes plus tard, la rue est de nouveau presque vide.

Rappelons qu'il n'y a pas de liaison piétonne protégée entre l'école et le plateau central. Tous ceux qui habitent les secteurs sud et est du quartier sont obligés de traverser la route circulaire qui entoure la plateau au grand carrefour des rues des Lilas, du Pré-Saint-Gervais, des Bois et Henri Ribière, seul point à être équipé d'un feu. Une "contractuelle" y stationne à l'entrée et à la sortie des écoles pour surveiller la traversée des enfants. Il semble que la fonction première de la rue piétonne Eugénie Cotton est moins de permettre d'éviter les axes de la circulation automobile, qui de toute façon, doivent être affrontés par le piéton, que de permettre tout simplement l'accès à l'intérieur de l'îlot <sup>2)</sup>

### L'aire de jeux

Près de l'école, au coude la rue Eugénie Cotton, une aire de jeux a été aménagée sur un terrain de 700 m. <sup>2</sup>, réservé en principe à la construction d'un conservatoire. De forme triangulaire, ce terrain est adossé à un pâté d'immeubles datant du début du siècle, conservés au sein de la rénovation. Le grand mur nu de ce pâté porte des empreintes

- 1) : *Ces espèces de bancs à une place, espacés régulièrement en ligne droite contrastent de façon frappante avec les bancs traditionnels, par exemple, au square Monseigneur Maillet. La sociabilité qu'implique ces derniers est complètement niée par les tabourets qui symbolisent au contraire une certaine anomie. Qui viendra s'asseoir tout seul dans ce passage ? D'ailleurs, personne ne s'y asseoit.*
- 2) : *Le chemin piéton qui coupe entre la rue H. Ribière et la rue du Dr Potain permet aussi de traverser un très grand îlot (plus de 4 hectares) sans avoir à le contourner.*

des ballons et des graffitis : "Vivons selon nos désirs et non pas selon leur loi", entre autres. Sur un autre côté du terrain, un grillage d'environ deux mètres de hauteur barre l'accès à un "espace vert" de 682 m.<sup>2</sup>, entièrement interdit à la fréquentation mais qui figure néanmoins dans le bilan officiel des équipements du quartier.<sup>1)</sup> Les balcons et les fenêtres d'une façade d'un des cinq immeubles neufs donnent sur ce même côté de l'aire de jeux. Un alignement de sept jeunes arbres démarque le troisième côté que longe la rue piétonne.

L'équipement de l'aire de jeux consiste en trois folonariums, c'est-à-dire des formes moulées en plastique bleu qui ressemblent aux bonhommes du dessinateur Folon; et de six mamelons d'un mètre de haut en moyenne recouverts de pavés. Trois bancs en bois complètent l'équipement.

A la sortie de l'école, les enfants parmi les plus jeunes (6-7 ans) passent à côté de cette aire de jeux et quelquefois s'y arrêtent le temps de courir d'un bout à l'autre, de grimper rapidement sur un banc ou un mamelon, mais s'y attardent rarement. Les mamelons et les sculptures en plastique sont très peu utilisées, les pratiques qu'ils suscitent étant très limitées (monter, descendre)<sup>2)</sup> et finalement peu compatibles avec le besoin de défoulement physique que manifestent les enfants en sortant de l'école.

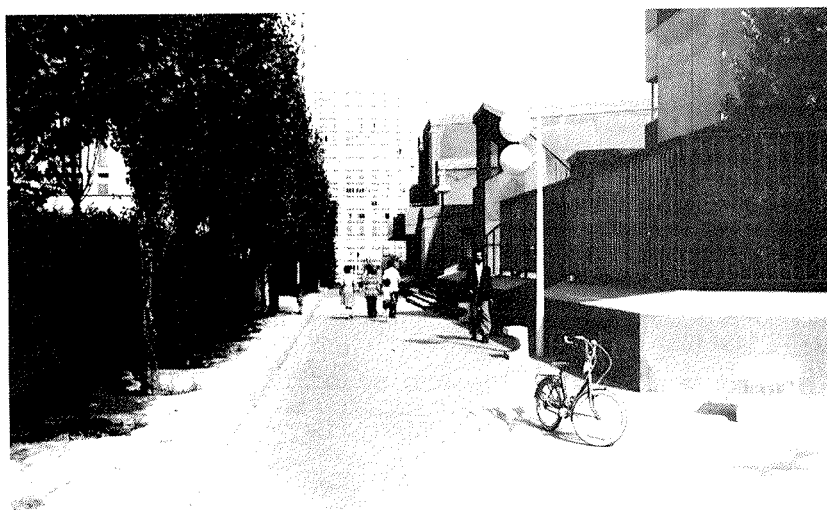
Par contre, les jeux qui ne demandent pas d'équipements mais simplement de l'espace sont plus courants, et ont lieu plus souvent au coude de la rue piétonne que sur l'aire de jeux; marelle, billes, saut à

1) : Carte 24 d, septembre 1974, "Équipement" S.A.G.I.

2) : Pour grimper dessus, les toboggans traditionnels aux Buttes Chaumont et les murs et les grillages de l'école rose sont des supports préférés par les enfants car le fait que ces supports ne soient pas expressément adaptés à cette activité nécessite des pratiques plus dynamiques et plus fines, bref un savoir faire corporel plus grand.

# LA RUE EUGENIE COTTON: LA SORTIE de L'ECOLE

*Un flux rapidement résorbé  
que  
ni rue piétonne,  
ni aire de jeux  
ne ralentissent*



la corde. Le caractère très minéral de l'aire n'est pas toujours apprécié par les enfants qui y jouent; *"Il y a trop de ciment, quand on tombe, on s'écorche"* ni par une mère qui dit : *"C'est bien pour user les fonds de pantalon, et les chaussures. Il n'y a pas de verdure."*

Comme sur les plateau, les préadolescents sont la catégorie d'âge la plus dynamique et leurs jeux de ballon dominant souvent dans cet espace qui cependant étant de surface réduite est moins satisfaisant que le plateau :

- *"Les dunes sont bidons. Ca gêne le ballon et puis on peut se faire mal."*

Au moment de l'entretien, l'ancien grillage contre l'espace vert venait d'être remplacé par un autre, plus haut et plus solide. Une grosse corde laissée en permanence dans un coin facilitait l'escalade, souvent nécessaire pour rechercher un ballon perdu.

- *"Ici, quand la balle va au dessus du filet, il faut attendre une semaine. Les grands vont venir faire un trou comme avant."*

Quatre garçons âgés de quatorze ans qui jouaient au ballon sur ce terrain estimaient qu'il leur appartenait puisqu'ils habitent dans les immeubles voisins :

- *"On habite à côté, donc on joue ici. On peut aller sur la Place des Fêtes mais c'est occupé. Ce terrain est à nous, il a été fait pour nous."*

Le terrain d'aventure est aussi accaparé par d'autres :

- *"Les cabanes ont été cassées, de grands voyous ont frappé quelques uns. On n'y va plus."*

Ils se replient donc sur l'aire de jeux de la rue Eugénie Cotton, mais ils utilisent aussi le tunnel sous les cinq barres, et surtout la rampe en spirale du parking souterrain comme une piste de planche à roulettes.

# LES EQUIPEMENTS DE JEUX TRADITIONNELS

et NOUVEAUX .

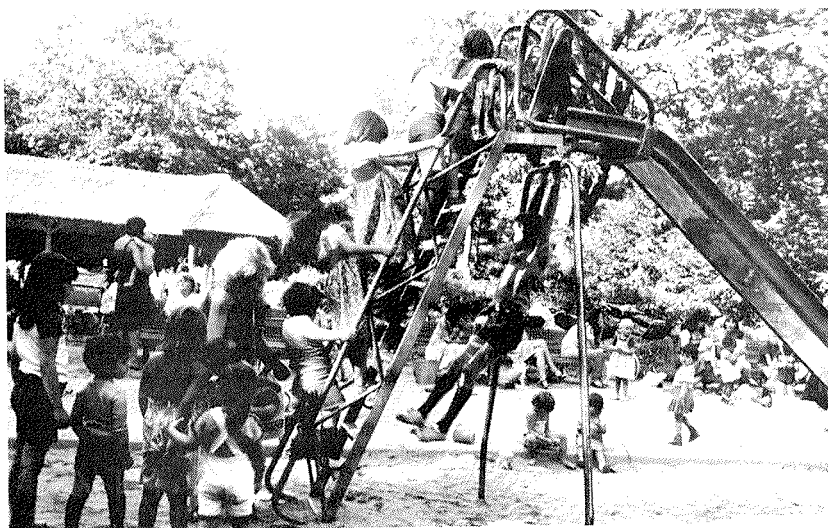


*Les aires de jeux  
des Buttes Chaumont,  
avec leur bac à sable  
et leur toboggan  
bien "communs" ...*

*sont saturés ...*

*Par contre,*

*l'aire de jeux  
de la rue Eugénie Cotton*



*avec ses mamelons  
et ses "bonshommes-foetus"  
design*

*est déserte ...*





Les habitants de l'immeuble ayant une façade sur l'aire de jeux ne sont pas du tout isolés du bruit des jeux et certains ont signé une pétition à ce sujet. Une femme qui habite dans un des immeubles voisins nous disait :

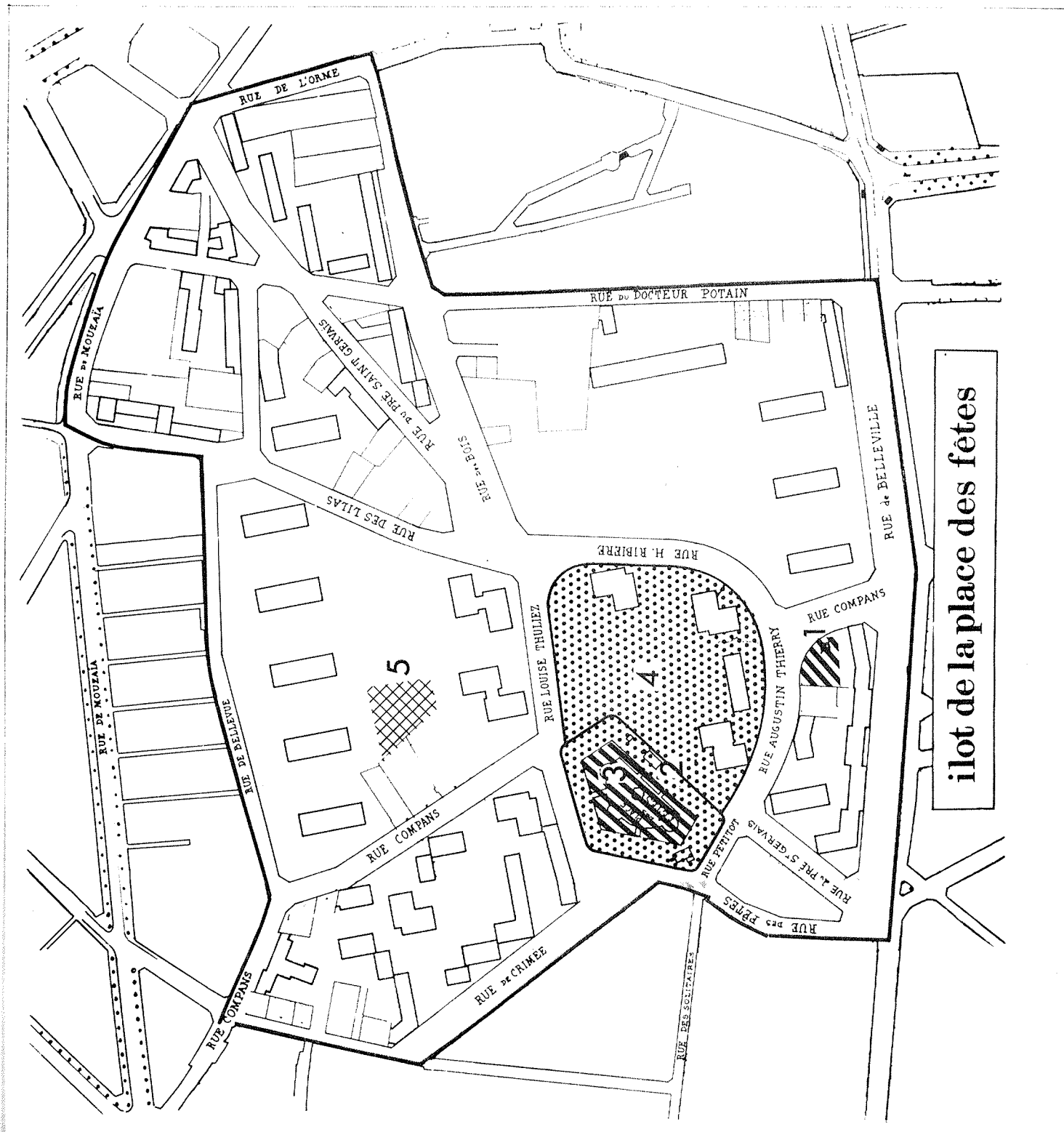
- "Les enfants jouent au ballon, les gens des immeubles se plaignent du bruit. Il y a eu beaucoup de plaintes. De cinq à sept heures, ça hurle, qu'est-ce que vous voulez, il faut bien qu'ils jouent quand même. Ils manquent de place, ils manquent d'espaces verts. Il y avait de la place pour faire des terrains de jeux au lieu des tours. Maintenant, c'est que du béton, avant, il y avait de la verdure. En construisant des immeubles, il faut penser aux enfants."

#### Bilan des espaces libres à la Place des Fêtes

Les rénovateurs eux-mêmes étaient en principe du même avis que la personne citée plus haut, car une note déjà citée de la S.A.G.I. sur l'animation du quartier ("Propositions pour l'animation de la Place des Fêtes") fait mention de l'obligation imposée aux constructeurs de "prévoir pour chaque programme immobilier une aire de jeux plantée pour enfants." "L'organisme rénovateur proposera, dans le cahier des prescriptions pour chaque programme prévu, la localisation, l'importance et l'équipement des dites aires de jeux."

Malgré ces projets bien intentionnés, la pénurie d'espaces libres, et tout particulièrement des aires de jeux, est constamment évoquée par les habitants du quartier rénové, pénurie qui est souvent opposée au souvenir d'espaces libres abondants et variés, où adultes et enfants se rencontraient; les rues, les cours, les jardins, les "coins".

- "La rue pour moi avant, c'était le rue de mon enfance. Maintenant, ce n'est plus du tout la même chose. Les jeux que je faisais dans la rue, pour moi, c'était vachement plus chouette, parce qu'il y avait beaucoup plus de cours que maintenant, beaucoup de petites ruelles, qui permettaient de passer de maison en maison, je pense que pour les jeux c'était vachement chouette.



ESPACES LIBRES



Espaces Verts

1 Square de la Lanterne

1.013 m<sup>2</sup>



Espaces Libres

2 Pourtour du Square

3 Square Monseigneur Maillet

3.127 m<sup>2</sup>



Terrain de Jeux

4 Plateau Central

3.618 m<sup>2</sup>

5 Espace de Jeux E. Cotton

700 m<sup>2</sup>

- "Qu'est-ce que vous faisiez comme jeux ?
- "Tout ce qu'on peut faire entre six et treize ans. Il y a une panoplie complète ça allait du cow-boy à Tom X." <sup>1)</sup>

Rappelons que dans l'îlot de la Place des Fêtes, "le coefficient d'occupation du sol était un des plus faibles à Paris (moins de 2), puisqu'avant la rénovation, les surfaces non bâties, sans compter les surfaces de la voirie, représentaient environ 30 % de la surface totale du périmètre à rénover <sup>2)</sup>. Les cours et les jardins adjoints aux immeubles d'habitation couvraient environ huit hectares du quartier.

De nombreuses impasses desservant l'intérieur des îlots s'ajoutaient à ces espaces. Villas, impasses, culs de sac, ces voies étaient essentiellement le territoire des piétons, et non pas des automobiles. Ces "excentricités" du dessin ce "parcellaire tourmenté" ont été totalement gommés par "les grands unités" de la rénovation. Le plan-masse de la rénovation dénombre que 5. 866 m<sup>2</sup> de voies publiques ont été déclassées. <sup>3)</sup>. Ces 5 866 m<sup>2</sup> de voies publiques se composaient de :

- 448 m<sup>2</sup> d'impasses, et de villas dans les îlots 3 - 5, où se trouvent actuellement les cinq barres, les tours Orient et Occident, l'école et le passage Eugénie Cotton.

- 358 m<sup>2</sup> correspondant à un segment de la rue des Fêtes dans les îlots 8 - 11.

- 5 060 m<sup>2</sup> dans l'îlot 9 où se croisaient les deux rues "fortes", la rue du Pré-Saint-Gervais et la rue Compans. Il s'agissait

1) : Jeune homme de P.F.A.

2) : D. Duclos, "Propriété foncière et processus d'urbanisation" p. 43, op. cit

3) : Carte 26 d. : "L'équipement" S.A.G.I., septembre 1974, op. cit.

des deux rues les plus commerçantes et les plus animées du quartier, <sup>1)</sup> lieux fortement investis de rapports sociaux et de sociabilité, au-delà de toute valeur purement fonctionnelle qu'ils possédaient? Le plateau central se trouve actuellement à cet emplacement. <sup>2)</sup>

A partir de ces données, nous pouvons nous faire un ordre d'idée de la quantité d'espaces libres avant la rénovation;

environ 80.000 m<sup>2</sup> de cours et jardins, couvrant 30 % de la surface du périmètre à rénover (24,3 ha)

5.866 m<sup>2</sup> voies publiques, impasses, villas  
3.127 m<sup>2</sup> square Monseigneur Maillet. <sup>3)</sup>

---

88.993 m<sup>2</sup>

Ainsi, les espaces "libres" représentaient près de neuf hectares de l'ancien quartier.

- 1) : *Les entretiens avec les anciens habitants du quartier, ainsi que l'Atlas de la Région Parisienne, carte en témoignent.*
- 2) : *En parlant du déroulement typique des rénovations, D. Duclos a remarqué qu'"une stratégie répandue consiste à faire sauter les pôles de l'activité micro-économique du quartier", petits commerces et artisans, après quoi, "tout s'effondre". D. Duclos, "Rénovation Urbaine et capital monopoliste à Paris". Op. cit.*
- 3) : *Ce chiffre n'inclut pas les abords du square, aire du marché. Il est donc inférieur à la surface réellement libre.*

La surface totale des espaces libres dans le quartier rénové est de 16 436 m<sup>2</sup> ou un peu plus d'un hectare et demi. Ce chiffre comprend les surfaces du plateau, du Regard de la Lanterne et de la rue Eugénie Cotton, et aussi du square Monseigneur Maillet qui existait avant la rénovation.

La rénovation aboutit à la perte définitive de 72 557 m<sup>2</sup> ou plus de sept hectares d'espaces libres. En même temps elle fait augmenter la demande d'espaces libres; la population du quartier doit doubler, passant de 9 400 à 19 000 habitants <sup>1)</sup>. Les enfants de moins de quinze ans représenteront près du quart de cette nouvelle population <sup>2)</sup>.

L'insuffisance quantitative et qualitative des aires de jeux dans la zone rénovée est particulièrement illustrée par le petit terrain de la rue Eugénie Cotton, l'unique espace de jeux pour les enfants des cinq immeubles de treize étages qui longent la rue piétonne. Les immeubles sont séparés les uns des autres d'une distance de quarante mètres, mais ces espaces interstitiels sont rigoureusement inappropriables car ils sont occupés par des systèmes labyrinthiques de bacs plantés de buissons épineux qui ont pour effet de rendre impossible toute pratique autre que le passage linéaire <sup>3)</sup>. Il est évident que les 700 m<sup>2</sup> du terrain de la rue Eugénie Cotton sans véritable équipement, sont insuffisants pour les sept cent cinquante enfants de moins de quinze ans qui habitent dans les cinq barres <sup>4)</sup>, sans prendre en compte les enfants qui habiteront bientôt les tours Orient et Occident, situées dans le même îlot.

1) : *"La rénovation du quartier de la Place des Fêtes", S.A.G.I. op.cit. Page 10.*

2) : *"Propositions pour l'animation de la Place des Fêtes" S.A.G.I., op. cit. page 1.*

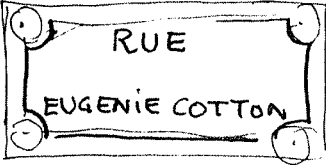
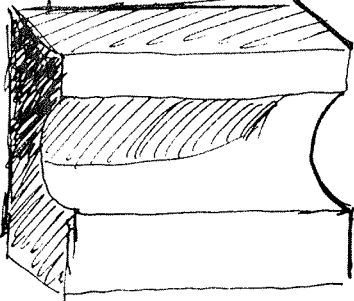
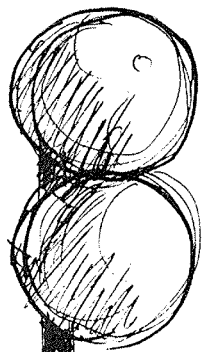
3) : *A proximité immédiate des logements protégés de la circulation automobile, ces espaces perdus pourraient être simplement aménagés comme lieux de repos pour adultes et personnes âgées, et comme aires de jeux de jeunes enfants.*

4) : *I.N.S.E.E., Recensement par îlot, 1975. Il s'agit d'une estimation.*

Pour l'ensemble de la rénovation on peut estimer de façon approximative que le nombre d'enfants de moins de quinze ans se situera autour de 3.700. Si les adultes et les personnes âgées ne fréquentaient jamais les espaces libres, chaque enfant de moins de quinze ans disposerait alors de 4,3 m<sup>2</sup> d'espace de jeu (espace qui comprend les plantations décoratives, les aérations de parkings etc...)

Mais ce genre de raisonnement neutre et global n'est pas du tout satisfaisant, l'observation des espaces "libres" du quartier nous ayant montré que l'appropriation d'un lieu par une ou plusieurs catégories d'usagers implique toujours une certaine exclusion d'autres, même à l'intérieur de la population des moins de quinze ans.

L'examen de la zone Eugénie Cotton met en évidence les carences les plus criantes de cette opération de rénovation et ceci d'une manière d'autant plus inadmissible que ces carences ne découlent pas d'un rapport de force se réalisant au profit d'intérêts (la rentabilisation économique de l'espace) qui ne peuvent que difficilement se concilier avec les besoins de la population, mais de décisions urbanistiques. Laissons de côté l'entassement des familles dans ces cinq barres, véritables silos humains, la pratique de la maximalisation du profit s'est librement exercée et, admettons que les urbanistes et architectes ont dû s'y soumettre; mais il leur restait des miettes, quelques milliers de m<sup>2</sup> de surface au sol qu'il leur était possible d'aménager en essayant, cette fois, de réaliser quelque chose qui permette aux habitants de vivre mieux ou tout au moins, moins mal. Qu'en ont-ils fait ? Une rue piétonne, très bien ! malgré les réserves que l'on peut apporter à ce type de réalisation (en particulier la dimension marchande qu'elle induit) elle autorise cependant un rapport à l'espace plus satisfaisant que celui de la rue soumis à la loi de la circulation automobile. Mais cette rue est vide, déserte, si l'on excepte le quart d'heure qui précède l'heure des rentrées scolaires et celui qui suit l'heure des sorties. Cette rue est déserte, car elle n'est même pas un lieu de passage et surtout elle n'offre rien qui puisse attirer et retenir le piéton. Elle s'inscrit entre deux masses bétonnées bien closes au regard, les bancs ou plutôt les tabourets de



RUE

EUGENIE COTTON

béton qui y sont échelonnés sont un non-sens au point de vue valeur d'usage <sup>1)</sup>. Que pourrait-on faire dans cet espace, pourquoi y marcher inutilement ?

Entre les cinq barres existent des espaces non négligeables, plutôt qu'en faire des lieux possible de regroupement, d'activités, les architectes ont préféré en faire des espaces pseudo-ornementaux.

Le terrain de jeux quant à lui, d'un strict point de vue fonctionnel, utilitaire est aussi un véritable échec que sa sous utilisation révèle. Sous utilisation d'autant plus regrettable que la demande en espaces de jeux est très forte.

Comment aurait pu être traité cet espace ?

On aurait pu en faire un espace de jeu traditionnel style square : bacs à sable, toboggan, cage à poules, bancs et un "zeste" de verdure, en choisissant de favoriser les catégories d'usagers que sont les enfants en bas âge, les mères de famille, et les personnes âgées. Voulant faire "moderne" et efficace on aurait pu, en ne retenant qu'une des trois composantes du square (aire de jeux, de repos, de verdure) en faire exclusivement une aire porteuse d'équipements de jeux (ou une aire vide adaptée au jeux de ballons, et de balles contre le fronton) qui, dans un espace restreint, aurait permis à un nombre d'enfants important d'avoir des activités ludiques.

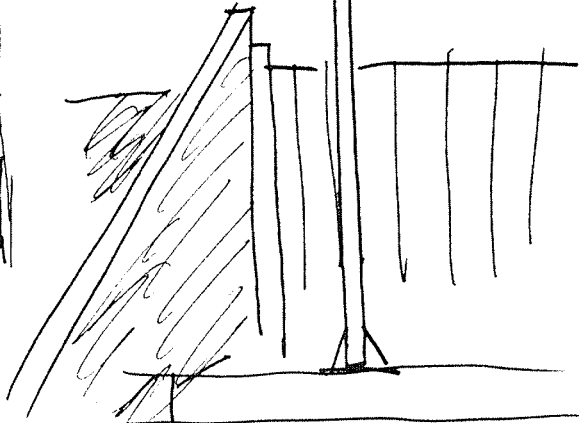
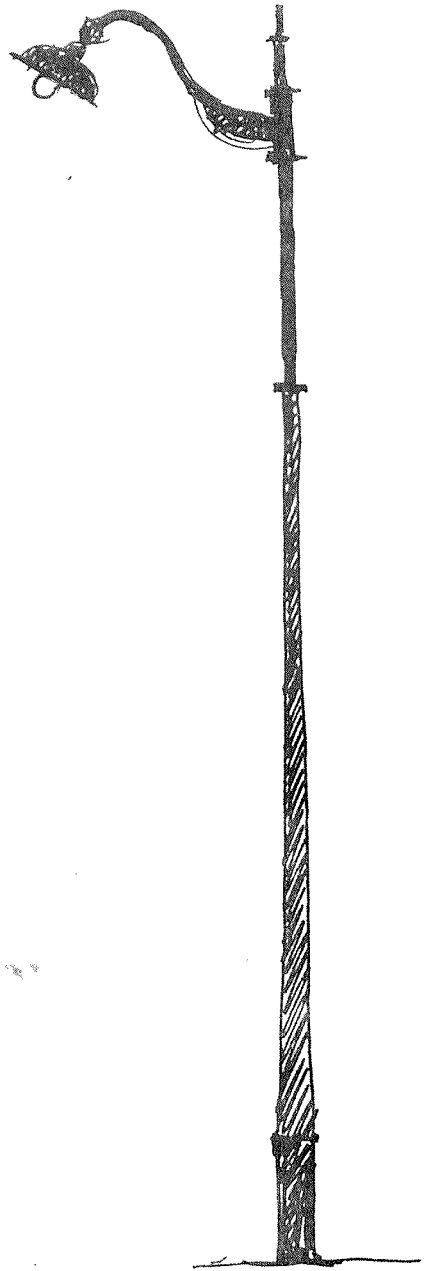
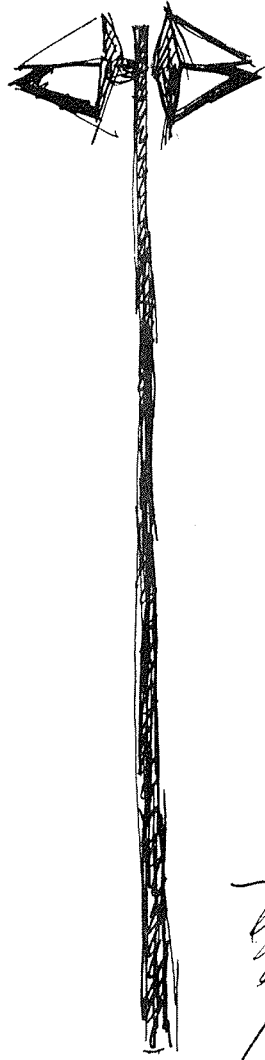
Au lieu de cela et ceci au nom de quels principes ? on en a fait un espace inutilisable pour toutes les catégories d'usagers, aussi bien par le caractère inadapté des deux équipements qui y sont implantés, par l'impossibilité d'utilisation pour certaines catégories d'usagers (la "population square") que, en définitive, par le fait que les seules activités que cet espace peut supporter s'y exercent malaisément. En effet,

1) : *Pendant des mois d'observation, il nous a été impossible d'y découvrir quelqu'un qui s'y asseyait même pour un court instant, parfois, rarement, un enfant y grimpe.*



la seule manière qu'ont les enfants d'utiliser d'une manière durable cet espace est d'y jouer au ballon, avec, pour limite de touche correspondant à la base du triangle, les vitres des appartements qui donnent directement sur l'aire de jeux et le grillage de deux mètres de haut qui sépare celle-ci de l'espace fermé situé en contre-bas.

Pour ne pas nous montrer trop négatifs, n'omettons pas de signaler une des fonctions d'utilité de cet espace qui, n'étant pas cloturé, permet aux nombreux propriétaires de chiens habitant les immeubles collectifs, de donner la possibilité à leurs compagnons fidèles de satisfaire des besoins organiques bien légitimes.



Parking evoli

me de Bellevue

escalier each.

## CHAPITRE IV

Le terrain d'aventure

Le terrain d'aventure de la Place des Fêtes, à la différence des autres espaces "libres", créés dans le cadre de la rénovation, n'a pas été un produit volontaire de cette transformation de l'environnement local, mais plutôt un effet secondaire et passager du processus; espace non pas donné, mais prêté; non pas imposé aux habitants mais demandé, au moins par certains d'entre eux.

Histoire

Pendant plus de quatre ans, et sur deux terrains vagues qui lui ont été successivement prêtés par la municipalité, le terrain d'aventure de la Place des Fêtes a fonctionné comme un espace ouvert aux enfants et aux adultes du quartier, dont l'entrée est libre et gratuite, où l'espace peut être aménagé et où les activités ne sont pas imposées <sup>1)</sup>. Espace libre provisoire, le terrain d'aventure de la Place des Fêtes a néanmoins survécu plus longtemps que tout autre terrain d'aventure de ce type à Paris, la durée moyenne de vie étant de moins de deux ans. <sup>2)</sup>

1) : *"La vie éphémère des terrains d'aventures" in Le Monde, 30 Nov. 1977.*

2) : *D'après l'A.C.T.A. (Action Terrains pour l'Aventure), association créée par des animateurs des terrains d'aventure parisiens en 1975.*

Rappelons très brièvement que les "terrains d'aventure" sont originaires de l'Angleterre et des pays scandinaves, que le premier terrain d'aventure en France a été ouvert en 1972, rue Saint Paul à Paris, et qu'il y a actuellement 30 terrains en France, dont 2 à Paris. <sup>1)</sup>

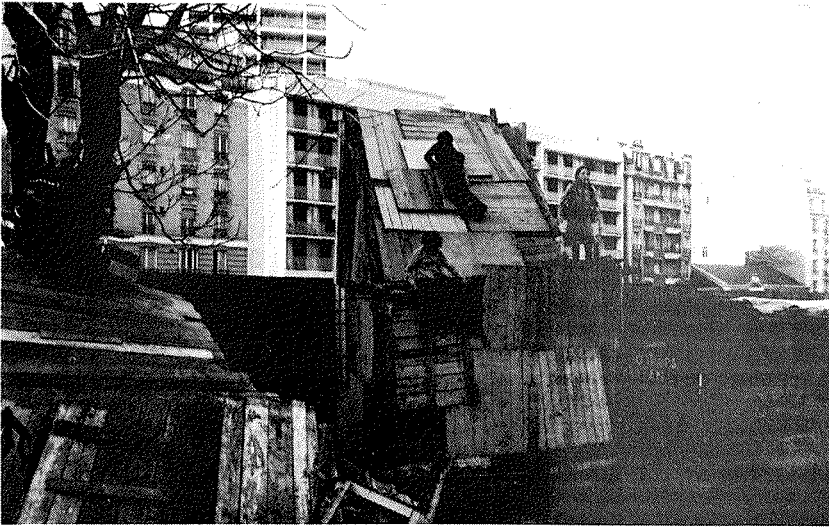
Le caractère transitoire de la plupart de ces terrains est dû au fait qu'ils se situent en général sur des surfaces destinées à la construction à plus ou moins longue échéance, mais des conflits de voisinage ou des tensions "politiques" entre la municipalité et les associations locales liées aux terrains ont pu leur rendre, dans certains cas, l'existence encore plus précaire.

L'ouverture du terrain d'aventure du quartier de la Place des Fêtes a eu lieu pendant l'été 1974, après dix huit mois de démarches en sa faveur de la part de l'association locale, Place des Fêtes Avenir, auprès du Conseil de Paris et des administrations concernées. Situé entre les rues des Lilas et du Pré-Saint-Gervais, ce terrain vague avait une surface de 2.318 m<sup>2</sup> et était destiné éventuellement à accueillir un dispensaire polyvalent dans le cadre de la rénovation. En Novembre 1977, lorsque ce terrain a été repris pour y installer des classes maternelles préfabriquées dont le besoin était urgent, le terrain d'aventure a été transféré rue des Bois, sur un terrain vague de 1.580 m<sup>2</sup>. A son tour, celui-ci a été repris à la fin de l'été 1978 pour la construction d'un foyer pour personnes âgées, ce qui a entraîné la fermeture définitive du terrain d'aventure de la Place des Fêtes.

Le financement qui comportait les salaires des deux animateurs et des crédits de fonctionnement de 1. 000 F. par mois, était assuré à la fois par la ville de Paris, le Secrétariat à la Jeunesse et aux Sports, et le Fonds d'Intervention Culturelle. Ces crédits n'étaient pas versé directement à l'association du quartier, car la ville de Paris s'opposait

1) : *On compte actuellement 250 terrains d'aventure en Angleterre, dont 90 dans la région londonnienne.*

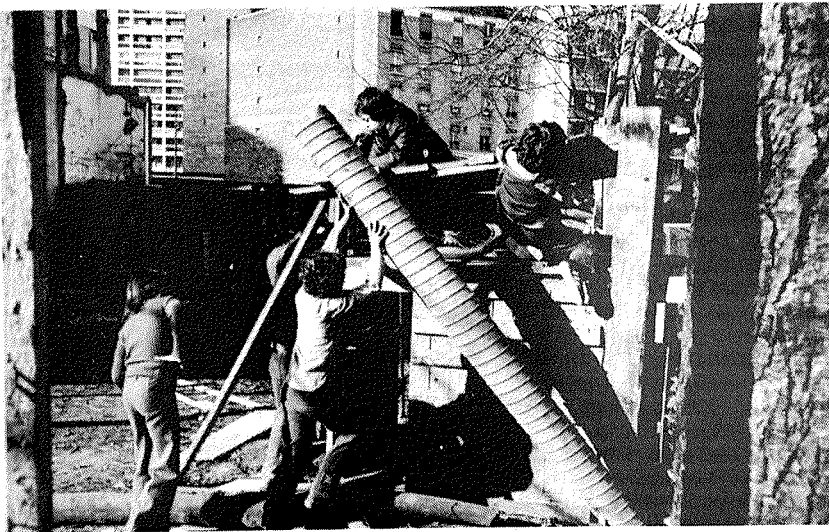
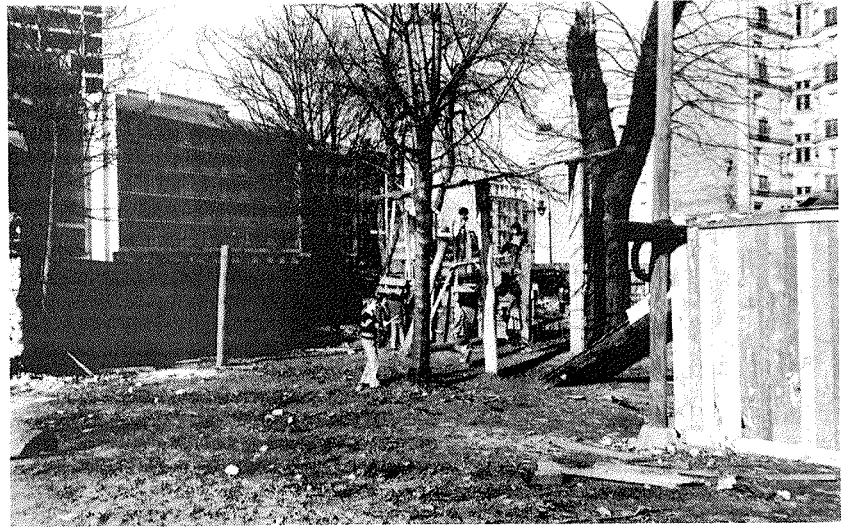
## LE TERRAIN D'AVENTURE



*Un espace concédé, puis repris...*

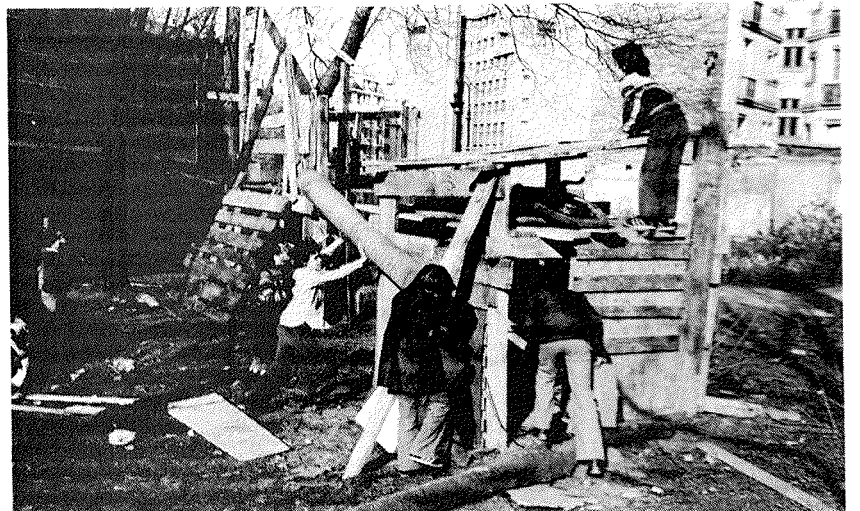
*Lieu de créativité, de liberté  
ou ghetto ... ?*

*"Je crois que le terrain  
d'aventure va être fermé,  
parce que dans le quartier,  
ils considèrent ça comme  
un coin à racaille."*



*"Le terrain est investi de  
rapports de force... Le mélange  
d'âge marche bien, le mélange  
des classes marche mal."*

*"Les petits reviennent  
un peu, les grands les tolèrent,  
ils ne cassent plus leurs  
baraques."*



à lui reconnaître cette légitimité <sup>1)</sup>, mais à une association sans attaches locales, le C.O.D.E.J. (Comité pour le Développement de l'Espace pour le Jeu) qui ensuite avait une convention avec les animateurs du terrain.

Le C.O.D.E.J. devait observer le fonctionnement du terrain pendant deux ans pour en faire un rapport. L'expérience était suivie "en haut lieu" et selon un article apparu dans le journal de la Place des Fêtes Avenir, "chercheurs et inspecteurs de tout poil commencent à débarquer et, après une demi-heure sur le terrain, sont déjà capables de faire un rapport de plusieurs pages." <sup>2)</sup>

#### L'aménagement, la morphologie

Le premier terrain entre les rues des Lilas et du Pré-Saint-Gervais était dénué de toute végétation. Grâce à une autre subvention, le sol avait été aménagé de façon à obtenir des reliefs marqués. Du fond d'un creux profond au centre du terrain surgissait une baraque de trois étages construite en bois; à l'intérieur, des échelles menaient d'un étage à un autre. Dans un autre coin, il y avait un abri préfabriqué en tôle. Des tas de bois, de ferraille, de sable et de terre ponctuaient l'étendue. On y voyait une "quatre chevaux" complètement décortiquée; "un monsieur nous l'a donné, il roulait avant." <sup>3)</sup>

Le deuxième terrain, rue des Bois, avait un aspect moins minéral, grâce aux quelques arbres qui subsistaient. Ces arbres étaient les supports de nombreuses baraques en bois de tailles différentes, d'échelles et de cordes. Le grand mur du fond du terrain était couvert de lierre où les oiseaux nichaient. Des orties et des buissons poussaient et servaient à faire des jeux. Le même abri en tôle qui avait été montée par des adolescents, occupait un coin du terrain. "Les filles ont lessivé une pièce, c'est tout ce que les garçons les laissaient faire." <sup>4)</sup>

1) Cette même méfiance à l'égard de l'association de quartier a été aussi au coeur de la bataille au sujet de la maison de quartier.

2) : KORRIGAN, M. : "Sur le terrain d'aventure", in Place des Fêtes n° 26 octobre 1974.

3) : Garçon de 8 ans.

4) Animateur de terrain d'aventure.

Les deux terrains étaient munis de solides palissades de bois sur lesquelles étaient peinte "la charte" du terrain d'aventure :

- "Ce terrain est ouvert aux enfants de tous les âges qui peuvent entrer et sortir comme ils le veulent.
- Une assurance les couvre quand un animateur est présent.
- Certains matériaux sont à leur disposition ainsi que du matériel divers (marteaux, clous...).
- Aucune activité n'est dirigée et l'enfant peut à sa guise organiser ses propres jeux, faire du feu, agir sur son environnement, ne rien faire.
- Les animateurs sont là pour des raisons de sécurité mais surtout pour répondre à la demande des enfants dans des domaines très divers.
- Le terrain fonctionne depuis un an et n'a connu aucun accident grave."

### La vie sur le terrain

L'ouverture et la liberté, principes de base de la vie sur le terrain d'aventure, ont engendré une dynamique fondée sur des rapports de force. Des conflits entre enfants de différentes classes d'âge et de différentes classes sociales se sont manifestés dès le début, et comme cela a été le cas dans d'autres espaces libres du quartier, sur le plateau central notamment, ce sont les plus forts (physiquement) et les plus défavorisés (socialement), qui se sont imposés en premier lieu.

L'animatrice nous a dit : *"Le terrain est investi de rapports de force. Les gosses de 15, 16 ans sont souvent les plus durs. Il y a 20 ou 30 mêmes là qui sont les "cas sociaux" du quartier. Le mélange d'âge marche bien, le mélange des classes marche mal : les bourgeois des grandes tours et les ouvriers de la rue du Dr Potain."* Effectivement, les enfants des "rues derrière" la zone rénovée connaissaient mieux que les autres la "loi du terrain vague" et de la rue, et c'est eux qui se sont approprié le plus fortement le terrain d'aventure, à l'exclusion des autres.

Les adolescents surtout ont occupé le terrain. Ils ont construit la grande baraque du premier terrain, mais ensuite sur le second terrain, ils ont laissé le bricolage aux plus jeunes et ils se sont repliés sur leur baraque préfabriquée en tôle. Pour eux, le terrain était avant tout un lieu de rencontre où il était possible de discuter, de "draguer" ou de faire de la mécanique sur leurs motos et vélomoteurs.

L'absence totale dans le quartier d'espaces ou d'équipements pour les adolescents <sup>1)</sup> explique assez bien pourquoi ils se sont approprié le terrain d'aventure d'une façon aussi tyrannique et parfois violente : *"Ils voudraient du solide, un endroit à eux, où ils pourraient fermer à clé."* nous précise l'animateur.

Pour tous les enfants qui le fréquentaient, le terrain d'aventure était un lieu où les rapports sociaux se caractérisaient par une violence potentielle. Un garçon de neuf ans, ramassant une bouteille cassée et l'agitant pour illustrer son propos disait : *"Il y en a qui rentrent le bide ouvert"*. Il a ajouté : *"Il y en a qui sont contre le terrain, il faut lutter pour."* <sup>2)</sup>

Les rapports entre les animateurs et les adolescents et enfants qui fréquentaient le terrain étaient aussi imprégnés de l'agressivité ambiante. Une première équipe d'animateurs a quitté le terrain en décembre 1977 à la suite d'une période difficile, et une deuxième a pris le relais. Peu à peu, la situation s'est améliorée, *"les petits reviennent un peu, les grands les tolèrent, ils ne cassent plus leurs baraques."* Effectivement, sur le deuxième terrain de la rue des Bois, il y avait beaucoup de petites cabanes qui "appartenaient" à différents groupes

1) : *Pourtant, le principe d'une maison de jeunes avait été approuvée par le Conseil de Paris, et un emplacement dans la zone rénovée lui avait été réservée sur le plan masse de 1974.*

2) : *L'opposition au terrain d'aventure semblait être restreinte à quelques conflits de voisinage, comme par exemple le cas d'un appel aux pompiers fait par un habitant de l'immeuble voisin qui s'inquiétait des feux sur le terrain.*



d'enfants; les filles, les garçons, les adolescents, etc... Par contre, la grande baraque du terrain de la rue du Pré-Saint-Gervais semblait régner sur le désert et les débris, signe de la domination jalouse des plus forts qui ne toléraient pas la multiplicité d'expression.

L'attitude des animateurs vis-à-vis de l'agressivité et toute autre sollicitation de la part des enfants et des préadolescents était essentiellement caractérisée par l'ouverture et l'effort d'accepter ce que l'autre offrait; d'une certaine façon, le rôle des animateurs était, sinon de susciter l'agressivité, tout au moins "de permettre aux conflits de s'exprimer et d'évoluer." <sup>1)</sup>

Implicitement, cette permissivité, cette acceptation non répressive d'autrui qui s'apparente beaucoup à une certaine "écoute" psychothérapeutique, devait permettre aux enfants de résoudre leurs conflits et finalement, d'aboutir "à la prise en charge collective du terrain" par leurs propres moyens. <sup>2)</sup>

En tout cas, les animateurs avaient réussi à créer de bons rapports avec la plupart des enfants et des adolescents sur le terrain. Sans s'imposer, ils étaient toujours disponibles autant pour discuter quelques minutes que pour "faire quelque chose". Ils nous disaient : "Il faut être là, quelque fois il se passe quelque chose, quelque fois il ne se passe rien." Avec les animateurs, l'agressivité des enfants s'exprimait par le biais des paroles : plaisanteries, grossièretés, blagues, et pseudo attaques verbales.

La destructivité et le gaspillage complètement évacués des autres espaces de jeux étriqués et rigides du quartier rénové <sup>3)</sup>, étaient permises sur le terrain d'aventure, et pourtant considérées comme des modes d'expression, entre autres. Un soir d'hiver, nous avons assisté à une sorte de potlatch autour d'un feu sur le terrain. Des bonbons, des

1) : "Place des Fêtes Avenir", n°13, Nov. 1975.

2) : *Idem.*

3) : *Nous pensons notamment à la rue Eugénie Cotton et au plateau central.*

crêpes, et du coca-cola apportés par les adolescents, circulaient. Tout ce qui n'était pas consommé était jeté dans le feu immédiatement. Il ne s'agissait pas de conserver ses richesses, mais de les montrer, partager et dépenser.

La créativité, autre versant de l'agressivité avait aussi sa place sur le terrain d'aventure. La construction des baraques, activité classique des terrains d'aventure "traditionnels" intéressait surtout les préadolescents et les enfants les plus jeunes. Avec les marteaux, les clous, le bois, les tuyaux et les autres matériaux à leur disposition, ils construisaient, détruisaient et transformaient leurs maisons. Ils travaillaient souvent en petits groupes de cinq ou six, ce qui explique la profusion de constructions sur le deuxième terrain.

- "Au terrain d'aventure, il y a plein de clous, plein de trucs cassés, il y a des cabanes."

- "Il y a des feux aussi, moi, je veux bien faire des cabanes, mais pas de feu, j'ai peur du feu." <sup>1)</sup>

Pour les préadolescents, tout le problème était de coexister avec ceux qui étaient plus forts qu'eux, et ce n'était pas toujours facile:

- "Est-ce que vous avez fait une baraque sur le terrain ?

- On les fait l'après-midi, on revient le lendemain, on les trouve cassées.

- Oui, il y a les grands garçons qui viennent.

- Les autres là-bas, leur baraque n'est jamais cassée. C'est une grande cabane." <sup>2)</sup>

Néanmoins, un bon nombre de préadolescents fréquentaient le terrain.

A certaines heures, le terrain de la rue des Bois était fréquenté par des groupes plus ou moins institutionnalisés; les mères de la crèche

1) : Garçon de 9 ans.

2) : Groupe de garçons préadolescents.

che auto-gérée de la maison du 46 de la rue du Pré-Saint-Gervais y emmenaient les enfants tous les après-midi, le mercredi, les enfants de l'Institut médico-pédagogique de la rue de Belleville y allaient, et le jeudi, une classe de l'école de la rue Fessart passait une heure de demi sur le terrain. Le terrain fonctionnait donc comme espace de jeux annexe à plusieurs institutions en situation de carence. Le terrain de la Place des Fêtes était ouvert (sauf un après-midi par semaine), de la sortie de l'école à la tombée de la nuit, et quelquefois plus tard, et tout l'après midi le mercredi et le samedi. Les moyens étant très limités, il était souvent nécessaire de récupérer le matériel de construction (bois, tuyaux, sable, briques, etc...) dans le quartier au lieu de l'acheter.

Le phénomène de terrain d'aventure, terrain vague sans équipements et aménagé uniquement par ses usagers, espace vide élevé au statut d'équipement collectif, souligne avec force la pénurie extrême d'espaces libres dont disposent les habitants des grandes villes. L'espace, bien rare, est la richesse essentielle qu'offre le terrain d'aventure.

*- "Le terrain d'aventure n'a pas la prétention de répondre à tous les besoins de l'enfant, mais c'est un équipement parmi d'autres qui a le mérite d'être un espace ouvert." <sup>1)</sup>*

L'expérience du terrain d'aventure de la Place des Fêtes semble illustrer le principe que, dans un contexte de grande pénurie d'espaces libres, l'expression "agressive" tend à passer avant l'expression "créative" classique (construction de cabanes, etc...) et que le besoin de posséder un territoire (chez les adolescents) est prioritaire par rapport au besoin de le transformer dans l'activité ludique. D'ailleurs, il est matériellement évident qu'il faut posséder un territoire avant de pouvoir le transformer. Les animateurs étaient très conscients de la particularité de ce terrain et ils le défendaient tel qu'il était, microcosme conflictuel reflétant les contraintes et les besoins locaux spécifiques.

1) : "Place des Fêtes Avenir", n° 13, Novembre 1975.

"Il faut défendre le terrain tel qu'il est, particulier au quartier. D'ailleurs, c'est le seul contact qu'à la Place des Fêtes Avenir avec les milieux vraiment défavorisés, où les gosses n'ont rien. L'expérience a duré quatre ans, donc, ce qu'on défend, ce n'est pas un principe, mais une réalité." <sup>1)</sup>

D'une certaine façon, on pourrait dire que les rapports de force qui ont régné sur le terrain d'aventure n'étaient que le reflet de son statut institutionnel en tant qu'espace, ou plutôt de son absence de statut légitime. Le terrain était une sorte de faux cadeau, donné ou arraché un certain temps, pour être repris ensuite; la destruction finale était inscrite dans cet espace dès le début, et ses usagers en étaient conscients. Quelques mois à peine après son ouverture, en 1974, la certitude de sa perte était déjà présente, et on pouvait lire dans le journal "Place des Fêtes" : "Nous devons déjà penser à ce qui va se passer quand le terrain sera construit." <sup>2)</sup>

Le statut officiel du terrain d'aventure en tant qu'espace collectif relevait non pas de la légitimité reconnue, mais du don charitable (et paternaliste) de la part des pouvoirs municipaux et autres. Mais ce don portait en lui une potentialité négative dans le sens qu'il obligeait ceux qui en bénéficiaient à confronter leur propre impuissance à réellement s'approprier l'espace local dont ils avaient besoin, et leur dépendance vis-à-vis de ces mêmes pouvoirs. Dans ce cas, le don n'est que le masque de l'inégalité des pouvoirs des groupes d'acteurs en présence.

Pendant quatre ans, le terrain d'aventure a été accordé comme une aumône; les pouvoirs publics, en prenant cependant bien soin de ne pas laisser la gestion de cet équipement à l'association du quartier, ont laissé se dérouler une expérience fort peu coûteuse pour eux et bénéfique du strict point de vue de sa valeur publicitaire. Chassé une première fois pour laisser la place aux classes de maternelles préfabriquées et une seconde pour libérer l'espace sur lequel s'édifie le foyer des

1) : *Propos d'un des animateurs du terrain lors d'une réunion générale de "Place des Fêtes Avenir", Janvier 1978.*

2) : *"Où allons-nous aller" in "Place des Fêtes", n° 7, Octobre 1974.*

personnes âgées, le terrain d'aventure ne renaîtra pas, il n'y a plus de terrain vague, l'espace de cet îlot est bien saturé.

Cette expérience avortée nous entraîne à revenir sur la maison de quartier que nous avons déjà prise comme illustration de la volonté de concertation affichée par les maîtres d'oeuvres et les instances responsables de la gestion des différents espaces institutionnels.

### La maison de quartier

Comme nous l'avons signalé dans la première partie de cette étude, l'histoire du débat au sujet de la création d'une maison de quartier dans l'îlot de la Place des Fêtes est liée à l'histoire d'une association locale, Place des Fêtes Avenir. L'association s'est créée le 27 Mai 1971, peu de temps après que l'équipement socio-culturel, prévu depuis 1961, ait disparu des plans.

*"L'association s'est créée avec- comme objectifs, d'obtenir, d'animer et de gérer une maison de quartier dans le cadre de la rénovation."<sup>1)</sup>*

Les premiers membres de l'association, venus à l'assemblée générale ouverte à tous les habitants du quartier, comptaient parmi eux les membres de la Congrégation des Soeurs de l'Assomption, la congrégation qui gérait depuis des décennies un centre social privé dans le quartier. Situé au 9 de la rue du Pré-Saint-Gervais, le centre offrait une halte-garderie, des cours d'alphabétisation et de coupe-couture, et des services de soins et sociaux. Avant de supprimer l'équipement socio-culturel prévu, l'administration avait proposé à la congrégation de continuer ses activités, en assumant l'animation socio-culturel du quartier, moyennant une aide financière. La congrégation a refusé *"de suppléer à la carence des pouvoirs publics"* <sup>2)</sup>, jugeant plus démocratique le projet d'une maison de quartier gérée par ses usagers.

1) : *Entretien avec l'animatrice de l'association "Place des Fêtes Avenir"*.

2) : *"Place des Fêtes", n° 6, Juin 1974.*

Des habitants du quartier, des membres des amicales des locataires, des associations de parents d'élèves, et des mouvements de jeunesse se sont joints à "Place des Fêtes Avenir" au fur et à mesure que l'association s'est fait connaître.

Un adhérent raconte :

- "Je l'ai connue parce que j'avais vu déjà qu'elle avait fait quelques fêtes sur le quartier, donc je savais que ça existait. Et puis, il y a eu ensuite une exposition avec la maquette de la rénovation du quartier; là, j'ai pris une carte d'adhérent, et puis ensuite, je me suis intéressé. J'ai assisté aux réunions, et puis ensuite, j'ai accepté de rentrer dans quelque chose; pour moi, ça a été le journal, participer à la création du journal. Pour moi, c'est important parce que ça permet d'avoir des contacts avec différentes personnes, plus les gens du quartier. Ça permet en plus d'essayer d'obtenir des choses qui pour moi sont importantes."

En 1975, quatre ans après sa création, Place des Fêtes Avenir comptait environ 400 adhérents, et jusqu'à 2. 000 personnes venaient aux fêtes qu'elle organisait.

Un mois après sa création, Place des Fêtes Avenir a déposé au Conseil de Paris un dossier demandant la création d'une maison de quartier. Jugeant que les Maisons de la Culture qui avaient pris leur essor dans les années 60, ne touchaient qu'un public restreint, l'association a proposé que la maison de quartier soit un équipement polyvalent, "intégré", regroupant dans un même endroit services sociaux et activités culturelles. Les activités seraient choisies et prises en charge par les habitants du quartier eux-mêmes, en fonction de leurs besoins et désirs.

"Une nouvelle politique apparaît, qui mise sur des unités plus petites, insérées dans la population, les Maisons de Quartier. Celles-ci, prises en charge par la population et contrôlées par elle ont plus de chance de répondre aux besoins, d'évoluer suivant le consensus social, surtout si elles savent allier le social et le culturel." <sup>1)</sup>

1) : "Place des Fêtes", n° 5, 1974.

D'une structure souple. la maison aurait été le reflet de ses usagers et des relations entre eux. Toutes les descriptions de ce que pourrait être cette maison mettent l'accent sur la sociabilité qu'elle aurait pour but d'engendrer et de renforcer. Lieu de rencontre avant tout, la maison de quartier devait aider les habitants du quartier à briser l'isolement et l'anonymat de l'univers fonctionnel qui les entourait.

*"Actuellement, notre vie est découpée en secteurs bien précis : travail, transports, vie familiale, loisirs, programmes. L'animation est tout ce qui permet de briser le carcan pour se prendre en main soi-même et collectivement." 1)*

Dans ses démarches auprès de la Ville de Paris et des autres pouvoirs publics pour obtenir une maison de quartier, Place des Fêtes Avenir a bénéficié d'un soutien important qui dépassait largement le cadre du quartier. Au niveau de la population locale, l'association pouvait se justifier d'une représentativité relative sinon absolue; une trentaine d'associations locales se sont regroupées autour de P.F.A. à l'occasion des élections du troisième tiers des commissions d'arrondissements en Avril 1977 pour proposer au conseil municipal une liste de six candidats et six suppléants, représentatifs des associations locales du 19ème arrondissement. (Il n'y a eu aucune réponse du conseil municipal, et aucun de ces candidats n'a été retenu). Place des Fêtes Avenir a aussi été activement soutenu par les élus du 19ème arrondissement au Conseil de Paris, par le député communiste de la circonscription, et par les sections locales des deux grands partis de la gauche française. Cela n'a pas facilité les relations de l'association et des pouvoirs administratifs et ce soutien apporté par les milieux politiques d'opposition a été à la fois source de puissance et source de vulnérabilité vis-à-vis des pouvoirs publics.

Si la Préfecture a répondu aux demandes de l'association de quartier par la lenteur, l'évasion et le blocage du dialogue, et finalement par un refus explicite, il faut souligner le fait important pour

1) : "Place des Fêtes" n° 5, 1974.

nous -car il révèle que le blocage a été de nature politique et non économique- que la S.A.G.I., organisme rénovateur, a apporté son appui au projet.

En 1972, rappelons qu'elle a réalisé, en collaboration avec Place des Fêtes Avenir, une note d'étude sur les besoins locaux en matière d'animation et d'équipements socio-culturels. Ensemble, les deux organismes ont adressé au Directeur de l'Urbanisme et du Logement des propositions très concrètes pour la réalisation d'un équipement polyvalent de 1. 400 m<sup>2</sup> en bordure du Square Monseigneur Maillet d'après des plans établis par l'architecte de la rénovation, M. Leboucher. Ces propositions touchaient aussi aux modalités de financement de cet équipement; il s'agissait, comme nous l'avons signalé, essentiellement de la libération partielle de l'obligation imposée aux constructeurs de réaliser 75 m<sup>2</sup> de locaux résidentiels collectifs par logement, en échange d'une contribution en nature ou en espèces affectée à la construction d'une maison de quartier, à raison de 500 F<sup>s</sup> par m<sup>2</sup> non réalisé.

*"Si les présentes propositions sont adoptées, l'organisme rénovateur pourrait centraliser une somme de l'ordre de 500. 000 F. qui serait apportée à la collectivité et représenterait le tiers environ du coût prévisionnel de cet équipement." 1)*

Enfin, cette note suggérait des modalités de gestion de la maison de quartier, insistant sur le rôle légitime que les associations locales avaient à y jouer.

*"Enfin et surtout, il paraît convenable que l'animation de ces locaux soit confiée, autant que possible, aux associations locales existantes en s'assurant toutefois qu'aucune exclusivité ne puisse en résulter et en conservant, au moins provisoirement, les pouvoirs nécessaires pour assurer le bon démarrage de la gestion et de l'animation." 2)*

1) : "Propositions pour l'animation de la Place des Fêtes", S.A.G.I., 1972, Page 5, *op. cit.*

2) : *Idem.*



Après un long délai pendant lequel le projet "était à l'étude", et à la suite d'un deuxième rapport établie par les services de la préfecture et dont le contenu n'était pas communiqué à Place des Fêtes Avenir, le préfet, fin 1973, se prononça contre la réalisation de la maison de quartier. Peu après ce refus (juin 1974), Place des Fêtes Avenir avança une nouvelle proposition, en accord avec la congrégation propriétaire de l'ancien centre social de la rue du Pré-Saint-Gervais, proposition faite à la ville de Paris de racheter ce bâtiment pour y faire une maison de quartier. L'association s'y était installée, hébergée provisoirement par la congrégation. Et ainsi, à partir de cette période, l'ancien centre social devenait de fait, sinon officiellement, la maison de quartier. Les moyens de l'association étaient très limités, mais elle a obtenu un poste d'animateur financé à la fois par la caisse d'allocations familiales et le Ministère de la Santé.

*"Sans moyens, sans véritables locaux, nous avons fait et nous faisons des fêtes, des bals, des bouffes, un ciné-club, un journal de quartier, des soirées de cabaret, des ateliers pour enfants, une permanence femmes. Notre terrain d'aventure est le seul de Paris qui ait réussi, notre boutique de droit a déjà rendu d'innombrables services aux habitants du quartier et même plus loin. Une troupe de théâtre (Le Bonhomme Rouge) est venue travailler avec nous."* 1)

Les fêtes et les spectacles organisés avec la participation amicale de chanteurs connus comme Colette Magny et Maxime Le Forestier contribuaient à faire mieux connaître l'association par les habitants du quartier qui en avaient quelquefois une perception assez vague. Un dessin dans le journal "Place des Fêtes" caricaturait les différentes images de l'association; "Trop à gauche, trop tournée vers le passé, trop triste, trop à droite" et on pourrait ajouter d'autres caricatures : "vendue aux communistes, une association de bonnes soeurs, etc...". En tout cas, la plupart des habitants savaient que Place des Fêtes Avenir était autre chose qu'une simple association culturelle.

1) : "Place des Fêtes", n° 16, Février 1977, Supplément.

- "Est-ce que vous connaissez les organisations de quartier, la maison de quartier ?

- "Il y a une maison de la culture, il me semblait jusqu'à maintenant. Je crois qu'ici, rue du Pré-Saint-Gervais, il y a une maison de la culture, enfin c'est rattaché à un truc politique je crois." <sup>1)</sup>

Au début de l'année 1974, les membres de l'association s'aventuraient à être optimistes; le principe de la maison à quartier était "posé en haut lieu", et les dossiers étaient à l'étude de la Direction Générale de l'Action Sanitaire et Sociale à la Préfecture de Paris, au Ministère des Affaires Culturelles et au Secrétariat d'Etat chargé de la Jeunesse et des Sports.

Mais plus d'un an plus tard, il n'y avait toujours aucune réponse des pouvoirs publics sur la proposition du rachat du centre social par la ville de Paris, et les membres de l'association commençaient à être irrités.

"Il nous faut admettre que quatre années d'action, de dialogue avec les pouvoirs publics, d'animation du quartier semblent n'avoir abouti qu'à amuser la galerie des mêmes pouvoirs publics." <sup>2)</sup>

Une manifestation menée par un dromadaire en papier mâché, symbolisant le désert culturel, eut lieu le 25 Mai 1975.

Des élus du 19<sup>ème</sup> arrondissement, des membres de partis politiques et des associations locales y participèrent et plus de 800 signatures en faveur de la maison de quartier furent recueillies en moins d'une heure. La presse en parla et la télévision suédoise fit un reportage sur l'évènement.

Sans explication, l'opposition de l'administration à la maison de quartier devint rapidement plus prononcée.

1) : Entretien avec une jeune femme au square Monseigneur Maillet.

Le 18 décembre 1975, en moins d'un quart d'heure, le Conseil de Paris se prononça contre l'achat du terrain de la rue du Pré-Saint-Gervais, par une majorité de soixante voix contre l'achat et trente pour. Le projet était cette fois bel et bien enterré.

Comme pour atténuer l'amertume de cette défaite, la S.A.G.I. prêta alors, au début de l'année 1976, à Place des Fêtes Avenir, un ancien immeuble de trois étages au 46 de la rue du Pré-Saint-Gervais. Diverses activités s'y sont installées : une boutique de droit, un groupe de femmes, une crèche auto-gérée, une boutique de santé. Quoiqu'en très mauvais état, cette maison était grande et il était possible d'y faire la cuisine et des repas collectifs autour d'une longue table. La façade de cet immeuble a été décorée de dessins colorés et enfantins, contrastant bizarrement avec la grisaille lézardée du fond.

Créée par des juristes (avocats et autres), et des non-juristes, (habitants du quartier, fonctionnaires, anciens prisonniers, etc...), la Boutique de Droit existait depuis le mois de Mai 1975. Ses permanences ouvertes à tous, ne sont pas des consultations juridiques traditionnelles, mais des rencontres de travail collectif où les problèmes juridiques spécifiques de chaque personne sont discutés par tout le monde.

*"Pour arriver à dégager le problème réel de la personne venant à la boutique, nous avons adopté le principe de la discussion collective qui permet d'approcher au mieux le cas sous tous ses aspects sociaux, affectifs et économiques (et cela souvent avec l'aide de personnes venues à la boutique demander des renseignements)." <sup>1)</sup>*

Cette approche globale de problèmes spécifiques reflète un refus du morcellement fonctionnel de la personne; au contraire il est question de donner aux citoyens l'information et les moyens dont ils ont besoin pour pouvoir résoudre leur problème eux-mêmes, de façon la plus autonome possible. Dans le domaine des expropriations et des relogements,

1) : *"Place des Fêtes", n° 18, Juin 1977.*

la boutique a informé des habitants de leurs droits, et ceux-ci se sont souvent défendus avec succès. Par exemple, les habitants du 15 de la rue de Belleville ont réussi à être relogés dans le quartier comme ils le demandaient.

*"Près de 1.000 cas ont été discutés en 2 ans, entre 5 et 10 cas par permanence (elle dure de 3 à 4 heures). Des succès ont été obtenus dans tous les domaines du droit quotidien et aussi dans des cas difficiles." 1)*

Le 9 mai 1977, un incendie a fait des dégâts sérieux dans la "Maison du 46", la boutique de droit a été détruite et toute sa documentation brûlée, et les portes ont été enfoncées par les pompiers. Il s'est trouvé par un hasard bien opportun que la destruction de l'immeuble a été programmé pour un mois plus tard, en Juin 1977 et les différents groupes devaient donc l'abandonner. Cette décision n'a pas été acceptée par les intéressés qui dès lors se sont organisés pour occuper l'immeuble en permanence, jour et nuit.

Depuis la fermeture définitive du centre social en 1974, la congrégation propriétaire a hébergé l'association du quartier jusqu'en 1977. La proposition du rachat du centre par la ville de Paris n'ayant pas abouti, la congrégation qui voulait toujours vendre ses locaux a décidé d'expulser Place des Fêtes Avenir.

*"La congrégation nous expulse. Elle nous met dehors, parce qu'elle veut vendre ses locaux, et la ville refuse obstinément de les acheter." 2)*

La maison de quartier n'est donc pas prête à voir le jour. Les objections mises en avant par les pouvoirs publics contre la création de cet équipement sont peu convaincantes, car à différentes reprises,

1) : "Place des Fêtes" n° 18, Juin 1977.

2) : Entretien avec l'animatrice de P.F.A.

les propositions de Place des Fêtes Avenir ont démontré que les obstacles matériels étaient surmontables, que des surfaces de locaux et des moyens de financement existaient. L'animation du quartier assurée par l'association pendant plus de sept ans avec des moyens presque inexistantes souligne encore plus la faiblesse des objections officielles, et démontre la possibilité de réaliser de tels projets.

La question posée par le député de l'opposition de la circonscription dans une lettre au Président de la République reste sans réponse ;

*"Comment se fait-il que, dans une rénovation de 26 hectares où la densité de population va devenir une des plus fortes de Paris avec 58 000 habitants au km<sup>2</sup>, aucun équipement socio-culturel permettant à la population de prendre en charge ses problèmes de vie quotidiens, ne puisse être programmé. La Place des Fêtes sera-t-elle encore la bien nommée ?"*

Même en acceptant la thèse officielle que la rénovation a eu pour but une amélioration des conditions de vie des habitants du quartier de la Place des Fêtes, il faut cependant constater qu'elle a donné la priorité à la satisfaction des besoins fonctionnels, à l'assurance efficace de la survie dans des conditions relativement bonnes par l'organisation rationnelle de l'environnement. Mais les besoins socio-culturels ont été relegués au plan secondaire, et finalement semblent être considérés comme d'aucune importance par les rénovateurs et les pouvoirs publics.

La logique fonctionnelle, qui permet de découper la vie en unités économiquement et administrativement maniables, est mal adaptée pour rendre compte des besoins socio-culturels qui, par essence, ont tendance à engager affectivement l'ensemble de la personne et à être inséparables de la matière et du contexte même de sa vie.

Pourquoi les pouvoirs publics ont-ils été si évasifs, si peu désireux de s'engager dans le débat sur l'animation socio-culturel, en général, et la Maison de quartier en particulier ?

D'abord, comme nous l'avons déjà vu, parce qu'ils ne disposaient pas d'arguments solides pour rejeter la réalisation matérielle de cet équipement ; il n'y avait pas véritablement d'obstacles insurmontables. Ensuite, parce que l'enjeu politique de ce débat débordait largement le problème local et touchait à la question de l'auto-détermination à l'intérieur d'une démocratie représentative : Sur quelle définition de la collectivité repose la représentation démocratique dans notre société ? A partir de quel seuil et dans quel contexte institutionnel un groupe a-t-il le droit de s'exprimer et mérite-t-il d'être écouté sérieusement par les pouvoirs publics ? En particulier dans le domaine des aspirations socio-culturelles, dans quelle mesure l'administration peut-elle légitimement avoir la prétention de pouvoir y répondre de façon adéquate ?

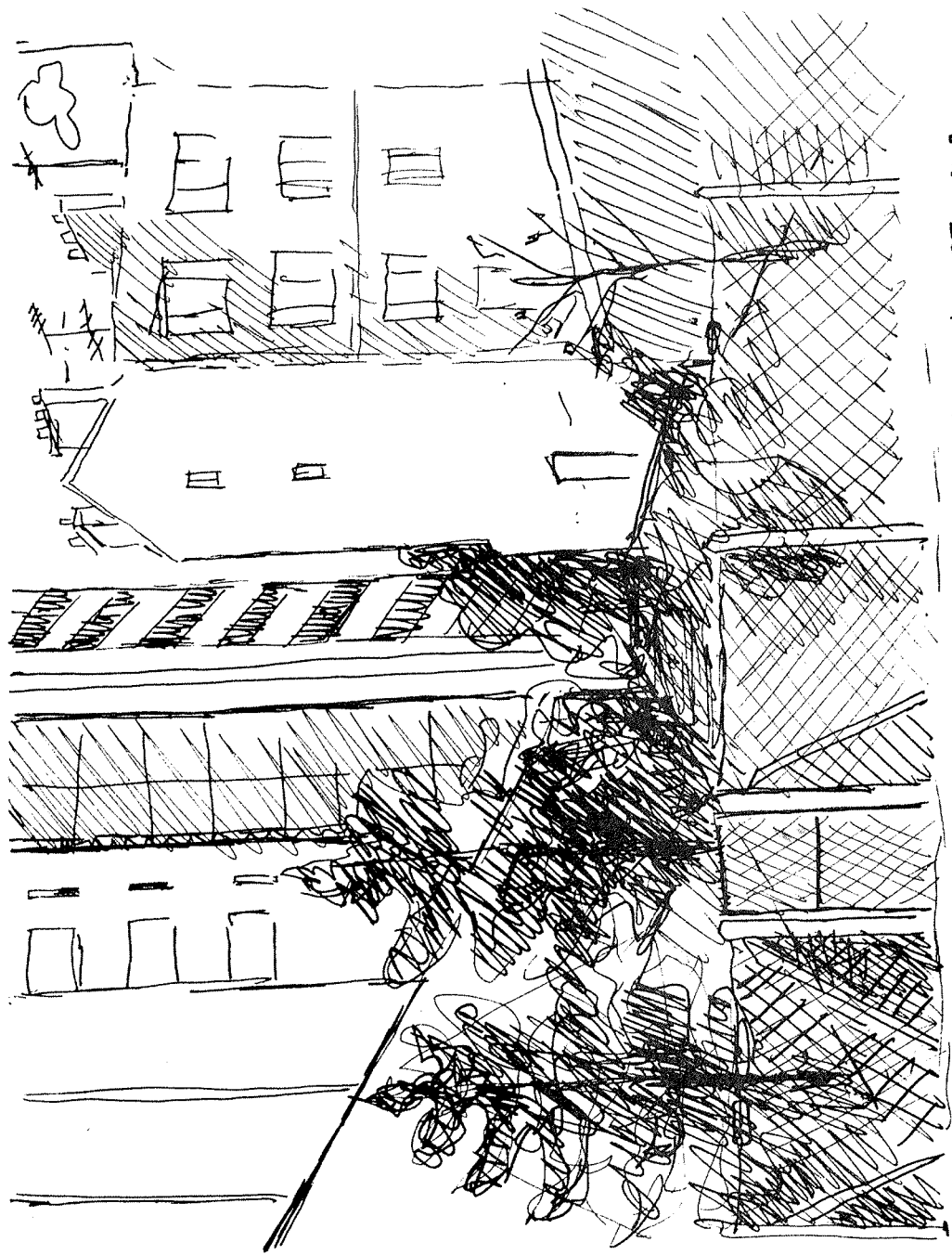
C'est cette prétention que l'association de quartier remet en question en affirmant sa conviction que les habitants sont en mesure de définir eux-mêmes leurs propres besoins socio-culturels :

*"Nous ne voulons pas consommer des activités sociales et culturelles dont le choix serait laissé à l'initiative des professionnels parachutés de l'extérieur."*

Si l'administration peut assez facilement justifier son aptitude à gérer les besoins fonctionnels, quantifiables et normalisés des citoyens, sa capacité à gérer l'ensemble de leurs besoins sociaux et culturels est beaucoup moins évidente, et sur ce point, elle se sait vulnérable. La contestation de ce pouvoir grandissant est au centre du dialogue entre les porte-paroles locaux de la Place des Fêtes et l'administration ; et c'est sur ce point (le droit de gestion de la maison de quartier) que le dialogue s'est bloqué et a dégénéré, laissant apparaître le désaccord profond entre les défenseurs de la culture "officielle" et ceux qui voudraient tenter d'inventer autre chose au niveau d'une collectivité restreinte.

"Nous avons manqué d'une claire conscience de l'incompatibilité qui existe entre l'animation de quartier telle que nous l'entendons, et telle qu'elle est conçue au niveau du Conseil de Paris." <sup>1)</sup>

1) : "Place des Fêtes, n° 6, juin 1974.



ESPACE VUE cloture' 682 m2

ru Compagn



## TROISIEME PARTIE

Les habitants parlent

durant les mois passés sur le terrain de l'îlot de la Place des Fêtes, nous nous sommes efforcés d'avoir le plus de contacts possible avec les habitants; ceci a donné lieu à l'enregistrement d'entretiens de courte durée, toujours en situation, qui nous ont éclairé sur les rapports entretenus avec l'espace. Mais ce point de vue de l'utilisateur, cette vision du réel au travers d'une conscience, nous l'avons essentiellement appréhendé en établissant des relations prolongées (six mois) avec deux familles qui sont devenues ainsi nos informateurs privilégiés.

Ces deux familles, appelons-les les Germain et les Paul, nous les avons choisies semblables d'un point de vue démographique, chacune d'entre elles étant constituée d'un couple de 40 ans et de trois enfants de 15, 12 et 5ans; mais le plus fortement contrastées possible en ce qui concerne les différents descripteurs pouvant intervenir en tant que facteurs déterminant les contenus de conscience.

Tout d'abord la situation et le type d'habitat.

Les Paul sont locataires d'un deux pièces dans un immeuble d H.L.M. situé en bordure de la rue de Belleville à la périphérie sud du secteur. Ce sont des anciens habitants du quartier, ils y ont vécu jusqu'à leur mariage, l'ont quitté durant quelques années pour habiter dans le

XIème arrondissement et y séjournent à nouveau depuis neuf ans.

Les Germain sont propriétaires d'une maison individuelle de six pièces avec sous-sol et petit jardin, dans une des villas débouchant sur la rue de Bellevue, à la limite nord de la zone de rénovation. Ce sont de nouveaux habitants qui se sont installés dans le quartier il y a quatre ans, au moment où la rénovation battait son plein.

Les Paul sont des ouvriers, le mari travaille à l'E.D.F. et son épouse est femme de service dans une crèche, ce sont des militants politiques et syndicaux.

Les Germain sont tous les deux enseignants dans l'enseignement supérieur et ils n'ont aucune activité militante politique ou syndicale.

Les deux familles ne se connaissent pas, écoutons-les parler.

## CHAPITRE I

Monsieur Germain : *"Intellectuel bougeois" vivant dans une maison individuelle.*

L'image du cadre urbain authentique comme référent.

Invité à parler du quartier où il vit, celui de la Place des Fêtes, Mr Germain l'évoquera d'emblée en termes "d'exil", de "vide", de "désert", et de "mort", et tout son discours sera une fuite de cette réalité qu'il ne peut appréhender qu'en "creux" en opposant au cadre urbain authentique, celui du Vème arrondissement où il travaille, l'îlot des villas dans lequel se trouve sa maison et finalement l'image idéale de la ville.

Un quartier déshérité

Le quartier est démuné en fonction services que l'on est en droit d'attendre de son environnement immédiat ... pas de commerçants, pas de cinémas.

- Je prends le Vème arrondissement, quartier que je connais bien ... bon, Bd Saint Michel, il y a des boutiques de jeans, puis la librairie le P.U.F. quand tu tournes rue des Ecoles, tu as la rue Champollion, tu as plein de cinémas, plus haut, tu as le Luxembourg, et puis la Sorbonne, et aussi des magasins, il ne faut pas négliger non plus l'aspect fonctionnel, utilitaire du fait que par exemple, si je veux acheter des fournitures scolaires à

mes fils, je ne peux en acheter dans mon quartier, je suis obligé d'aller chez Gibert, si je veux acheter des chaussures de gymnastique, je ne trouve pas de magasin de sport dans mon quartier, je vais au Vieux Campeur; si j'habitais à côté de la Sorbonne, je trouverais dans un rayon de 200 mètres tout ce dont j'aurais besoin pour vivre. Tandis qu'ici, il faut que je prenne ma bagnole, et puis que je me dise où-y-a-t-il du matériel de peinture ? Je sais qu'il y a un magasin qui vend du matériel de dessin, de peinture près de la Place du Colonel Fabien, c'est très loin etc ... Les magasins de jouets, c'est pareil... Voilà, je dis que c'est un quartier déshérité pour ça.

Mais ce point de vue fonctionnel ne suffit pas à déterminer le caractère de "vraie ville", car dans le cadre urbain traditionnel dont il vient de parler c'est une "fausse vie" qui tend à s'instaurer.

- Il y a des modèles uniformes qui correspondent à la production de masse, finalement, on produit les mêmes produits pour tout le monde, et puis on met en place les mêmes structures pour liquider ces mêmes produits. C'est une fausse vie, c'est pas la diversité, c'est même au contraire la redondance, c'est toujours la même chose.

C'est le même message qui est décodé ayant pour support le même spectacle. Uniformité que l'habitat moderne portera à son paroxysme et qui pour le sujet est source d'angoisse, car l'homme est fasciné par lui-même et la seule manière qu'il ait de se saisir, c'est de regarder les autres.

#### L'habitat en tant que projection du moi

L'habitat idéal sera donc celui qui permet à l'homme de laisser sa trace. Les villas lui apparaîtront comme réalisant cet idéal à la fois parce qu'elles sont la "protection", le "champ intime", le "repli" et en même temps "l'ouverture à autrui" et que, partant d'une identité commune à tous, l'uniformité architecturale, elles laissent ouvertes le foisonnement de la création individuelle.

L'homme alors a la possibilité de se donner à voir, non pas d'une manière brutale, mais médiatisée par les signes qu'il laisse sur son environnement immédiat et de lire aussi chez les autres "à visage presque ouvert".

A côté de cela, les immeubles, barres de vingt étages qui se dressent au-dessus des maisons de poupées, ne laissent rigoureusement aucune possibilité à l'humain d'y laisser sa trace. Ils produisent une impression de pathétique et de dérisoire : "La seule façon qu'ont les gens de marquer leur habitat collectif et encore quand ce n'est pas interdit par le cahier des charges, c'est de choisir la couleur de leurs rideaux."

### La sociabilité

"Ce qui nous manque le plus dans notre société" dit-il "c'est la possibilité d'établir des contacts avec les autres." Cette possibilité, la vie dans les villas l'offre non seulement symboliquement par le regard et concrètement par les rapports de proximité qui nécessairement s'établissent, ne serait-ce que par l'intermédiaire des enfants, mais aussi parce que chaque type d'habitat dégage sa logique de comportement et que "les gens vivant dans un type d'habitat qui permet la sociabilité se sentent obligés d'établir des contacts avec les autres."

"Un des plaisirs que j'éprouve à me promener dans les villas, c'est qu'il n'y a pas la coupure entre le public et le privé, tu es constamment en train d'entrer dans la vie des autres quand tu te promènes dans une villa. Et c'est très excitant parce que tu découvres la multiplicité, on voit comment ils vivent."

"Tu es à la fois très protégé et très ouvert sur les autres. Pour celui qui s'y promène, enfin quand j'y suis en tant que promeneur, c'est la diversité, c'est derrière ces choses la vision des autres qui est toujours présente, tu sens toujours la trace de l'humain, la manière dont une grille est peinte, les types de fleurs qui y sont plantées; enfin, n'importe quoi, tu sens toujours, et ceci d'une manière très diversifiée. Je crois que c'est ouvert, et finalement, l'homme est fasciné par l'homme, ce qui nous manque le plus dans nos sociétés, c'est justement l'impossibilité que nous

avons d'établir des vrais contacts avec les autres, l'homme est fasciné par l'homme parce que la seule manière de bien pouvoir se saisir, c'est de s'objectiver chez les autres."

"Dans les villas, c'est la vie dans toute son authenticité et son foisonnement. Authenticité, c'est-à-dire qu'il n'y a pas la norme qui impose, qui doit être présente, et chacun construit "son truc"."

"C'est ça qui apporte une plus grande satisfaction quand on y est. Parce que finalement, si on essayait de voir en profondeur ce qu'est le cadre de vie, le logement, tout ce qui entoure un peu le logement, le cadre de vie idéal, on verrait qu'il doit avoir deux attributs complémentaires qui sont la protection : t'offrir un cadre qui est ton champ intime, et en même temps d'être en contact avec les autres, la possibilité de nouer des liens dont l'ensemble constitue ce réseau qui nous intègre à la collectivité. Un cadre de vie est satisfaisant pour l'homme quand il offre ces deux possibilités, et c'est pour ça que les petites maisons comme elles sont ici, sont un cadre de vie très satisfaisant parce que à la fois tu as le repli dans la maison, ton unité, ton univers à toi, ton jardin, et puis en même temps, tu as cette ouverture à autrui, autrui se montre à toi, il s'ouvre, c'est exactement le contraire des grands immeubles où tout est fermé, et tout est pareil, où la seule différence qu'il y a entre les cellules, c'est la couleur du store."

"Tu vois un peu de la vie des gens, et c'est vraiment très agréable, d'abord parce que ça te donne un contact avec autrui, et aussi parce que ça t'apporte une certaine richesse dans la mesure où tu as une extraordinaire diversité. Et justement je crois que ce qui est assez angoissant dans la vie dans l'habitat moderne, c'est cette uniformité, c'est que finalement, ton environnement te renvoie toujours le même message, te renvoie toujours la même chose à voir : des portes, des couloirs, et alors tu te trouves dans une espèce d'apathie intellectuelle, de pauvreté, parce que tu n'as pas d'aliments, tandis que dans un espace comme celui-ci, tu es stimulé par l'extraordinaire variété que tu peux découvrir."

Concevant l'habitat comme une projection du moi social (il se fait fort de deviner, par l'agencement externe, à laquelle des trois couches sociales qui selon lui occupent cet îlot : les anciens résidents milieu populaire ou petit bourgeois et la nouvelle bourgeoisie moderniste

# RELIQUES DE L'ANCIEN QUARTIER



## Le marché

"C'est agréable d'être là, de ne pas avoir à se dépêcher... C'est quand même un lieu d'intégration..."

"Le marché ici, ça devient du cinéma, les gens en font de trop, ils jouent à faire leur marché comme autrefois."

## Les villas

"Un des plaisirs que j'éprouve à me promener dans les villas, c'est qu'il n'y a pas la coupure entre le public et le privé, tu es constamment en train d'entrer dans la vie des autres..."

..."c'est pour ça que les petites maisons comme elles sont ici, sont un cadre de vie très satisfaisant parce que à la fois tu as le repli dans la maison, ton unité, ton univers à toi, ton jardin, et puis en même temps, tu as cette ouverture à autrui ... "



décorateurs, intellectuels, etc appartient le propriétaire d'une de ces maisons) et même comme projection de la personne dans ses caractéristiques psychologiques.

- "Il y a deux styles dans les villas : il y a les gens qui s'offrent au regard, et puis il y a les gens qui s'enferment, le plus hermétiquement possible, qui bouchent donc les grilles.

- Ma femme, elle, ne supporte pas qu'on viole son intimité, alors elle m'a obligé à mettre des canisses, mais j'ai triché, j'ai pris une mauvaise qualité, les lamelles de bambou ne sont pas très serrées ce qui fait que je peux continuer à apercevoir les gens qui passent dans la rue."

Il n'est pas étonnant que Monsieur Germain reproche avant tout aux tours et barres qui se dressent au pied de sa maison d'être un spectacle uniforme "à la limite, n'importe qui peut être là-dedans..." mais surtout d'être de la manière la plus brutale, le signe de l'exclusion de l'homme qui ne peut se les approprier en les marquant.

### La ville mémoire

Cette exclusion, il la retrouve aussi dans une dimension historique, pour lui le vrai quartier urbain c'est celui qui d'une manière harmonieuse intègre les principaux types d'habitat qui ont caractérisé l'évolution du mode de logement. Inviter à préciser ces types, il en voit principalement trois :

- "les pavillons, la maison individuelle qui est un mode de vie qu'on ne rencontre pratiquement plus en ville et qui correspond à la vie de province et de village."

- Une seconde étape qui correspond à l'organisation de la ville au XIX<sup>ème</sup> siècle avec des immeubles normaux<sup>1)</sup> de cinq ou six étages."

- et les trucs modernes."

1) : Souligné par nous.



### La rupture entre les types d'habitat

Paradoxalement ce qui caractérise son quartier c'est la présence de ces trois types d'habitat mais d'une manière "incohérente", caricaturale".

- *"Alors il y a la coexistence, et ceci d'une manière incohérente, et même caricaturale de ces formes d'habitat qui font que le tout n'a rigoureusement aucune unité et au contraire est incohérent. Ici, c'est particulièrement caricatural, tu as les deux formes qui coexistent : les toutes petites maisons qui sont au pied des grands immeubles de vingt étages, sans aucune transition; on passe d'un monde à un autre."*

Une fois de plus, il voit là le signe de l'arbitraire et finalement de la dépossession de l'homme moderne par rapport à son environnement, car ces vestiges du passé sont des "réserves", des "zoos".

### Les signes de la vraie vie

La rupture spatiale qu'il y a entre eux et les réalisations modernes, cette discontinuité en font des pièces rajoutées qui sont ainsi sur-soulignées en tant que signes d'un art de vivre dépassé. Etant ainsi montré d'une manière ostentatoire (il citera les villas, le marché et le Square de la Lanterne), ils perdent leur caractère de cadres de vie naturel pour s'inscrire dans cette logique de l'obligation, de la contrainte qui est le trait dominant de l'environnement urbain moderne.

Invité à préciser sa pensée il comparera les lieux cités aux rues piétonnières qui sont pour lui des prototypes de ces espaces supports "d'animation".

- *"Pour moi, l'animation participe de la même logique que l'uniformité qu'elle est chargée de combattre; c'est à-dire qu'on te dit : il y a de l'uniformité, il ne se passe rien parce que c'est toujours la même chose, et par là, ça tue toute vie, toute activité, toute possibilité de l'éclosion de l'imaginaire, et puis on te fout une animation. Mais cette animation c'est*

aussi une spécialisation de l'espace. C'est une incitation à faire autre chose, mais à faire une chose et à t'obliger à le faire; c'est assez difficile à faire comprendre cela. Un truc qui m'emmerde beaucoup, c'est les rues piétonnières, pour moi, c'est le type même de l'animation, parce que quand tu entres dans une rue piétonnière, on te dit "attention, ici vous êtes dans un autre espace, ici vous devez jouer, ici, vous devez retirer votre veste d'homme écrasé par la ville, et vous détendre". Le caractère obligatoire que t'impose le fait que soit presque réglementé la relation libre que tu devrais avoir avec l'espace alors, il y a là une contradiction que moi je ressens et que beaucoup de gens ressentent très vivement, parce que l'animation c'est un truc qui échoue constamment, on le voit bien dans les organisations de vacances, tu as toujours des animateurs : "Allez, il faut rire, il faut s'amuser."; le fait qu'on te dise qu'il faille rire, qu'il faille s'amuser, ça te suffit à t'empêcher de rire et de t'amuser; ce caractère obligatoire est antagoniste avec l'objectif de ces pratiques d'animation."

- Le marché ici, c'est pareil, ça devient du cinéma, les gens en font de trop, ils jouent à faire leur marché comme autrefois. De même pour le plateau central, c'est l'espace libre dans toute sa perfection, on peut, on doit y faire n'importe quoi, c'est comme si il y avait une pancarte: "zone sauvage, zone de liberté, de créativité." et bien les gosses là aussi, ils font du cinéma, ils s'exhibent sur leur planche à roulette, ils animent... !

J'irais même plus loin, pour moi, c'est un peu la même chose pour le terrain d'aventure, non seulement, il y a quelque chose de dérisoire et de très triste à délimiter un lieu pour l'aventure mais ça me paraît pas authentique ce qu'y font les gosses, ils ne jouent pas au sens de jeu, mais au sens de représentation."

### Un quartier qui pourtant existe

Ce quartier de la Place des Fêtes, lieu qu'il qualifie d'authentique existe pourtant pour lui en tant que quartier, il a son nom, ses frontières, sa spécificité.

- "C'est un problème important, parce que c'est une question que je me pose souvent : qu'est-ce qui finalement définit ce qu'on appelle le quartier ? Quand on vous demande où vous habitez, on dit dans le haut de Belleville, dans le XIX<sup>ème</sup>, dans le quartier de la Place des Fêtes. Incontestablement, quand on habite ici, spontanément, on dit qu'on habite dans un quartier; le quartier de la Place des Fêtes. Alors, est-ce que vraiment on a une perception d'un espace qui constituerait une unité qu'on appelle un quartier .

- Le quartier de la Place des Fêtes, la Place des Fêtes, le métro, c'est un cadre dans lequel tu mets quelque chose, qui existe, il y a une appellation qui existe, une appellation crée la chose; je veux dire par là que la quartier de la Place des Fêtes devait avoir un sens quand c'était un vrai quartier, quand il y avait un quartier de la Place des Fêtes. Tandis que maintenant, c'est plus rien, mais le nom est resté, alors, le nom ~~restant~~, ça délimite quand même un certain secteur et que j'appelle mon quartier. Mais en fait, c'est vrai aussi que c'est un quartier parce que quand même je lui donne des limites, et je lui donne certaines spécificités."

Les limites sont très précises, elles correspondent strictement à la zone de rénovation, ces limites le sujet les qualifie à différentes reprises de "frontières", rues comme la rue de Belleville, de Crimée qui sépare la ville caractérisée par l'homogénéité, du quartier de la Place des Fêtes qui tire son identité de son absence d'unité.

- "La spécificité du quartier, c'est justement son côté chaotique, ce côté chaotique, le fait que c'est une zone hétérogène, une zone en pleine transformation, une zone qui justement se différencie des autres quartiers que je peux traverser par exemple en venant de mon boulot jusqu'ici, parce que chacune de ces zones que je traverse est une zone très homogène. Je passe dans des zones qui ont une unité, et on entre ici, et c'est le bordel. La Place des Fêtes se définit pour moi comme étant une zone qui contient des perturbations. C'est ce qui fait sa spécificité, qui la distingue des autres zones, qui contribue à lui donner son unité."

### Un truc informe

Dans ce quartier parfaitement délimité, le sujet aura beaucoup de mal à situer par le dessin les lieux qu'il fréquente et les trajets qu'il emprunte.

- "C'est très marrant parce que finalement, je ne sais pas par où commencer. Spontanément, le quartier, c'est la Place des Fêtes, c'est le rond de la Place des Fêtes, et il se passe des trucs informes autour; informe, une masse astructurée, qui commence par cette espèce de place qui fait la liaison entre la Place des Fêtes et les grands immeubles. Il y a une masse astructurée et une grosse masse, les groupes de grands immeubles avec les écoles."

Le quartier est pour lui un espace vide, le terme reviendra à différentes reprises; à partir du noyau qu'est sa maison partent trois trajets : un pour entrer dans le périmètre par la rue de Belleville, un pour sortir par la rue Compans et la rue Botzaris et un autre pour rejoindre les commerces de la Place des Fêtes : super marché, marché le dimanche et pharmacie.

Comme il le souligne en le regrettant, le quartier c'est finalement les trajets en voiture. Trois cercles concentriques définissent pour lui les trois types d'espaces avec lesquels il est en rapport :

- la maison et le groupe de villas dans lequel elle est intégrée, espace qu'il saisit concrètement par "les divagations des promenades avec les petits";

- la ville avec des lieux à atteindre;

- et entre les deux, le quartier avec lequel le rapport est de même nature qu'avec la ville dans son ensemble, c'est-à-dire un rapport où la relation espace-temps est perçue selon des modalités économiques "perdre le moins de temps possible".

- "Je ne me sens pas du tout comme faisant partie du quartier de la Place des Fêtes. Je suis intégré dans un noyau d'environnement qui est la maison et son environnement immédiat, les autres villas, l'autre côté de la

rue où là je me sens chez moi. J'ai des échanges avec les voisins, j'amène le gosse faire du vélo sur le parking un peu plus loin. A part cela, j'ai un rapport à l'extérieur, à la ville, à Paris. Il ne me semble pas qu'il y ait cet espace de transition qu'est le quartier entre le noyau élémentaire de vie et la ville.

- Je traite le quartier comme je traite la ville dans son ensemble : je pars de mon noyau et puis je vais à un endroit, j'y vais le plus rapidement possible, c'est pour ça que j'y vais en voiture."

Le sujet s'interrogera sur l'absurdité qu'il y a à prendre la voiture pour faire trois cents ou quatre cents mètres, tandis que dans le quartier où il habitait avant son installation, le Faubourg Saint Antoine, il faisait de longues marches à pied, ainsi qu'il le fait aujourd'hui dans le Vème arrondissement à l'heure du déjeuner. S'il n'a pas envie de marcher dans le quartier de la Place des Fêtes, c'est que "la dimension utilitaire l'emporte, je prends toujours la bagnole, c'est idiot de perdre un quart d'heure pour aller à la pharmacie."

#### Un espace discontinu, non balisé

L'espace de son quartier est perçu par lui en discontinuité car il n'est pas "balisé par des points de contact que j'ai avec le réel, il n'y a pas de petits commerçants, je vais directement aux services. Entre les services et chez moi, il n'y a pas de cheminements."

Ceci évoquera pour lui à nouveau le plateau central qu'il qualifie de "surréaliste" et a propos duquel il dit : "je n'aime pas le vide." Lieu qui physiquement le gêne car il ne sait comment le parcourir, justement parce que lui aussi n'est pas balisé.

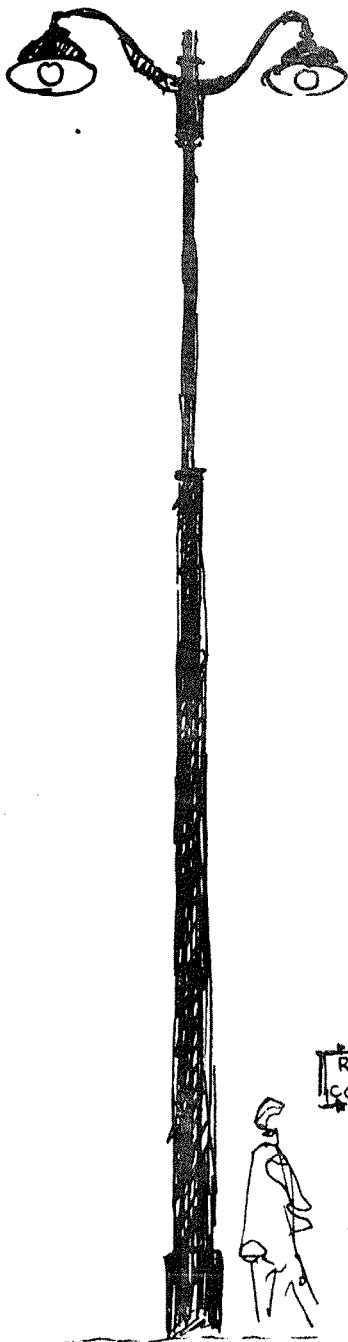
#### Un espace porteur de valeurs

La réflexion que la série d'entretiens menée avec M<sup>o</sup> Germain l'entraîne à faire aboutit finalement à une auto-analyse de ses rapports à cet espace qu'il condamne. Cet espace est pour lui, d'une manière fortement soulignée, porteur de valeurs qu'il regrette : l'utilitarisme, la

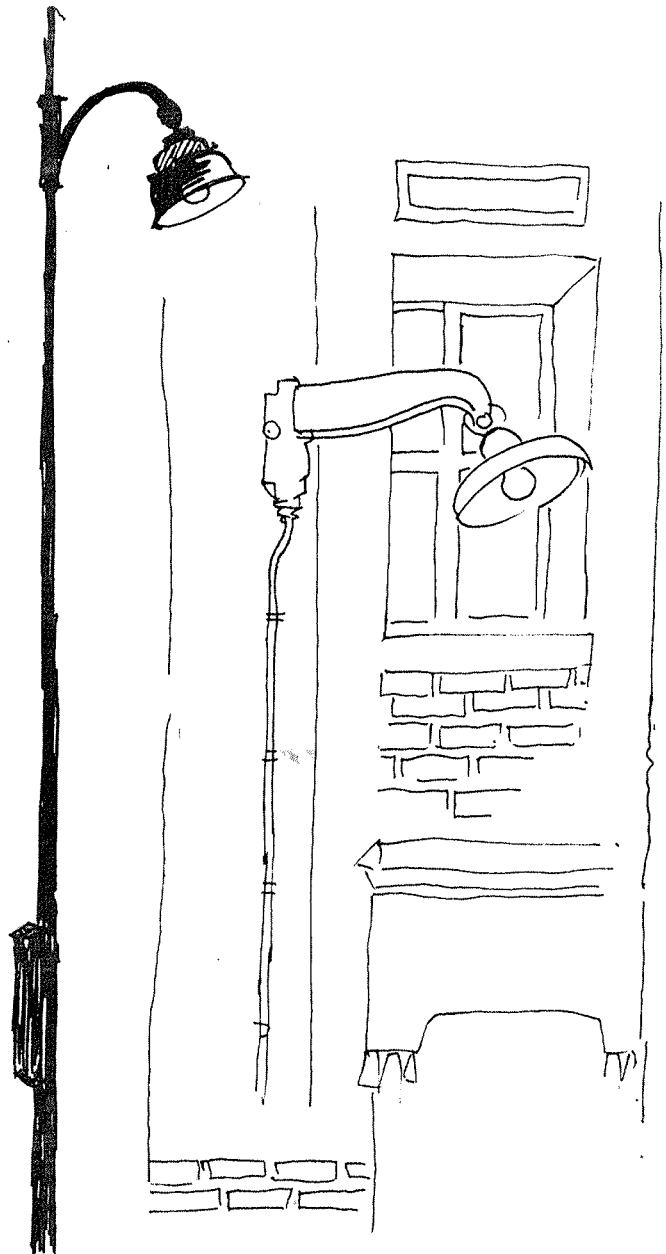
fonctionnalité, le fractionnement de l'existence; il ne peut que le saisir avec des préjugés qui interdisent même la perception et à plus forte raison l'appréhension presque physique par laquelle se traduit le rapport à un espace accepté.

C'est des vivoirs

*"L'espace offert par la Place des Fêtes c'est un espace que je refuse parce que cette réalisation porte un sens qui dans mon système de valeurs est rejeté. Ce type de création urbaine : habitat collectif important, concentration des commerces, c'est des vivoirs, des endroits qui ont pour usage de répondre de la manière la plus étroite aux besoins que nécessite le fait de vivre, au sens de reproduction biologique. Je donne un sens négatif à tout cela. Lorsque par hasard j'ai une satisfaction, il faut qu'elle s'impose très fortement, il faut même que je me raisonne pour l'accepter. Ça arrive très souvent, une impression esthétique, finalement ça peut être beau des tours, un mouvement de grues, ce qui se passe sur les chantiers. Je trouve ça beau, une impression visuelle satisfaisante mais je suis obligé de solliciter mon attention pour la prendre en charge chaque fois, parce que ma première réaction est de négation."*



*Villa E. Louhet*



*Façade rue de Bellevue*

## CHAPITRE II

Madame Germain : *à la recherche d'une sociabilité*

Les référents

Pour juger le quartier dans lequel elle habite depuis déjà quatre ans, Mme Germain se réfère à trois images de la ville : le quartier de la Place des Fêtes qu'elle a autrefois connu, celui où elle a passé son enfance et où ses parents vivent encore, la rue des Pyrénées à la limite de Belleville et de Ménilmontant et celui où se situe son lieu de travail, le Vème arrondissement, comme pour son mari.

Parisienne de naissance ayant toujours vécu dans le XIXème arrondissement, sauf au début de son mariage où le couple avait un logement rue du Fbg Saint Antoine, la Place des Fêtes était pour elle un endroit familial.

*- Je l'ai connu avant, il y a longtemps, c'est-à-dire et j'ai énormément de mal à retrouver des images anciennes, les souvenirs que j'en avais sont déjà assez vieux, et on a tellement démoli non seulement des maisons, mais aussi la structure même de l'endroit, des rues ont été barrées, détournées, des virages, je n'arrive plus à resituer où étaient les endroits.*

Le milieu que constitue le quartier de son enfance est un milieu humain, celui de la Place des Fêtes maintenant se réduit à un espace minéral. Ce contact avec l'humain s'opère grâce aux commerces: on voit, on se salue, on se parle, commerces qui de plus évitent ce sentiment de pénurie, de contrainte



que leur raréfaction engendre et commerces qui, autorisant la flânerie, permettent comme elle le dira plus loin, de s'intégrer à un quartier.

- Je crois que la voiture ne permet pas de structurer l'espace, on ne le fait qu'en marchant. Le quartier est à la mesure du corps, des trajets qu'on y fait et ici c'est pas un quartier où on peut flâner, c'est très triste on ne peut pas flâner, traîner un peu dans la rue quand on fait les courses.

Rue des Pyrénées, comme rue Claude Bernard où elle travaille, : "On voit les boutiques, on voit les commerçants, même si on ne rentre pas dans les boutiques, on se salue, on se fait bonjour. Il y a quand même le sentiment d'être dans une atmosphère plus vivante, quelque chose de plus humain, de plus chaleureux. Ce quartier de la Place des Fêtes maintenant donne le sentiment qu'on vit dans le béton, la pierre, dans le minéral."

### Les commerçants

Son nouveau quartier se caractérise pour elle par l'absence ou tout au moins l'insuffisance en nombre des commerçants. Elle le reconnaît elle-même, son attitude n'est pas rationnelle car "on a l'air d'avoir tout sous la main." ; il y a non seulement le Radar-Super, le marché le dimanche mais aussi, quand même, quelques petits commerçants et pourtant son malaise est très fort. Malaise provenant d'un sentiment de pénurie "on n'a pas le choix" revient comme un leit-motiv, de celui d'une contrainte, car faire ses courses dans une grande surface incite à concentrer ses achats, à prévoir sa consommation, à avoir donc une "une organisation impeccable, ce qui n'est pas le cas pour moi, j'aurais plutôt tendance à vivre au jour le jour" et malaise surtout de cette rupture entre l'individu, la cellule familiale et son environnement dans la mesure où le petit commerce n'assure plus la médiation.

- Et puis il manque toujours quelque chose, et puis pour avoir plus d'insertion dans le quartier, je trouve ça très important. Je crois que je le ferais aussi par plaisir si j'arrivais à découvrir un certain nombre de petits commerçants avec qui je m'entends bien, qui vendent de la bonne mar-

chandise, je crois que je serais prête à faire quelque fois des sacrifices de prix pour me sentir intégrée. Parce que là, c'est l'anonymat.

### La destructuration

L'angoisse ressentie par le sujet face à son cadre de vie est perçue par lui comme venant tout d'abord de "la sensation de destruction partout."

"Ce qui est très désagréable, ce qui m'a été pénible depuis que je suis là, c'est les chantiers. Quand je parle d'anonymat, de malaise, de sentiment d'écrasement, c'est les chantiers de construction qui sont là, il n'y a pas de quartier, il n'y a pas de rues."

Les chantiers disparaîtront, mais l'anticipation de l'avenir que fait Mme Germain, loin d'atténuer son sentiment, le conforte, car "pour se sentir intégré, il faut qu'il y ait un sentiment de continuité, il ne faut pas se poser de questions, c'est là, c'est là..."

or :

- de toute façon, on a vraiment l'impression que ça pousse là contre besoin, que ça ne durera pas, que ça n'est pas stable, ça va se fissurer, que c'est de la construction moderne.

- J'ai l'impression de quelque chose qu'on a implanté très artificiellement un quartier dortoir, un quartier de banlieue, ces tours, ces cages. Ce que j'en sais c'est qu'il y a pas mal d'immeubles locatifs, et les gens vont, les gens viennent, donc ça sera aussi un quartier de transit, on a pas une impression de stabilité, ça me gêne beaucoup."

La description des rapports que le sujet a avec son environnement soulève des thèmes de nature psychopathologique. Cet environnement n'est pas ce qu'il devrait être, c'est-à-dire un prolongement externe du moi qu'on ne voit même pas tellement on est certain de son existence, il est, au contraire, disloqué, morcelé et renvoie à la personne l'image de ce

schème de la dislocation du corps, syndrome qui accompagne fréquemment les troubles de la conscience de l'identité du moi.

- Il y a ce sentiment de manque d'unité, de manque d'endroit où se retrouver vraiment, naturellement... C'est une histoire de morcellement, de manque d'unité, de cloisonnement autour, cette vie autour, d'anonymat, c'est très important. Et puis des rues complètement détruites. Il n'y a pas d'endroits où se promener, il n'y a plus de rues où vivre.

"Il n'y a plus de rues où vivre", avec cette constatation, Mme Germain soulève un problème abordé par tous les interviewés, celui du changement de statut de la rue dans le nouveau quartier.

L'îlot de la Place des Fêtes est organisé autour d'une grande place centrale et les rues ne sont que des cheminements, des voies utilitaires qui permettent d'aller d'un point à un autre, mais à la différence des rues parisiennes traditionnelles, elles ne sont plus des éléments qui structurent fortement l'espace. Elles ne sont plus l'ossature du quartier, elles sont des vaisseaux sanguins, des circuits qui ont pour fonction de canaliser le flux de la circulation automobile et piétonne. Elles constituent un système de communication entre points fixes.

La rue de Belleville et les autres rues qui autour du périmètre de rénovation gardent leur animation, ne relient pas les biens et services qu'offre le quartier, elles sont le lieu même où ces biens et services s'enracinent, se greffent. Tandis que les rues de la Place des Fêtes sont maintenant des espaces-équipements, on y circule. Ce sont des "vides" qu'on parcourt entre "espaces remplis" et la logique d'utilisation de ces vides est la rentabilité, ce qui impose comme mode de circulation l'automobile. Mais, nous disait Mme Germain: ce n'est pas avec la voiture qu'on structure l'espace, on ne le fait qu'en marchant. Parcourant, tout comme son mari, l'îlot en voiture et non pas à pied, elle ne peut l'appréhender comme une totalité pleine mais comme une zone parsemée d'îles, de points constituant un ensemble discontinu. On nous a fait "un quartier de banlieue" avec cette remarque Mme Germain évoque la rupture dans les pratiques de l'espace et la rupture d'échelle qui l'accompagne, ruptures qui produi-

sent chez les habitants une impression de bizarre, d'incongru. Ici, en plein Paris, le quartier-village, celui qu'on peut appréhender physiquement par la marche, a laissé la place à la zone de résidence mais ceci crée un conflit d'échelle, car cette zone n'est pas suffisamment vaste pour engendrer logiquement, comme mode de parcours, le transport automobile. Conflit d'échelle accentué par les autres caractéristiques d'ensemble de l'îlot : la taille du plateau par rapport aux rues environnantes, celles des tours et des barres par rapport au reliquat de l'ancien quartier : square, immeubles de quatre étages, maisons individuelles des villas,

### Les mécanismes de défense

Face à cet environnement qui pour elle est non seulement déplaisant mais dangereux en tant que facteur anxigène <sup>1)</sup>, Mme Germain a mis en place des mécanismes de défense.

C'est tout d'abord, comme son mari, mais d'une manière moins marquée, l'intimisme, le repli sur la cellule familiale, sur "le petit coin".

*- Pour y vivre, je me suis fait une raison, je suis dans mon petit coin, dans une rue entourée de petits pavillons.*

Et c'est ensuite le refus de voir et pour ce faire quel moyen le plus efficace que de s'enfermer dans la bulle protectrice qu'est la voiture.

1) : Pour M<sup>o</sup> Germain, le "message" du quartier était rejeté au niveau des valeurs, rejet donc axiologique et, en définitive, intellectuel; pour Mme Germain, comme nous avons essayé de le montrer, ce rejet est beaucoup plus profond car il met en jeu des mécanismes intervenant dans l'équilibre psychique, c'est l'image même du corps qui se trouve agressée par la nature même de son environnement.

- "Je connais plus beaucoup de gens d'autrefois, j'ai la nostalgie de temps en temps de retourner sur les lieux où j'habitais avant<sup>1)</sup>...

L'autre jour, au lieu de prendre le métro et de venir directement Place des Fêtes, je suis descendu à la station où je descendais quand j'étais jeune, et je suis allé voir mon ancien quartier. Ça a beaucoup changé il y avait un côté qui a été complètement rénové, l'autre n'avait pas bougé. C'est un peu sentimental."

lui et sa femme, elle aussi native du coin, n'ont pas voulu l'abandonner:

- "Ma femme et moi, nous sommes natifs du quartier, on aimait le quartier, cette vie, ce milieu. On s'est marié, on a pas trouvé de quoi se loger dans le quartier mais dès qu'on a pu, on a souhaité retourner dans le quartier de nos origines, parce que c'est un quartier qui est vivant, qui est assez populaire qui correspond à ce qu'on souhaite, nous retrouver au niveau de notre milieu de travailleurs."

car pour ces ouvriers installés dans leur condition et le manifestant par leur activité militante, politique et syndicale, de même, comme nous le verrons plus tard, par le maintien de pratiques socio-économico-culturelles propres à la culture populaire, il est important qu'il existe une harmonie entre le milieu, considéré comme un ensemble matériel et humain, et l'homme qui doit s'y intégrer.

A leur manière, ils diront la même chose que ce que disait Mr Germain, "intellectuel-bourgeois". Ce nouveau quartier, ce nouveau Paris n'a pas de sens, car il n'est pas le reflet objectivé de ceux qui y vivent, où, si il l'est, c'est que ceux qui y vivent ont perdu toute spécificité constituant l'identité par la différence.

Bourgeois et ouvriers sont, pour Mr Paul, traités à la même enseigne en étant "environnés" par un cadre de vie qui est le produit non pas d'une logique sociale interne au groupement humain, mais d'une logique externe technocratique (?), économique (?), politique (?)...

1) : Mr Paul qui vit depuis 9 ans dans les H.L.M. du Sud de l'Îlot, vivait dans son enfance au nord du secteur vers les Buttes Chaumont.

- "Paris n'a plus de sens, c'est plus une ville qui a une harmonie.

Il y avait une harmonie culturelle qui correspondait à une culture quelle soit populaire pour les quartiers comme le nôtre ou quelle soit bourgeoise pour un certain nombre de quartiers du milieu de Paris, mais au moins, ça correspondait à un milieu culturel; alors que maintenant, c'est des tours, qui n'ont aucun sens, c'est un dessin sur un bout de papier aligné. Ca n'a aucun visage, aucun sens humain."

Mais les gens ont changé et peut être ce qu'exprime Mr Paul ne correspond plus aux conceptions des habitants du quartier, surtout les nouveaux :

- "En discutant avec les gens, la conception de la vie de quartier est très différente en fonction de ceux qui ont connu le quartier ou de ceux qui n'ont pas connu avant."

- "La télévision, la voiture, le rythme de travail, de vie renforcent le renfermement des gens sur eux-mêmes et ne facilitent pas du tout la vie associative. A Place des Fêtes Avenir, il y a 9 ans, il y avait énormément de monde qui venait, qui participait, qui travaillait, qui venait aux activités. Il y a de moins en moins d'habitants du quartier qui viennent participer aux activités de P.F.A. Il y en a encore, on ne peut pas dire qu'il n'y a plus rien, mais il y a moins de choses qu'avant. Les gens n'ont qu'une hâte, c'est que le week-end vienne, c'est prendre la voiture, c'est s'évader, le soir regarder la télévision; par rapport à l'expression, c'est difficile."

#### Aujourd'hui, autrefois...

Aujourd'hui, "c'est le désert" :

- "désert au niveau des relations"
- "pour les équipements c'est vraiment le désert"
- "au niveau culturel, il n'y a plus rien, absolument rien. C'est le désert si ce n'est les initiatives que prend Place des Fêtes Avenir."

Quant à la vie du quartier à son animation :

- "Le marché de la Place des Fêtes, quand on était jeune, on faisait la queue à tous les commerçants, il y avait un monde fou, on se bousculait, maintenant, c'est fini, pour la bonne raison qu'il y a un certain nombre de parisiens qui quittent Paris et qui sont venus ici, qui sont pas attachés à ce quartier. D'ailleurs qui sont venus habiter parce que ça les arrangeait. Ils ont peut-être une résidence secondaire où ils vont le samedi et le dimanche.

Et puis aussi la création des grandes surfaces fait qu'un certain nombre font leurs courses, toutes leurs courses le samedi."

La place des Fêtes est restée pour lui "un point central des activités, c'est commode et puis c'est sentimental."

Il y venait tous les dimanches faire le marché avec sa mère. Il y avait les cafés aussi ...

- "Le dimanche après-midi, il y avait des gens sur les bancs qui discutai-ent. Les gens vivaient dans la rue. Maintenant, c'est terminé, il y a les enfants qui jouent un peu sur la Place des Fêtes, et puis autrement, il y a plus de vie, on s'assoit plus sur les bancs, quelquefois des petits vieux, mais c'est rare."

Il n'y a plus de vie ... à la place, il y a des dalles, le plateau central, c'est, pour Mr Paul, l'exemple même de ces réalisations modernes, socialement floues (on ne sait pas comment et qui peut se les approprier ... les enfants ont chassé les voitures à coups de bâton -en attendant, peut-être d'être chassés à leur tour- <sup>1)</sup> et puis en définitive, c'est artificiel, c'est pas normal.

- "Les dalles, on peut pas en penser grand chose de bien, mais c'est un peu la création de tout ce genre de places artificielles qui sont faites dans toutes les grandes villes. Pour l'instant, ça sert de terrain de

1) : Note des auteurs.

de foot, terrain de détente aux enfants, parce que c'est le seul endroit où ils sont sûrs d'être tranquilles, où il n'y a pas de voitures. Il y a eu quelques voitures, mais les enfants se sont chargés par les coups de baton de faire en sorte qu'elles reviennent plus. Ils ont fait leur police eux-mêmes, ce qui n'est pas une mauvaise chose.

Ces dalles, c'est vraiment quelque chose de tout à fait artificiel, et c'est pas comme ça qu'on arrivera à donner une vue normale aux enfants de ce qu'est une place de village."

### L'enracinement dans le quartier

Nous l'avons dit précédemment, les pratiques d'utilisation de l'espace de Mr Paul et de sa famille nous apparaissent comme s'incrivant dans des types de conduite propres aux cultures populaires. Ces pratiques se caractérisent par la sédentarisation, on vit sur le quartier <sup>1)</sup>, il n'est pas question de fuite, d'aller chercher quelque chose ailleurs, que ce soit à la campagne avec la maison de week-end, ou même à Paris et ceci parce que les conditions de vie de la famille ne le permettent pas d'un strict point de vue matériel mais aussi psychologique (le niveau de satisfaction des besoins n'a pas atteint un seuil qui permette psychologiquement l'élargissement de la demande).

Les Paul sont des fidèles de la Place des Fêtes, mais ils ont aussi un autre point de "ralliement" un marché du Pré-Saint-Gervais <sup>2)</sup> auquel ils vont tous les samedi associant, selon un mode typiquement populaire, l'économique (on fait des affaires), au social (on voit du monde) et à l'affectif (on rencontre la famille).

- "On a un point de ralliement tous les samedis, on descend dans un marché où il se vend beaucoup d'habits, de chaussures, qui sont pas chers. Au

1) : De nombreux interviewés appartenant aux couches populaires mettront l'accent là-dessus pour s'opposer aux nouveaux habitants, "les cadres des tours."

2) : Commune limitrophe du XIXème arrondissement, où vivent les beaux-parents de Mr Paul.



marché du Pré-Saint-Gervais, on y va en voiture c'est intéressant, les vêtements sont moins chers, dégriffés, ils sont vendus par des ambulants. C'est animé, il y a des disques, de la musique. Et puis on y rencontre la famille, les parents. C'est un lieu de rencontre pour nous."

Comme il le dit lui-même :

- "Compte tenu de la situation familiale jusqu'à présent on est pas tellement sorti... <sup>1)</sup> De temps en temps, on va manger au restaurant dans le quartier, pas trop cher et bien, et pas trop loin d'ici. Paris est tellement grand, il faut tellement chercher, j'ai un peu la paresse de regarder des activités culturelles, mais si il y a quelque chose sur le quartier, par exemple à la Place des Fêtes, si ça m'intéresse, on essaie dans la mesure du possible de participer."

Toute la famille :

- "Moi, ma femme, les enfants on va aussi à une association sportive de détente et de loisirs la Franco Britannique Manin qui a ses activités au gymnase à côté de l'école. On y fait du volley, le lundi soir, les enfants de la gym et de la danse."

### L'activité militante

C'est par elle que Mr Paul s'insère le plus dans la vie du quartier, non seulement abstraitement en essayant de prendre en compte les problèmes qu'il pose, mais concrètement par les contacts que cette activité lui permet d'avoir avec les autres habitants.

- "Je suis militant au niveau de mon entreprise, au niveau de mon quartier. Je milite politiquement sur le quartier. Ca m'amène à rencontrer énormément

1) : Comme nous l'a précisé Mr Paul, il n'y a plus de cinémas dans le quartier. Autrefois, il y en avait quatre dans le secteur de la Place des Fêtes, et dix dans le bas Belleville.

ment de gens et à me refaire de nouveaux rapports avec de nouvelles personnes du quartier. C'est vrai, dans l'immeuble je suis, nous sommes assez connus, on fait des réunions chez nous. Le dimanche, au marché, je vends des journaux, je discute avec les gens."

Dans le quartier, je commence à être connu par rapport aux activités qu'on mène, maintenant, je rencontre souvent des gens un peu partout où je vais que je connais.

Lundi matin, en allant au travail, j'ai rencontré des gens qui ont suivi la campagne des législatives qu'on a faite, on a discuté. Le matin, des fois, il faut pas être trop pressé d'aller au travail, il faut prendre le temps de parler avec les gens."

### La vie associative

Il faut rendre la vie au quartier et pour ce faire Mr Paul estime qu'une seule voie est possible, réaliste, le développement de la vie associative. Il a participé dès le début, ainsi que sa femme, aux activités de l'Association Place des Fêtes Avenir et dans le cadre de cette association, de même que dans celui de ses activités politique il s'efforce :

- "de sensibiliser les gens sur les transformations qui sont faites dans le quartier."

Il faut bien sûr, une maison de quartier, il faut des lieux et des activités pour l'ensemble du secteur, mais pour Mr Paul ceci n'est pas suffisant; engendrer la vie dans ce quartier ne pourra se faire qu'en recréant le tissu social à la base, en développant des formes d'activités collectives au niveau des groupes primaires, sur les lieux-mêmes de vie.

- "Maintenant, il n'y a plus grand chose à faire, sinon garder un peu de vie à un certain nombre de lieux. Ça paraît extrêmement difficile mais je crois s'il y a quelque chose à faire, c'est de redonner une vie associative à ce quartier. Il y a des associations qui se battent pour ça, malheureusement, elles n'arrivent pas à faire grand chose. La seule solution pour s'en sortir, c'est une autre vie qu'on mène actuellement, c'est le développement

des associations c'est de mettre au moins une maison de quartier pour tout le monde, pour que les gens puissent se retrouver, toutes les couches d'âges, avoir des activités culturelles, de l'animation; qu'un ou deux cinémas soient refaits dans ce quartier, qu'il y ait des spectacles.

- C'est sûr, on ressent que les gens parfois veulent discuter, mais par petits groupes; ça peut se faire au niveau des immeubles. Il y a peut être un besoin d'échanges mais il faut chercher. Il faut rendre au quartier une vie mais à partir du fait que dans les immeubles, les tours tels qu'ils sont conçus. Il faut rendre cette vie par immeuble. Il faut créer des relais collectifs, des crèches d'immeubles, des haltes d'enfants qui permettent à toute la famille de se cultiver, de parler avec les autres parce que les gens ne parlent plus même les couples ne se parlent plus.

Avec insistance il répète : "il faut faire vivre d'une manière différente les gens entre eux."

- Mais il ne faut pas les obliger à avoir une activité mais leur permettre, à ceux qui en ont envie, d'avoir des relais nécessaires pour le faire. C'est ça l'essentiel."

### La rénovation en question

Mr Paul a suivi l'opération depuis ses débuts et il en tire une leçon :

- "C'est vrai qu'il y avait une certaine rénovation à faire mais on aurait pu la faire d'une autre manière. C'est une rénovation sauvage, on a tout abattu, des immeubles qui étaient très solides. On aurait pu rénover en harmonisant l'ancien et le neuf, et même en améliorant les conditions de vie dans les vieux logements.

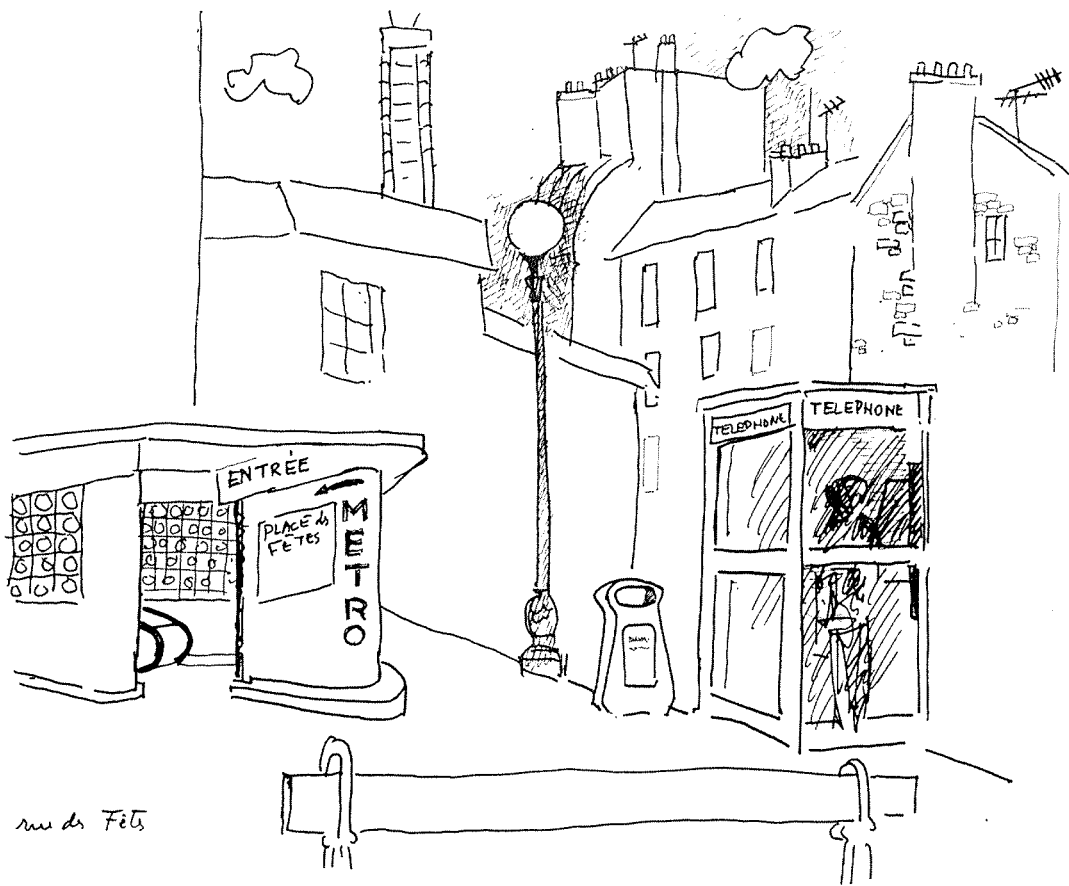
La rénovation s'est faite avec un plan qui a été tracé au départ, qui n'a absolument pas été maîtrisé, ç'avait trop un caractère de profit et d'argent.

La S.A.G.I. n'a pas pu remplir le contrat au niveau des équipements collectifs qu'elle avait. Si on pense pas qu'à la spéculation immobilière, mais au bien être des citoyens, il faut les laisser s'exprimer aussi. Ce sont les gens de la mairie de Paris qui parlent pour eux ou alors des spécula-

teurs qui ont de l'argent et qui achètent des terrains.

C'est la mairie de Paris qui décide de tout, toutes les commissions mises en place dans les arrondissements, c'est des commissions bidons. Si on veut changer les affaires, il faut que les gens, les citoyens se prennent en charge."

"La rénovation de la Place des Fêtes s'est faite de cette manière elle s'est faite en dépit du bon sens."



ru de Fêts

## CHAPITRE IV

Mme Paul : *La litanie du passé*

Un monde qui dégringole ...

Dans le registre discret, monotone, le monologue de Mme Paul sera de tous les discours de nos enquêtés, le plus pathétique, car en filigrane est toujours perceptible l'impuissance qui découle du double statut de rejeté qu'est celui d'une femme de milieu populaire. En tant que femme et comme Mme Germain, Mme Paul est exclue de la pratique noble qu'est la réflexion (Mr Germain) s'appuyant sur l'action (Mr Paul) au niveau de la société; elle est renvoyée, comme seul champ d'expression et d'intégration, à l'individuel par la prise en charge de ses sentiments, de sa vie psychologique, et le contact concret avec autrui, frange du champ d'existence centré sur la personne. En tant que femme d'ouvrier, elle n'a pas culturellement la légitimité et les moyens de hausser les problèmes individuels jusqu'à une dimension qui justement les pose en tant que problèmes, c'est-à-dire situation susceptible d'une conceptualisation et par là même, d'une résolution ou tout au moins d'une atténuation de sa charge affective grâce au passage de l'affectif informulé au discursif contrôlé. L'angoisse de la dislocation de Mme Germain, ses troubles relevant d'une faiblesse, de défaillances de la conscience du moi, se trouvent, dans une certaine mesure, maîtrisés, "casés" (dans les petites cases catégorielles de la pensée savante); tandis que celle de Mme Paul, cette obsession de l'effritement, du temps qui passe, des vieillards... cette angoisse de mort, elle reste là, tapie, insidieuse, informulée, d'autant plus

pernicieuse que rien ne la fait surgir au sens. La seule issue est la plainte ou la dépression, dont Mme Paul d'ailleurs avait été récemment victime et qu'elle surmontait depuis qu'elle avait une activité salariée comme femme de service dans une crèche.

Pour nos autres interlocuteurs, la Place des Fêtes est perçue comme un lieu frappé de rupture brutale qui le fait éclater en "autrefois et aujourd'hui", espace temps brisé par une césure, un cataclisme qui semble s'être abattu du jour au lendemain. Au contraire, la représentation de Mme Paul est plus réaliste, plus vraie et par là plus douloureuse. Ce n'est pas la rupture brutale, les deux mondes noir et blanc qui s'affrontent, mais la gangrène progressive de l'un: des maisons qui disparaissent et ne veulent pas mourir:

- *"Quand vous avez vu les maisons qu'ils ont fait descendre, c'est incroyable. Ces anciennes maisons, où les gens se disaient bonjour d'une fenêtre à une autre en ayant une rue qui sépare. Quand ils ont essayé de les faire descendre, ils ont eu un mal fou, ils y arrivaient pas ! C'étaient des maisons très, très vieilles, mais de très beaux appartements. Y avait pas le confort évidemment, mais les gens avaient installé petit à petit. De très, très belles maisons, on était aux fenêtres pour regarder, parce qu'on se disait, ils vont jamais arriver à faire descendre cette maison."*

... des arbres devant la fenêtre qui sont coupés :

- *"On voyait encore les arbres en bas, pendant très longtemps, c'était un terrain vague. Je vous assure le jour où j'ai vu le dernier arbre tomber, ça m'a fait vraiment mal au coeur."*

... Mme Untel, crémillère, qui ferme définitivement son fonds et prend sa retraite dans l'Est.

Et maintenant que le monde nouveau a presque entièrement balayé les vestiges de l'ancien, il est toujours perçu comme celui qui apporte la mort lente, parce que le monde ancien n'en finit pas de mourir et,

qu'en particulier, les derniers vieillards sont toujours là et s'accrochent dérisoirement :

- "Le peu de personnes âgées qui restent, c'est sentimental, ils vont sur la place, il faut qu'ils y aillent, c'est plus fort qu'eux."

Une agonie qui a duré neuf ans.

Mme et M<sup>o</sup> Paul ont quitté le quartier lorsqu'ils se sont mariés et sont allés vivre à l'hôtel Rue Sedaine, puis ont acheté une pièce Bd Voltaire. Ils y ont vécu quelques années et lorsque Mme Paul a été enceinte de son second enfant le couple a fait une demande de logement H.L.M.

Trois ans plus tard, ils se sont vus alloués un logement dans le premier ensemble d'H.L.M. construit dans le cadre de la rénovation de l'îlot Place des Fêtes :

- "On était très content de venir ici, une chance, on avait demandé le XIXème mais on craignait d'être envoyés en banlieue sud."

- "On est arrivé en 1969."

et alors débute pour Mme Paul un compte serré, méticuleux de tout ce qui depuis neuf ans est tombé, a disparu. Si la notion de tissu social a un sens, elle n'a jamais été aussi appropriée qu'en cette occasion où Mme Paul nous montre comment, peu à peu, elle a vu se réduire comme une peau de chagrin, ce qui constituait son espace de vie.

D'abord les rues coupées qui s'arrêtent, une destruction d'ensemble du quartier.

- "Quand on est arrivé, il y avait la rue Compans qui allait jusque sur la place et qui se continuait de l'autre côté, il n'y avait pas ces tours au milieu, ni le plateau. C'était une rue qui allait jusqu'au bout.<sup>1)</sup>  
... il y avait la continuité de la rue."

1) : Souligné par nous.



Les commerçants qui sont autre chose que de simples agents d'un rapport économique :

- "J'ai mes commerçants, je préfère payer un peu plus cher chez le voisin si c'est sympathique, chez quelqu'un qui a une tête fermée ou qui n'est pas agréable."

- Il y avait beaucoup de petits commerçants, maintenant, on a des grandes surfaces? C'est peut-être moins cher, que la petite épicerie, la petite crèmerie, mais les petits commerçants c'est quelque chose de beaucoup plus vivant. Vous entrez dans une grande surface, vous prenez un caddie, vous faites toutes les courses dedans, vous passez à la caisse, terminé. Il en reste tellement peu, à part la boulangerie, ce sont les mêmes qui tiennent la boulangerie que quand on est arrivés. Les autres... On avait un boucher qui est descendu à Jourdain, une épicerie fine, avec dehors sur le trottoir de gros bocaux avec des bonbons, tout ça; il y avait le vin, il y avait tout, une très grande épicerie très plaisante."

trois pharmacies, une crèmerie là, Mme Matou :

- "Finalement, j'avais tous les commerçants en passant par le marché, tous."

Bien sûr, le marché il existe toujours mais amputé de ce qui justement en faisait autre chose qu'un marché :

- "Avant, je traînais au marché, maintenant, on dit bon, j'achète, puis on remonte. Avant, il y avait des bals sur la place, des cafés où on dansait, ça a pas duré longtemps ... Avant, sur la place, tout le monde se retrouvait parce qu'il y avait des cafés tout autour, avec des chaises dehors, c'était pas nécessaire d'être dedans."

Les rues, les commerçants, la Place des Fêtes tout a disparu.

Lorsqu'ils ont emménagé seuls les trois immeubles d'H.L.M. étaient construits :

- "là en bas, c'était pas démolé, il y avait des hangars des maisons qui faisaient un étage."

"...après on a tout vu tomber, petit à petit..."

Ils ont vraiment tout détruit, il y avait des arbres, il y avait comme des petits jardins entre les maisons, c'étaient des maisons basses, c'était vraiment très agréable, maintenant, ça ne ressemble plus à rien."

Des tours, il en fallait, c'est certain, mais pourquoi avoir tout détruit ?

- "Je dis pas qu'il fallait pas faire de tours, il y a toujours le problème du logement partout, surtout le logement bon marché."

De même :

- "Ils auraient pu abattre certaines maisons, c'était pas possible de faire autre chose parce qu'il y avait des taudis..."

mais beaucoup d'autres maisons "auraient pu durer encore je ne sais pas combien de temps finalement, et c'était finalement mieux que ça, parce que c'est fait pour durer quoi, 25 ans, 30 ans ? Dans 25 d'ici il y aura des ennuis partout, d'ailleurs, il y en a déjà eu. J'ai eu des inondations l'année dernière, la terrasse était mal faite, il pleuvait dans la maisons carrément."

#### On partira pas du quartier

L'isolement, et disons le, la détresse perceptible de Mme Paul trouveront à s'exprimer à partir du cas des personnes âgées, sur lequel elle s'attardera longuement.

Ces personnes âgées, il n'y en a plus beaucoup, car la plupart sont parties et les autres sont mortes.

- "Quand ils ont démoli la rue, ils ont voulu (les personnes âgées) les placer en banlieue, ou alors les retirer du quartier pour les mettre ailleurs. Il y en a qui ont accepté parce qu'elles ne connaissaient pas leurs droits. Il y en a qui ont systématiquement refusé, qui ont dit non. On partira pas du quartier, on a pas demandé à ce qu'on détruise notre maison. C'est quand même compréhensible, des gens qui y ont vécu, qui y sont nés. Il faut avouer que ça fait mal au cœur, ils peuvent pas s'en aller comme ça, donc elles ont été relogées ici dans les H.L.M."

Elles sont restées, mais :

- "Il y en a une qui m'a dit, finalement, pour voir la Place des Fêtes comme elle est devenue, j'aurais mieux fait de partir loin."

C'est tout un milieu humain qui a éclaté :

- "Il y en a qui ont été déplacées Porte des Lilas, Bd Serrurier, Porte de Briançon etc. Ces personnes qui avaient vécu quarante ans ensemble se connaissaient depuis quarante ans, sont séparées maintenant, c'est quand même quelque chose !"

Alors, celles qui restent sont seules, les choses, les gens les ont abandonnés.

- "La vie n'est pas toujours marrante, on ne sait pas comment on sera plus tard, il y a des jeunes qui veulent pas leur parler tout juste."

Autrefois :

- "Quand vous aviez les petites maisons, beaucoup plus basses, vous aviez l'escalier. Tout le monde se croisait dans l'escalier, c'était pas possible de ne pas se parler. C'est des fois pas grand chose pour une personne âgée, une parole, mais des fois, ça leur fait du bien. Maintenant, dans les tours, elles prennent l'ascenseur, elles montent jamais avec les mêmes personnes. On monte dans l'ascenseur, tout juste si on arrive à avoir de la place."

Me Paul, elle, leur parle, ou plutôt, les écoute.

- "Quand je travaillais pas, quand je cousais, j'avais un petit pèpère qui venait de temps en temps. Ca m'arrangeait pas toujours, il venait sous un prétexte, il restait une heure, deux heures à me raconter sa vie. Il faut comprendre, cette personne est vraiment isolée, le fait de lui dire un petit mot, de le laisser parler."

### Le nouveau cadre de vie

le quartier :

- "Il est laid, que des tours partout, il y a peut être encore deux ou trois habitations qui sont encore là, mais elles sont vouées à la démolition, c'est vraiment affreux. Ca déshumanise par rapport à ce que c'était avant."

Les tours, autant pour les enfants que pour nous, c'est quelque chose ... de laid. Elles sont beaucoup trop hautes, quatre cinq étages, ça peut aller, mais là quinze, plus ..."

### L'isolement

On n'a plus qu'à remonter, disait elle, l'espace extérieur au logement, n'est plus un lieu de vie, on ne peut qu'y passer.

- "Maintenant, chacun dans son coin, c'est triste, pas d'échanges entre jeunes et moins jeunes."

- "Ces ensembles, c'est vide <sup>1)</sup> on sait pas quoi faire. Les jeunes, ils vont au café, ils se sentent rejetés, il y en a qui sont rejetés par le milieu familial, si la même chose leur arrive ailleurs."

1) : Il est paradoxal que le qualificatif de vide est de loin celui qui est le plus souvent utilisé par les interviewés pour caractériser l'îlot qui pourtant est bien rempli, ne serait-ce que par le fait que la population a presque doublé.

### La promiscuité

Ce cadre de vie condamne ceux qui y vivent à se réfugier dans l'intimisme, à se replier dans le cocon familial, mais ce type de conduite qu'elle pourrait qualifier comme le faisait Mme Germain de "contre nature" lui est interdit, elle ne jouit pas d'une maison de six pièces dans un îlot calme, elle est, elle, nantie d'un appartement de trois pièces dans un groupe d'H.L.M. Appartement qui plus est, est mal conçu :

- "De la cuisine pour aller dans la salle de séjour, il faut passer par le couloir, c'est la même chose pour les chambres. C'est des passages perpétuels, vous n'avez jamais une pièce propre."

L'absence d'intimité, l'impossibilité de ne jamais pouvoir "faire le vide", l'obsède, le bruit l'entoure et l'agresse.

- "Quand vous parlez, on entend vraiment tout ce qui se passe chez l'autre, je suis sûre que quand je crie après les enfants, on m'entend facilement en bas."

- "De temps en temps, parce que c'est bruyant ici : les voisins, les enfants, la télévision, la radio, des fois, vous avez envie de faire le vide, d'être tranquille."

Alors se mêlent dans ses griefs la sonnerie des klaxons des pompiers, des mariages, les enfants ...

- "En bas, avant qu'ils mettent les chaînes, on avait tous les jeunes qui avaient des motos, réparaient en bas. Vroom... vous entendiez ça, ça durait des heures et des heures, il n'y a rien de plus crispant, c'est agressif comme bruit. Si ces jeunes avaient eu un endroit ils auraient tous été content d'y aller. S'ils avaient eu un coin à eux, ici, c'est difficile, il n'y a plus de coins<sup>1)</sup>, il n'y a plus rien pour personne."

1) : Souligné par nous.

### La massification

"Il n'y a pas d'espace suffisant pour les gens, les enfants, tout est l'un sur l'autre."

Mme Paul va être très sensible à ce qui constitue pour un observateur un des aspects les plus critiquables de l'opération, la pénurie d'équipements collectifs destinés aux enfants.

Ceci concerne bien entendu l'école et la crèche.

- "La population est énorme maintenant, alors qu'ils ont construit l'école sur les mêmes critères qu'avant, si bien qu'il n'y a pas davantage de places. Pour la maternelle il y avait une liste d'attente à la rentrée de 120 enfants."

- La crèche elle est quatre fois trop petite <sup>1)</sup>, quand vous pensez à la population qu'il y a ici Place des Fêtes par rapport à ce qu'il y avait avant, tout a été fait en dépit du bon sens."

Mais ce qui choque peut être le plus Mme Paul, car le coût de ces équipements aurait été bien moindre que celui des équipements précédents, c'est la quasi inexistence de terrains de jeux pour enfants. Les conséquences en sont graves, non seulement les enfants ne savent pas où aller jouer, mais les espaces qu'ils sont obligés d'utiliser sont dangereux et en définitive, cette lutte pour l'appropriation de l'espace est source de conflits.

- "Tous ces enfants qui vont au terrain d'aventure <sup>2)</sup> plus ceux qui sont déjà sur la place, ils vont tous être là. Ils vont faire leur loi eux-mêmes, se bagarrer."

- Rien n'est prévu pour les enfants entre 4 et 13 ans sur la place, il n'y aura pas de place pour tout le monde sur le plateau, il n'y a rien de prévu, rien."

1) : La liste d'attente est actuellement de 170 enfants et rappelons-le, l'îlot est loin d'avoir accueilli le total de sa population définitive.

2) : Le terrain d'aventure a été supprimé.

"Ils auraient pu aménager un terrain de jeu en bas pour faire du foot, du skate, en séparant un peu les activités des différents âges. Ils auraient pu mais c'est une question d'argent, faut que ça rapporte, donner les fonds nécessaires."

"Les enfants ils font du vélo, du patin autour de la place, mais il y a deux bouches de métro et ça gêne le peu de personnes âgées qui restent, tout le monde rouspète."

"Les enfants qui font du skate devant le Viniprix, s'ils oublient de s'arrêter, ils vont sous une voiture, c'est très dangereux."

Alors, "on se rabat sur les Buttes Chaumont". Mais les Buttes Chaumont, c'est loin.

- "Les enfants en bas âge quand ils ont joué toute la journée, il faut les faire remonter la rue de Crimée, les gosses sont fatigués, ça leur fait loin."

Et les Buttes Chaumont, "c'est plus comme avant."

- "Le lac est dégoutant, le lac est sale."

- Les gens détruisent vraiment, les pelouses sont ouvertes au détériorement"

Et puis...

- "C'est pas tellement abordable, les enfants veulent aller aux balançoires aux chevaux mécaniques, au guignol, au manège, faire un tour d'âne. J'ai une amie qui en a quatre et en bas âge, l'argent que vous y laissez! Le manège c'est 1,20 F., c'est horriblement cher, ça fait assez mal au cœur de leur refuser!"

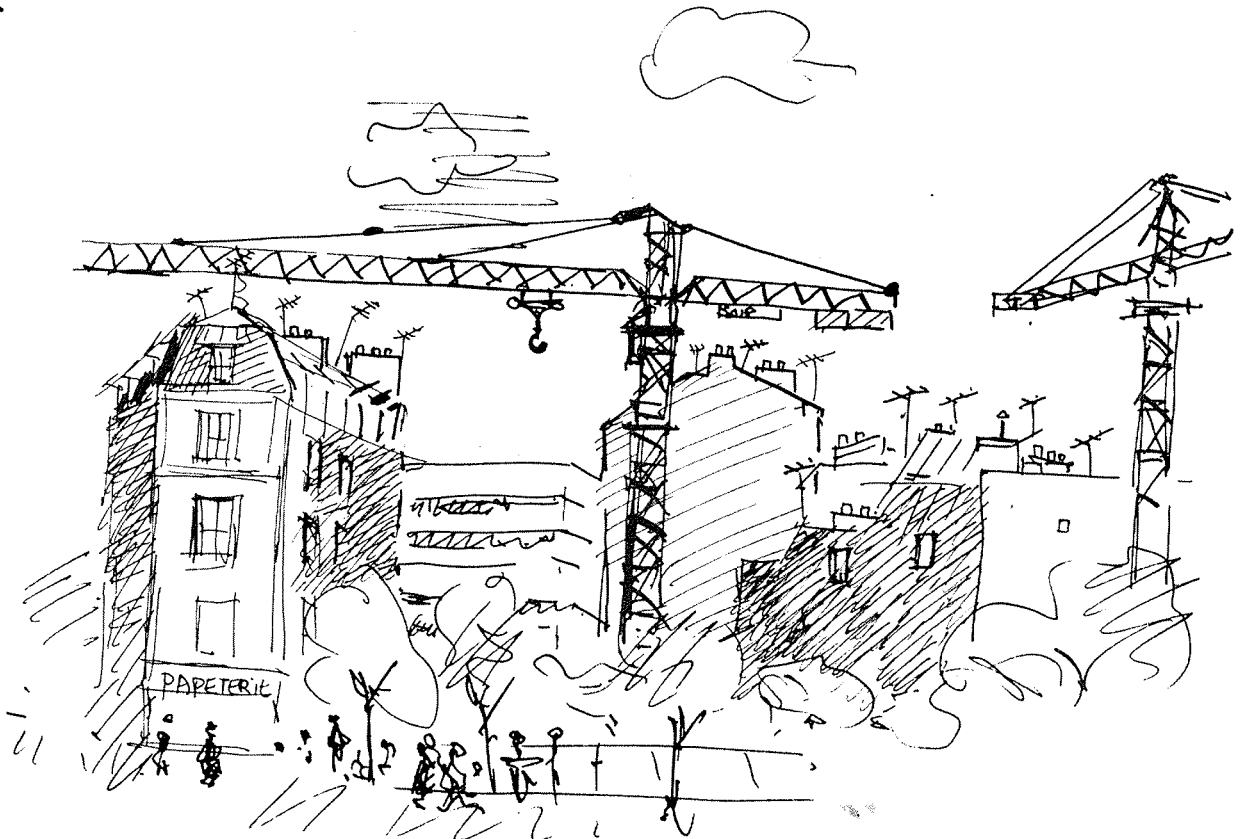
Alors que faire ?

Comme son mari, Me Paul dit : "il faudrait essayer de faire revivre ce quartier."

Mais le cœur n'y est pas, l'échec de la maison de quartier lui semble significatif.

- "On a pas de locaux, personne ne s'en occupe en haut lieu, on devait avoir cette maison de quartier, c'est un refus systématique, on l'aura même pas. On préfère dépenser l'argent ailleurs, pour le prestige."





Rue des Bois

travaux pour le nouveau foyer des vieux.

## CHAPITRE V

Les enfants

Les classes d'âge seront le critère de regroupement le plus fort de notre groupe d'enfants. Entre les deux enfants de la famille Germain et les deux de la famille Paul, qu'opposent pourtant l'appartenance à des milieux socio-culturels très contrastés de même que le type d'habitat, aucune différence liée à ces deux attributs n'apparaîtront : les deux garçons de 12 ans Fabrice Germain et Eric Paul auront les mêmes conduites et formuleront les mêmes appréciations et les deux adolescents de 15 ans Guillaume Germain et Nathalie Paul seront de même très semblables.

I - Les préadolescents : Fabrice Germain et Eric Paul : Les Outlaw.

Un monde fragmenté

Contrairement au rapport d'opposition structurelle entre l'agencement de l'espace et le champ psychique (espace morcelé, disloqué s'opposant à l'exigence et au travail permanent de cohésion psychique) qui caractérise la relation que les adultes ont avec ce nouveau cadre bâti, en ce qui concerne les préadolescents, nous serions tenté de dire que c'est une relation d'homologie structurelle qui les lie à cet espace. En effet, cet espace discontinu, fragmenté, plein de cassures et d'opposition d'échelle correspond au mode de fonctionnement comportemental, perceptif, et psychique de nos deux préadolescents, mode de fonctionnement caractérisé par le séquentiel.

La perception de l'espace des deux garçons est très dynamique, elle n'est pas une représentation en continu, topographique, mais une succession de mouvements dans laquelle s'insèrent des repères. La rue disparaît, ne reste que les clous, la gardienne... le champ perceptif est très étroit et par là le procès d'appréhension se réduit à une série d'unités juxtaposées qui ne se fondent pas dans une représentation globale.

*"...On monte, on descend, on va à l'allée, on traverse, il y a un petit couloir, il y a une boulangerie, il y a des clous avec une gardienne, on traverse, on monte une pente..."* (Description par Eric de son trajet domicile-école).

Les procès verbaux des promenades faites avec chacun des deux garçons, sont aussi très significatifs de ce contact sensoriel, limité, très labile avec l'environnement le plus immédiat.

Fabrice par exemple, touche tout, caresse, tripote d'une main d'aveugle tout ce qui l'entoure, saute, s'accroche, se juche en équilibre, donne des coups de pieds, ne voit et ne parle que de ce qui s'inscrit à l'instant même dans son champ sensoriel.

Pour les deux garçons, le quartier est un magnifique terrain de jeux.

Les tours :

*- "On se cherche l'un et l'autre dans les immeubles, on joue dans les ascenseurs, on re-descend par les escaliers."*

Le grand tunnel qui de la rue Compans à la rue des Lilas est la voie d'accès aux cinq barres qui surplombent l'école.

*- "Dans le grand tunnel, il y a les déchets de l'imprimerie et puis on met des pétards dans les bouteilles en plastique."*

Le plateau central, "la plate-forme" c'est le lieu de rendez-vous avec les copains, c'est un espace rêvé pour le foot et le skate.

Et il y a surtout les chantiers:

- "On s'amuse avec les grues, les freins, les manivelles..."
- "On s'amuse à monter sur les ascenseurs d'ouvriers dans la grande tour marron..."
- "Le grand chantier vers la rue de Belleville, on glisse sur les filins, les échelles, on y va le dimanche ou le soir..."
- "Dans les chantiers avec des lance-pierres ou des frondes, on canarde les passants avec des tickets de métro."

Quel dommage que les chantiers s'achèvent un à un mais :

- "Quand il n'y aura plus de chantiers, il y aura les immeubles, on pourra s'amuser dedans."

Invité à préciser comment serait le quartier qu'il aimerait habiter, Fabrice dira :

- "Ce serait un peu comme ici, mais en plus sauvage, avec beaucoup plus d'arbres. Et encore des immeubles, pas plus, mais il y aurait beaucoup de chantiers."

Un seul regret donc, qu'il n'y ait plus d'arbres, car Fabrice aime les arbres :

- "J'aime les arbres.
- Pourquoi ?
- Parce qu'avec les marronniers, on peut cueillir des marrons..."

Les deux garçons ne jouent plus au square... "le gardien confisque les ballons" et ils ne vont aux Buttes Chaumont que le dimanche.

- "Il n'y a que le dimanche qu'on peut y aller, sinon les autres jours, on peut pas s'amuser, les gardiens nous empêchent."

Aux Buttes Chaumont, où, pour leurs "chasses à l'homme", ils utilisent les zones non affectées : les buissons, les fougères, "les espèces de ronds avec les grilles", "les trucs où on peut se cacher."

Toutes ces activités, nos deux garçons les pratiquent en équipe, en bande. "Les copains" tiennent une très grande place dans leur vie, ils les retrouvent non seulement pour jouer dans le quartier, mais aussi pour aller au Trocadéro faire de la planche à roulettes (Fabrice) ou au stade de Montreuil faire du football (Eric).

Ils ont cependant tous deux leur zone d'intimité. Eric va s'asseoir sur un banc à côté de l'arrêt d'autobus rue de Belleville.

- "Avec mon copain, on s'installe, on est tranquille, il y a presque personne."

Quant à Fabrice, il parle de ses "recoins".

### La subversion

Si le quartier est un véritable terrain d'aventure pour Fabrice et Eric, cela tient à ce que, paradoxalement, le contrôle social y est faible. Nous disons paradoxalement, car nous avons jusqu'ici décrit cet espace de vie comme le lieu de la contrainte, de la normalisation, mais cette contrainte s'opère par "l'ordre des choses", par la logique de fonctionnement et non pas par la médiation de l'action humaine s'exerçant soit sous sa forme de coercition institutionnelle (les divers types de gardiens de l'ordre), soit, d'une manière plus large, produite par les acteurs sociaux eux-mêmes.

Il suffit donc de subvertir ces normes de fonctionnement pour retrouver une quasi liberté, dans la mesure où les agents coercitifs institutionnels (agents de police, contractuelles, gardiens de square,

d'immeubles) sont trop peu nombreux et facilement bernés ("*les mômes courent vite pour foutre le camp*") et dans la mesure où toute vie collective ayant disparu, les habitants repliés sur leur sphère individuelle, n'interviennent que pour défendre celle-ci et laissent s'épanouir les activités qui transgressent la norme, du moment que celles-ci ne s'exercent pas à leur détriment.

En tant qu'espace de masse autorégulé, le quartier est donc propice à l'éclosion de pratiques d'affirmation, de conduites volontaires, si l'on n'est pas soi-même soumis au poids fonctionnel de son organisation, si l'on considère par exemple, qu'un ascenseur n'a pas pour fonction exclusive de vous conduire à votre appartement... Mais cette possibilité physique de transgression n'est socialement tolérée et par là même intériorisée par ceux qui en profitent que dans l'unique cas des pré-adolescents qui, libérés de la tutelle à fonction protectrice des parents (ils peuvent sortir seuls), n'apparaissent pas comme devant être encore soumis au poids des contraintes adultes et ceci parce que contrairement aux adolescents et "jeunes", ils sont considérés comme n'étant pas dangereux pour la collectivité et comme étant encore soumis aux exigences physiques de leur nature. "il faut bien qu'ils se défoulent."

Les préadolescents sont des outlaw inoffensifs car craignant le conflit et n'étant pas en mesure de l'affronter, ils se trouvent rejetés des espaces collectifs par les autres catégories d'usagers que sont les adultes et les adolescents ("*les voyous*") et sont donc à la recherche d'interstices, ramassent les miettes que leur concèdent ceux qui s'attribuent légitimement les espaces : les mères de famille au bac à sable, les commerçants qui interdisent l'usage du skate devant leur boutique... et ceux qui les occupent par la force, les bandes de jeunes.

Les propos d'Eric et de Fabrice tournent autour de ce thème majeur pour eux : la fuite et la recherche toujours renouvelée de territoires.

### L'évitement du conflit

La fuite c'est tout d'abord le terrain d'aventure que tous les deux ont très rapidement délaissé.

- *"On avait construit une grande maison à trois étages, il y a des voyous, ils cherchent la bagarre avec nous, on s'en va et puis le mercredi on revient et on voit notre maison toute détruite."*

Ces "voyous" sont "des grands" à partir de 14 ans jusqu'à 18 ans. Leurs territoires sont bien connus des deux garçons : c'est le terrain d'aventure, le plateau central (occasionnellement), le quartier du Télégraphe en haut de l'îlot, ("là où il y a des trucs à voler, ils ont déjà volé trois motos") et le bas Belleville. Ils constituent une bande très mobile dont les membres ne paraissent pas être perçus comme des délinquants sociaux mais avant tout comme ceux qui accaparent les espaces collectifs, au détriment surtout des plus faibles, ceux qui ne jouissent pas de la protection des adultes, les préadolescents.

Chassés du terrain d'aventure, nos deux garçons et leurs copains respectifs, sont sur le plateau central dans une zone dangereuse, d'autant plus que cet espace n'ayant pas de code d'usage formel est propice à l'installation d'un ordre informel produit de rapports de force :

- *"Ils viennent à la plateforme, puis ils prennent notre ballon, alors on s'en va, on revient quand ils repartent."*

Nos gamins qui ne demandent qu'une chose, qu'on les laisse taper dans leur ballon sur cette zone bétonnée sous-utilisée qu'est le plateau ont bien conscience de leur statut de paria, de rejeté.

- *"Il y en a qui disent, pourquoi vous jouez ici ? C'est aux piétons. Il y a eu la police qui a dit nous avons mis le marché ici, c'est pas pour que les enfants jouent. Puis il y a des dames qui sont avec nous, une qui a reçu un ballon, elle a dit : "Oh, gare à vous !" mais elle était pour nous. On l'avait pas fait exprès, on l'avait pas vue, on s'arrête chaque fois*

*qu'il y a quelqu'un, il y a pas d'autres endroits."*

Ce qu'il y a de plus passionnant dans le jeu de chasse à l'homme qu'affectionnent nos préadolescents conjointement au football et à la planche à roulette, ce n'est pas d'être le gendarme mais d'être le voleur celui qui essaie de ne pas se faire prendre et le fait qu'ils soient considérés comme des intrus dans les espaces collectifs institutionnels participe de ce rapport de chasse et finalement n'est pas pour leur déplaire, d'autant plus qu'il y a beaucoup de "zones d'ombre" dans lesquelles ils peuvent planter leur drapeau.

Le temps des jeux interdits leur est mesuré, dans deux ans s'ils sont comme leur frère et soeur aînés admis à poursuivre des études secondaires, ils deviendront des adolescents bien sages enfermés dans leur chambre. Par contre, si à l'issue de la cinquième, les études générales leur sont interdites, ils retrouveront dans les établissements d'enseignement professionnels courts ces "voyous" issus des classes d'attente et de perfectionnement et peut être comme eux, prolongeant leur enfance, estimeront-ils que la rue est en définitive le seul milieu de vie où ils puissent s'affirmer.

## II - Les adolescents : Guillaume Germain et Nathalie Paul : la Distance

Les conditions de vie de nos deux adolescents contribuent à les couper de leur environnement, de leur quartier. Tous les deux vont dans un collège situé loin du périmètre de l'îlot et par là, non seulement n'ont plus le contact quotidien avec le quartier qu'entraînait la fréquentation de l'école élémentaire, mais aussi, n'ont plus d'amis, car leurs camarades de classe actuels ne sont plus dans la même zone de résidence qu'eux, comme au temps de l'école primaire. Par ailleurs, ils n'ont pas beaucoup de disponibilité de temps, le travail scolaire et la lecture occupant l'essentiel de leur temps libre et leurs loisirs s'opérant en dehors de l'îlot de la Place des Fêtes, ne serait-ce que parce que celui-ci ne leur



offre aucune possibilité d'activité.<sup>1)</sup>

### Un regard sans illusion

Comme leurs parents ils ont du nouveau quartier une opinion sans complaisance, le jugent artificiel, laid, sous-équipé, mal conçu.

- "Il y a aussi que les grands immeubles c'est pas une bonne solution pour loger les gens.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est laid d'abord, surtout ces immeubles là, on dirait des termitières."

- "Moi je trouve que ça fait l'impression d'un bombardement. On a bombardé la Place des Fêtes."

- "Moi je ne sais pas pourquoi, le supermarché, ça me terrifie, j'imagine déjà un gigantesque "Radar Géant" en grosses lettres, je ne sais pas pourquoi, mais je déteste ça.

Nathalie insiste sur l'absence de relations humaines, sur l'isolement, le repli des individus.

- "On sympathise pas du tout dans le quartier, tout le monde est enfermé, même moi je suis enfermée... les gens sont renfermés, même les jeunes, c'est très difficile pour se faire des camarades ici, dans les trois bâtiments là, c'est dur."

et Guillaume met l'accent sur l'insécurité, insécurité actuelle, physique, car ce quartier ne peut être que mal famé et insécurité future, imprécise:

1) : Les seules activités possible étant certaines activités sportives prises en charge par le gymnase mais Nathalie ne le fréquente plus car les séances ont lieu pour elle le soir et non plus le mercredi, et Guillaume qui pratique l'escrime est obligé de le faire dans un club éloigné.

- "On peut s'attendre à tout..." - "Personne n'y pense..."

- "Là dans le bloc, en face de la poste, on a pas encore eu de bandes de voyous, tout ça, mais ça va arriver, j'en suis sûr, il y en a toujours dans les cités nouvelles."

Cette insécurité, Guillaume l'a déjà expérimentée : il s'est fait agressé sans raison par trois adolescents une fin d'après-midi d'hiver à la sortie du métro, on lui a volé sa bicyclette au terrain d'aventure où il a eu aussi une altercation : "Je crois que le terrain d'aventure va être fermé, parce que dans le quartier, ils considèrent ça comme un coin à racaille." et lui même est perçu par les honnêtes gens comme dangereux :

- "Je m'étais promené à côté de la poste, les nouveaux immeubles juste à côté de la poste, d'abord, c'est assez sordide, et puis bon, je me promenais, il y avait une dame et une petite fille, elles sont parties quand elles m'ont vu. C'est quelque chose d'assez oppressant."

Le quartier est vide, le plateau désertique, "je me sens un peu gêné de traverser sur un plateau comme ça" dit Guillaume, et pourtant lui-même et Nathalie ont une impression d'étouffement.

- "Je trouve que ça fait un quartier étouffé, oui je trouve parce que c'est à cause de ces gros immeubles là, ils gênent."

### La ville traditionnelle

Les deux adolescents ont l'expérience d'un autre type de cadre bâti et expriment fortement leur préférence à son égard.

Nathalie qui est arrivé à 5 ans dans le quartier, se souvient pourtant très nettement du climat communautaire de l'endroit où elle vivait avant, et ses promenades actuelles n'ont pas pour cadre le plateau où "si on rencontre des anciennes camarades de classe, on parle cinq minutes avec elles et puis après on rentre bien sûr..." mais le long de la rue de Belleville où elle peut flâner.

- "J'aime bien descendre toute la rue de Belleville jusqu'à Pyrénées, j'aime bien parce que je peux m'y arrêter, pour regarder les magasins, je

*prends mon temps pour revenir."*

Quant à Guillaume qui habite dans les villas et apprécie cet avantage à sa juste valeur, quoiqu'il regrette un peu le côté "vitrine", ses longues promenades à vélo se font exclusivement dans le lacin des petites rues des zones qui entourent l'îlot.

- *"J'aime bien aller dans les petites rues, j'ai pas du tout l'impression que c'est grand... c'est pas des endroits très extraordinaires mais on a tendance à les trouver agréables par rapport à ce qu'on a, là c'est pas pareil, on se sent plus à l'aise."*

"Comme mon père disait..."

Mais, à la différence de leurs parents, cette appréciation négative qu'ils portent sur la réalisation, ne débouche pas sur une condamnation :

- *"Je sais pas quoi en penser, parce que moi ça me fait rien." (Nathalie).*

- *"Je crache pas de dégoût dessus, mais ça n'a aucun intérêt, j'aimerais pas y vivre de toute façon... Finalement, je pense que ça sera peut être pas mal comme quartier, par rapport à des villes nouvelles qui sont horribles, faut pas que j'exagère." (Guillaume).*

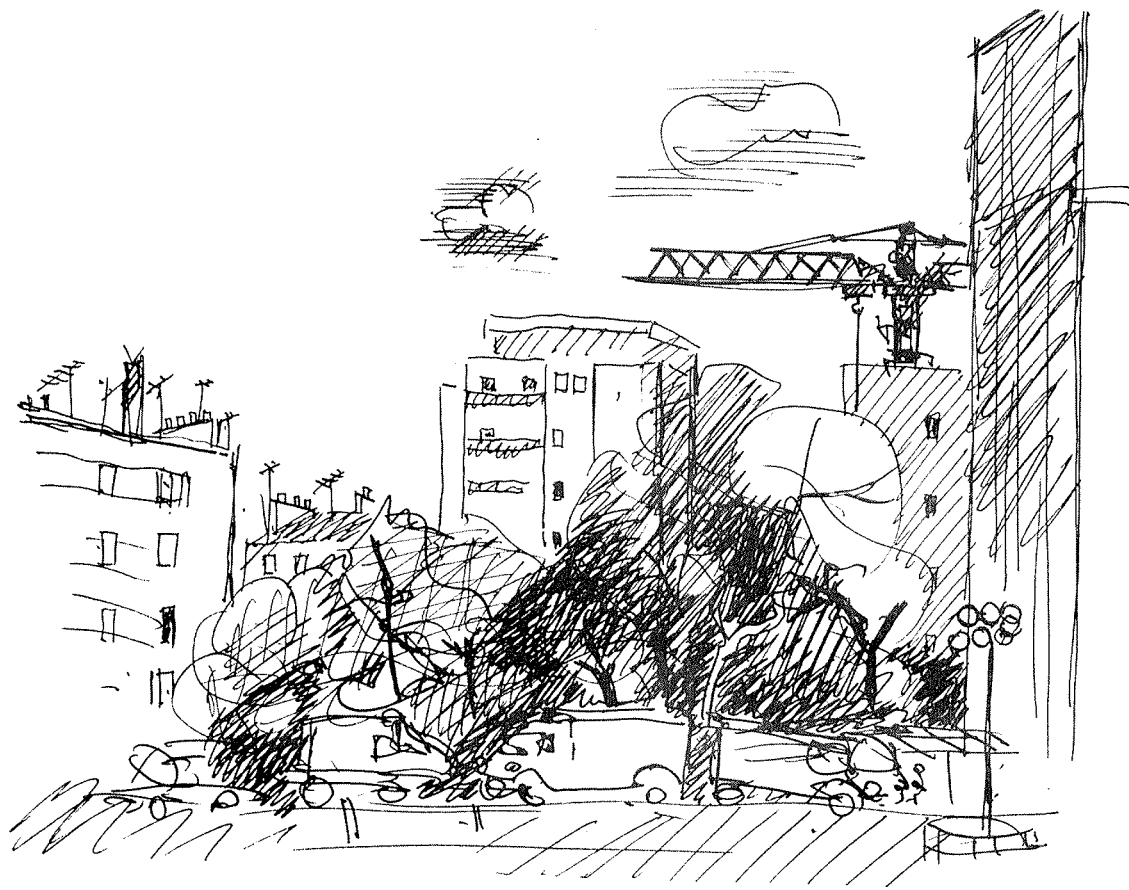
Ils acceptent finalement le quartier comme une fatalité et ceci d'autant plus aisément qu'ils n'adhèrent pas au mythe. Guillaume ne fait aucune allusion à ce que pouvait être la Place des Fêtes auparavant, quant à Nathalie qui a pourtant connu le quartier avant sa destruction complète, c'était déjà trop tard.

- *"J'ai vu ce quartier comme il était avant, mais pas comme mon père. J'ai jamais eu de contacts, ça n'a jamais changé depuis que je suis venue ici; tandis que mon père disait, avant, tous les gens se parlaient, ils allaient dehors, moi, j'ai jamais connu ça."*

Alors pour eux qui n'ont pas recueilli le souvenir, la Place des Fêtes n'est pas un quartier transformé, c'est un autre quartier, une "cité", une "ville nouvelle", qui n'a rien à voir et ne peut être comparée à ce qui existait auparavant.

Il n'y a plus de village, il n'y en aura jamais plus, alors à quoi bon essayer de redonner vie à ce cadre mort, il suffit de ne plus le voir, le regard peut renaître ailleurs.

- *"Et puis il y a beaucoup de chats sur les Buttes Chaumont. Quand je reviens du collège, il y a un endroit sur la route où je suis où il y a des grands murs couverts de lierre. Parce que dans cette rue là, il y a une balustrade, mais ça n'empêche pas de voir les Buttes Chaumont, on voit la rue comme ça. Il y a un endroit spécial qui est un peu à pic et là, il y a des petits rochers et puis un grand arbre. et il y a des gens qui déposent du lait, de la viande, et là, il y a toujours plein de chats, à chaque fois que je passe, il y a toujours plein de chats. J'en ai vu un qui était borgne, j'en ai vu un tout jeune, tout noir, il était très beau. C'est un chat qui venait d'être mis là, il était sur le trottoir, comme ça, il essayait de machouiller une ou deux feuilles, ça se voyait bien qu'il n'avait pas encore l'habitude." (Guillaume).*



## CONCLUSION

Le point de vue ethnographique que nous avons adopté à l'égard de notre objet d'étude, nous a permis de constituer un ensemble de matériaux dont la richesse entraîne, en contrepartie, la difficulté de mise en ordre dans le but d'aboutir à des regroupements pouvant donner lieu à l'émergence de catégories de significations. Les thèmes ainsi élaborés n'épuisent pas, de loin s'en faut, l'information recueillie, mais ils rendent compte des principaux enseignements de cette étude sur les rapports à l'espace urbain.

La difficulté de s'appropriier l'espace urbain immédiat, le quartier

Les habitants de la Place des Fêtes ne se sentent pas chez eux dans le quartier, ne le considèrent pas comme un lieu leur appartenant, dans la mesure où il serait reconnu par eux, comme un espace dans lequel leur vie s'inscrit. Bien entendu, nous sommes au début d'un processus, rien ne nous permet donc d'affirmer que cette appropriation ne s'opérera pas au fil des ans, mais rien ne nous permet de dire que ce sentiment d'extériorité, de cette existence d'un vide entre le noyau qu'est l'espace de vie familial et les différents secteurs de la ville utilisés et perçus par nos habitants comme des quartiers, ne se maintiendra pas. En tout état de cause, les facteurs qui, actuellement, interdisent l'appropriation du quartier, ne pourront être que des obstacles ralentissant une éventuelle intégration postérieure.

Si le quartier n'est pas un espace approprié, c'est qu'il est avant tout perçu comme un espace imposé. Ceci parce que, non seulement à aucun moment les usagers n'ont été amenés à participer au processus de décision de sa production <sup>1)</sup>, et que, bien au contraire, leurs revendications ont été toujours rejetées (cf la maison de quartier), mais aussi parce que le type d'habitat offert, l'organisation de l'ensemble, l'aménagement de certaines zones (écoles, terrains de jeux, plateau central) ne correspondent pas à ce qu'ils attendent d'un cadre bâti moderne. Le fait donc qu'ils soient amenés à vivre dans ce quartier est perçu par eux comme une contrainte, contrainte dont il faut bien se satisfaire pour beaucoup et qui est préférable à l'exil en banlieue, mais qui, pour d'autres, les couches moyennes et supérieures, habitant dans les immeubles locatifs, est véritablement un choix imposé en fonction d'impératifs économiques (c'est moins cher qu'ailleurs).

Un des obstacles, peut être des plus forts et des plus difficiles à appréhender, à la mise en place d'une relation consubstantielle entre le quartier et les sujets, est celui qui découle des rapports structurels entre l'espace et ceux qui y vivent. Les théoriciens de l'espace comme Hall ou les psychothérapeutes comme Winnicott ou Bruno Bettelheim <sup>2)</sup> ont bien mis en évidence les rapports existant entre les structures mentales et plus en deça encore, peut-être les structures neurophysiologiques,

- 1) : *Pour ne prendre qu'un exemple bien limité: les cours de récréation du groupe scolaire sont, dans l'esprit de l'ensemble de la réalisation, une surface bétonnée encerclée et parsemée de murets, bacs, décrochements, tout en angles et en arêtes, ce qui rend cet espace de jeux extrêmement dangereux pour les enfants. Il est évident que si les usagers, en l'occurrence les maîtres, les parents, et pourquoi pas les enfants avaient été consultés, ils auraient demandé au moins qu'on arrondisse les angles, quitte à "dénaturer" le projet architectural.*
- 2) : *En France citons en particulier les travaux du Dr Leroy, psychiatre, directeur du Laboratoire d'Eco-Ethologie humaine et A. Baldassari, Mr Joubert, Pratiques relationnelles à l'espace et institution. Commissariat Général du Plan, CORDES, 1976.*

et les structures de l'espace. Sans parler des travaux anthropologiques qui depuis longtemps ont souligné le fait que l'espace est une catégorie sociale et culturelle, la psychologie génétique (Piaget), de même que toutes les études portant sur le schéma corporel, ainsi que l'approche phénoménologique des mécanismes de la perception (Merleau-Ponty) ont dégagé les liens existant entre la pratique de l'espace et la mise en place des structures symboliques, que celles-ci soient cognitives (il suffit de rappeler que le premier stade de l'évolution cognitive est le stade sensori-moteur), affectives, ou même instinctuelles.

Dans cette optique, nous avons pu signaler combien cet espace de la Place des Fêtes était un espace pathogène<sup>1)</sup>. Espace disloqué, morcelé par ses caractéristiques propres, et le type de rapports qui le lie à ses usagers. Il apparaît comme un puzzle aux pièces non raccordées et sa perception ne peut que contrarier l'action permanente des tendances en oeuvre pour constituer et maintenir l'unité structurelle du moi.

L'espace est expression, il est porteur d'un sens qui dépasse sa valeur d'usage, c'est un ensemble de signifiants (un système lorsque cet ensemble est cohérent. Ce message ou ces messages délivrés par l'espace nous les apprécions, c'est-à-dire nous leur donnons un prix, car se rapportant à l'homme, ils sont nécessairement indexés sur des valeurs. Rappelons ce que nous avons fortement souligné. La réalisation de la Place des Fêtes exprime en elle-même et dans sa logique de fonctionnement, une certaine image de l'homme, de l'acteur social que nous rejetons et, rejetant cette image, nous rejetons le réel qu'elle exprime. Cette image c'est, d'une manière presque caricaturale, celle de l'homme soumis à la contrainte, programmé, uniformisé et éclaté, celle d'une réalité sociale qui offre deux faces contradictoires, la masse indifférenciée et l'agrégat d'individus isolés.

1) : *Cet aspect est exprimé par les personnes les plus réceptives à ce type de phénomène, cela ne veut pas dire que cette dimension pathogène n'est pas présente chez d'autres individus moins "sensibles", elle est simplement atténuée et occultée.*



L'habitat collectif à grande capacité d'accueil produit, dans le mode d'utilisation que fonctionnellement il impose, des conditions favorisant l'isolement des individus et des cellules familiales. Sans entrer dans une phénoménologie de ce mode d'habitat, soulignons un des aspects caractéristiques généralement perçu par nos interviewés et exprimé par des formules de ce genre : *"Voiture, parking, ascenseur, logement, et c'est terminé... !"* *"Quand on est là haut on n'a pas envie de redescendre."*

L'espace parcouru par un habitant qui revient à son domicile, soit après une journée de travail, soit après un quelconque déplacement à l'extérieur de son quartier se différencie ainsi. Le trajet jusqu'à l'arrivée dans la zone de résidence place l'individu dans une situation de solitude puisqu'il n'est pas en milieu de connaissance; la section point d'entrée dans le quartier -point d'entrée dans l'immeuble renvoie à l'espace collectif que l'on peut potentiellement s'approprier puisqu'il est le lieu du connu, du familier; l'espace collectif va se resserrer pour aboutir à l'espace individuel avec la troisième section du trajet qu'est le cheminement dans l'immeuble aboutissant au logement.

Dans un habitat urbain traditionnel, le passage du collectif abstrait qu'est le rapport individuel à la ville hors du quartier, au repli intime qu'est le logement, se fait par la transition du collectif concret, le cheminement dans le quartier et dans l'immeuble. L'espace familial est donc contigu à l'espace collectif ce qui facilite matériellement et psychologiquement le passage de l'un à l'autre, dans les deux sens. Il en est tout autrement pour l'habitat dans les grands immeubles, car entre l'espace collectif qu'est le quartier et le logement, va s'intercaler une section importante de trajet qui constitue une espèce de sas d'isolement: l'automobile n'est pas garée dans la rue mais dans un parking souterrain, le logement est en suite atteint par un parcours qui, dans la majorité des cas, ne place pas l'individu dans une relation de sociabilité concrète, non seulement parce que la chance de rencontrer d'autres personnes avec lesquelles ce type de relation peut s'établir est bien plus faible que dans un immeuble traditionnel (20 familles dans ce genre d'immeubles, 200 dans un immeuble collectif), mais aussi parce que l'importance même de ce trajet et le caractère mécanisé, programmé de son déroulement

(ascenseurs) interdisent de se soustraire à sa logique de fonctionnement qui est celle de l'écoulement des flux. Lorsque le nouvel habitant de la Place des Fêtes sera dans son logement, il n'éprouvera pas la nécessité de le quitter, car alors pour atteindre l'espace collectif où pourrait émerger une sociabilité, il lui faut parcourir une zone strictement utilitaire qui fait fonction de coupure. Les occasions de contact avec autrui et, par là, la possibilité d'appréhender le quartier comme un milieu, seront donc rares, car outre l'obstacle lié au parcours que nous venons d'analyser, s'ajoute celui de la disparition du lieu permettant l'émergence de la convivialité qu'est le petit commerce. La grande surface commerçante est au petit commerce ce qu'est le "trajet grand immeuble moderne" au "trajet immeuble traditionnel". Dans le cadre de la ville traditionnelle, le trajet dans l'immeuble et la fréquentation des petits commerces étaient deux pratiques privilégiées d'appropriation de l'espace, car le rapport à l'espace s'établissait par le cheminement -et comme le dit un de nos interviewés, ce n'est que par le déplacement du corps qu'on peut s'approprier un espace- et rapports sociaux et relations utilitaires étant confondus, cet espace appréhendé physiquement devenait un espace organique, c'est-à-dire un espace de vie. Par contre, le déplacement dans l'immeuble collectif et la pratique d'achat dans la grande surface sont, à l'inverse, destructurant en ce qui concerne nos rapports à l'espace, car ils sont tentatives de négation de cet espace qu'il faut parcourir le plus rapidement possible dans la mesure où il n'est qu'utilitaire.

L'espace de la Place des Fêtes n'est pas appréhendé par ses habitants, parce qu'en dernier ressort, ils ne le voient pas, c'est un espace neutre, un espace où le regard ne peut pas s'accrocher. L'uniformité du cadre bâti, son caractère répétitif et son incapacité à laisser surgir toute trace de l'humain, en fait un espace vide qu'on ne peut marquer. La ville ancienne était un équilibre entre l'usage et l'expression, elle était du social objectivé. Les grands ensembles ne laissent rien percer de la vie et à la limite donc, ne peuvent que nous laisser indifférents, car, en définitive, l'homme ne s'intéresse qu'à l'homme.

Que faire ?

Cet espace étranger, il faut quand même se résigner à y vivre, à lui insuffler la vie. La sociabilité qu'il est incapable de produire par son propre fonctionnement, il faudra l'inventer. Mais le caractère volontariste de cette démarche en souligne l'artificialité et la fragilité et, paradoxalement, l'identifie avec ce qu'elle veut nier. En effet, cette spontanéité de la vie qu'il faut créer in vitro, participe de la même logique que ce cadre mort qu'elle a pour fonction de féconder : la logique de la contrainte, et, par là-même, elle est en permanence menacée par ses tentatives d'éclosion.

Les rapports humains ont disparu, on essaie de les recréer, *"on s'invite entre voisins de palier pour prendre l'apéritif, mais ça ne va pas chercher très loin"* et ça ne dure pas.

Le nouveau cadre de vie secrète l'uniformité et l'ennui, il faudra donc tirer profit au maximum, "rentabiliser" les espaces vestiges du passé et supports de "vie authentique". La fréquentation du marché devient une obligation culturelle comme si, hebdomadairement, il s'agissait de prendre l'antidote, mais on ne fait plus le marché, on joue à faire le marché, de même qu'on ne fréquente pas les villas, on s'y promène; la vie devient objet de musée ou de spectacle, reconstitution, simulacre.

La fête autrefois était l'expression de l'existence d'une communauté, un mode différent pour les habitants de traduire leur "vivre ensemble". La communauté n'est plus, il faut la réanimer. L'animation, mot magique au siècle des technologies curatives sophistiquées, n'aboutit, dans le meilleur des cas, qu'au spectacle, qu'à la consommation individuelle et se réduit, la plupart du temps, à un sinistre reflet des festivités d'antan, qui n'attire et ne trompe personne.

Autre formule magique, le vie associative. Par le haut, par la collaboration volontaire des agents sociaux engagés ensemble dans la réalisation d'une même tâche, on va reconstituer le tissu social. Cette vie

## LES TENTATIVES D'ANIMATION

*"L'animation, c'est un truc qui échoue constamment ..."*

*- "Il se passe un truc bizarre, le 14 juillet, il y a eu un bal sur le plateau ; et bien, il n'y avait personne au bal, les gens n'avaient pas envie de s'arrêter ..."*



au début, on y croit et l'Association Place des Fêtes Avenir avec ses bals, ses braderies, ses ateliers d'enfants, sa boutique de droit, son journal ... est apparue pendant cinq ou six ans, comme le garant de cette nouvelle forme de vie collective qui allait s'épanouir. Et puis, là aussi, la flamme s'est vite éteinte, chacun retournant dans sa sphère préservée, son chez soi, car la vie associative, elle aussi, est une contrainte supposant un effort personnel, et le militantisme n'est pas, dans notre culture, un trait de conduite largement répandu. Le plus, dans ce milieu, où le conflit sous ses formes multiples est latent, conflit favorisé par la juxtaposition de catégories d'habitants socialement et culturellement antagonistes, par la compétition qui s'instaure pour l'appropriation des équipements collectifs, la vie associative ... on s'en méfie. Car le militantisme est rarement désintéressé et le contrôle des associations par les représentants de courants idéologiques ou d'intérêts de classe est une forme de pouvoir dont on ne veut pas être dupe.

*"Le club des femmes de Mme Pompidou, rue Eugénie Cotton, en dessous des immeubles (locatifs), où on peut coudre, lire, faire de la tapisserie, les gens d'ici (H.L.M.) n'y sont pas allés, ils n'y retourneront pas"* nous dit Mme Paul, femme d'ouvrier.

A l'inverse, Place des Fêtes Avenir, les gens du terrain d'aventure, tout ça c'est *"farfelus et gauchistes"* que le commerçant qui nous fait ses confidences tient à l'oeil.

Il y aurait un terrain d'entente, un lieu neutre, celui de l'Ecole unique et unificatrice. L'association des parents d'élèves est, comme toutes les autres associations, ouverte à tous ... formellement. De fait il n'a pas fallu bien longtemps pour qu'elle devienne chasse gardée.

Rappelons la composition socio-professionnelle du nouveau quartier :

Professions libérales et cadres supérieures	: 15,5 %
Patrons de l'industrie et du commerce	: 4,2 %
Employés, cadres moyens	: 52,6 %
Ouvriers, personnel de service	: 26,7 %
Autres catégories	: 1,0 %

Et voici la composition socio-professionnelle des candidats de la liste Cornec <sup>1)</sup> pour l'élection au comité de Parents de l'Ecole en novembre 1978 :

- 3 sans professions
- 1 archéologue
- 2 enseignants
- 1 pharmacien
- 1 vétérinaire
- 1 musicien
- 1 chargé d'étude

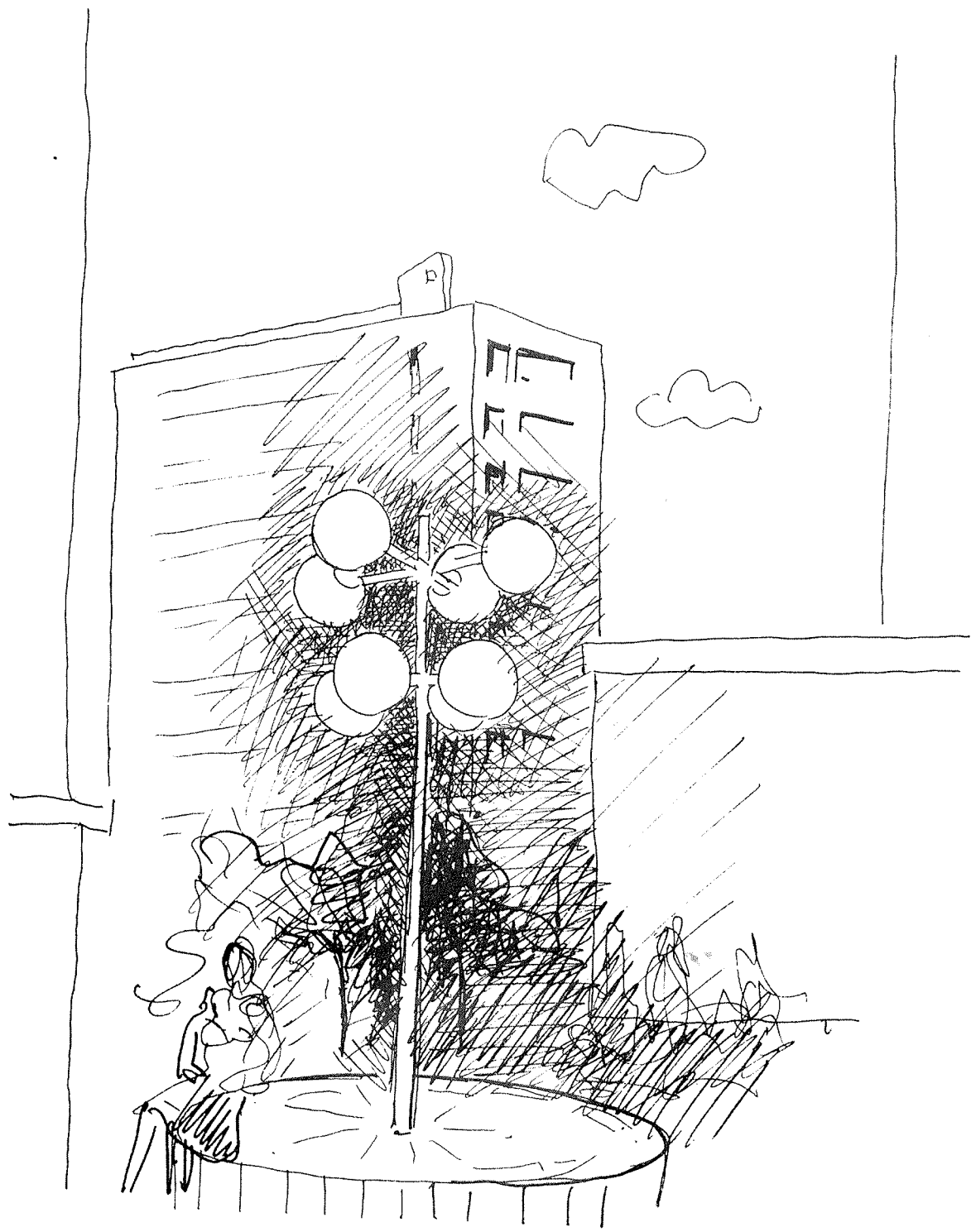
Les représentants de la fraction des couches favorisées que sont les professions libérales et intellectuelles "contrôlent" l'école, soit, mais à l'inverse, les "marginiaux" et autres sous prolétaires font la loi au terrain d'aventure et semblent constituer la population dominante du club des jeunes "Feu vert".

- *"Le Ministère, pour les jeunes qui ne savent pas quoi faire, ils ont employé des mecs, et les mecs ils nous font des sorties et des colonies. A Paris, pour ceux qui y restent. Ça coûte moins cher, par exemple, le cheval, c'est 14 francs de l'heure, nous on paie 6 francs et le Ministère il paie le reste."*
- *"Vous trouvez que ça marche bien ?"*
- *"Oué, là-bas on est en famille, on dirait. On se connaît tous là-bas."* <sup>2)</sup>

Si la vie associative ne se traduit pas par la possibilité pour les habitants d'avoir un réel pouvoir sur leur environnement, elle risque d'être bien limitée et de peu d'effets quant à son action en tant que facteur de production de vie collective. Elle peut aussi engendrer le type d'effet pervers que nous venons d'illustrer, faite pour redonner au quartier une existence collective, elle peut au contraire conforter les clivages, les institutionnaliser. Elle reste cependant la seule voie ouverte pour faire de cet espace imposé un espace de vie.

1) : *Nous n'avons pas eu connaissance des C.S.P. des candidats de la liste "d'Armand".*

2) : *Souligné par nous.*



BIBLIOGRAPHIE

---

ALEXANDER C. : "Une expérience d'urbanisme démocratique", Paris, Seuil, 1976.

ALLEN P.R.B., RUTELEDGE A.J. : "An annotated bibliography of mostly obscure articles on human territorial behavior", Mouton, in Social Science Information, Vol XV, 1976.

ANTUNES A., DURAND L. : "Contribution à une sociologie des groupes urbains. Groupes typiques, groupes de transition, groupes leaders. Vocations et rôles urbains à Poitiers." Paris, Ministère de l'Équipement, 1969.

Association Universitaire de Recherches Géographiques et Cartographiques : "Atlas de la Région Parisienne, Ed. Berger-Levrault, Paris, 1967.

AUZELLE : "Plaidoyer pour une organisation consciente de l'espace : Le roman prosaïque de Monsieur Urbain.", Paris, Vincent, Freal, 1962.

BACHELARD G. : "La poétique de l'espace", Paris, P.U.F., 1967.

BACQUET A. : "Le cadre de vie et la conservation des centres anciens" in "Urbanisme", n° 136, 1973.

BALDASSARI A., JOUBERT M. : "Pratiques relationnelles des enfants à l'espace et institution". Convention C.O.R.D.E.S. n°24/1975, n°33/1976.



- BALLION R., KITCHELL S., ROBERT E. : "La fréquentation des espaces verts parisiens, District de la Région Parisienne, Laboratoire d'Econométrie de l'Ecole Polytechnique, 1975.
- BAHRMANN, HO VAN MANG : "L'ambiance urbaine", Paris, C.R.U., 1972.
- BARBICHON G. : "Espace villageois, espace urbain dans l'imagerie enfantine. Analyse des dessins d'enfants". Revue Française de Sociologie, XVI, 1975 - 539-560.
- BERCOFF, DUPUY : "Logement et quartier : opinions des ménages habitant des Z.U.P.", C.E.R.A.U., 1968.
- BERNARD : "Gestion des espaces libres". S.C.I.C. S.C.E.T., Bulletin de liaison, n° 15, 1er et 2ème trimestre, 1967.
- BERTRAND M.J. : "L'espace vécu des parisiens" Vol. I : "Structure et pratique de quartier vécu". Vol. II : "La perception et l'usage de quelques quartiers périphériques". Paris, A.P.U.R., 1975.
- BERTRAND M.J., METTON A. : "Les caractéristiques affectives du quartier quotidiennement vécu", in Analyse de l'Espace, n° 3, Septembre 1975.
- BERTRAND M.J. : "Perception et pratique de la ville" in Analyse de l'Espace, n° 1, Mars 1976.
- BILLON A. : " Obsolescence, rénovation, idéologie, trois textes sur les centres-villes et la centralité", in Bulldoc, n° 43, Mai 1973.
- BONNIER F. : "Les pratiques des associations de quartier et les processus de "récupération" " in Espaces et Sociétés, n° 6-7, 1972.

BOUDON P. : "Pessac de Le Corbusier 1927-1967. Etude socio-architecturale",  
Paris, Dunod, 1969

BOUDON P. : "Sur l'espace architectural", Paris, Dunod.

BRANCHE P. : "Trois histoires de rénovation" in le Monde, 14 Février  
1973, p. 28.

Bulletin Municipal Officiel : Débats du Conseil Municipal, séance du  
17-12-1959.

Bulletin Municipal Officiel : Débats du Conseil Municipal, séance du  
16-6-1975.

Bulletin Municipal Officiel : Débats du Conseil Municipal, séance du  
25-11-1976.

Bulletin Municipal Officiel : Débats du Conseil Municipal, séance du  
2 et 4 Janvier 1972. "Question de M. Louis Moulinet,  
et M. Pierre Guidoni, conseillers de Paris, relative à  
l'étude de la création à Paris de terrains d'aventure".

Bulletin Municipal Officiel : Débats du Conseil Municipal, séance du  
22 Novembre 1973, "Questions de Mme Solange Marchal à  
M. Le Préfet de Paris, sur l'utilité de créer de nouveaux  
terrains d'aventure".

Bulletin Municipal Officiel : Débats du Conseil Municipal, séance du  
15 Mars 1974, "Communication relative à la création de  
terrains d'aventure à Paris".

BURNETT : "Open space in new towns" in Journal of the Town Planning  
Institute. Vol. 55, n° 6, Juin 1969.

- CALAME P., MATALON B., MERCADEL G. : "Contribution à une psycho-sociologie des comportements urbains. Structures urbaines, communications et comportements des ménages". Paris, Publi. de Recherche Urbaine, Ministère de l'Equipement,
- CAYROL S. : "De l'espace humain", Paris, Seuil, 1969.
- CEAUX J. : "Rénovation urbaine et stratégie de classe. Rappel de quelques aspects de l'haussmanisation" in Espaces et Sociétés, n° 13-14, Octobre 1974-Janvier 1975.
- Centre d'Etude des Groupes Sociaux : "L'intégration du citoyen à sa ville et à son quartier", Paris, 1962.
- C.E.R.A.U. ; GRIFFON, DE LAVIGNE : "Etude méthodologique sur la consommation de l'espace urbain". Puteaux, C.E.R.A.U., 1968.
- C.E.R.A.U. ; Ministère de l'Equipement et du Logement ; S.T.C.A.U. :  
DE LAVIGNE J. : "Etude sur la consommation d'espace urbain, exploitation du fichier par îlot". Puteaux, C.E.R.A.U., Juillet 1968.
- C.E.R.A.U. ; Ministère de l' Equipement et du Logement ; S.T.C.A.U. :  
"Etude sur la consommation de l'espace urbain -Rapport Préliminaire". Puteaux, C.E.R.A.U., Avril 1968.
- C.E.R.A.U. ; Commissariat Général du Plan d'Equipement et de la Productivité :  
DUPUY, AUBERT, BERCOFF, DE LAVIGNE -sous la direction de A. PITROU - :  
"Indicateurs d'équipement collectifs". Paris, C.E.R.A.U., 1969.
- C.E.R.A.U. ; COLOMBOT, MATALON, PITROU : "La signification de l'environnement urbain". 2 tomes, Paris, C.E.R.A.U. 1969.
- C.E.R.A.U. ; DUPUY, BERCOFF, DE LAVIGNE, PITROU : "Un nouveau mode d'habitat : les Z.U.P. Analyse et inconvénients d'un processus volontaire d'urbanisation du point de vue social et économique". Paris, C.E.R.A.U., 1970.

- C.E.R.A.U. ; "Représentations et jugements de l'espace des Z.U.P."  
C.E.R.A.U. Société nouvelle - BETURE. Puteaux, 1971.
- C.E.R.E.B.E. ; DUPUY; "L'espace-temps distordu pour une théorie des  
dommages causés à l'environnement symbolique", Paris,  
C.E.R.E.B.E., Septembre 1975.
- CHOAY F. : "L'urbanisme, utopies et réalités, une anthologie" Paris,  
Seuil, 1975.
- CHOMBART DE LAUWE M.J. : "Appropriation de l'espace par les enfants  
in Appropriation de l'Espace, Actes de la Conférence  
de Strasbourg, 1976, Edition : Krosec- Serfati.
- CHOMBART DE LAUWE P.H., ANTOINE, BERTIN, CHAUVET : "Paris et l'agglomé-  
ration Parisienne" Tome II : "Méthodes de recherches  
pour l'étude d'une grande cité". Paris, Seuil, P.U.F.  
1952.
- CHOMBART DE LAUWE P.H. : "Les rapports entre le milieu social et la  
famille en relation avec l'organisation de l'espace"  
Actes du 3ème Congrès Mondial de Sociologie, Amsterdam,  
1954, Vol. IV.
- CHOMBART DE LAUWE P.H. : "Eth(n)ologie de l'espace humain", 1974.
- CHOMBART DE LAUWE P.H. : "Des hommes et des villes", Paris, Payot, 1975.
- "Cities and Spaces - The future use of urban land", Baltimore, John  
Hopkins Press, 1963.
- CLERC P. : "Grands ensembles et banlieues nouvelles" Paris, P.U.F., 1967.

COHEN, BOULAKIA E. : "Les conséquences démographiques, économiques et sociales de la rénovation de l'îlot 13 dans le XIIIème arrondissement de Paris", Paris, D.E.S. de géographie, 1963, ronéo.

COING H. : "Rénovation urbaine et changement social - L'îlot n° 4 (Paris XIIIème)" Paris, Ed. Ouvrières, 1966.

COMBLIN J. : "Théologie de la ville", Paris, Ed. Universitaires, 1968."

Commissariat Général du Plan : Commission de l'équipement urbain, Rapport du groupe VII- "Architecture et environnement urbain. Paris, Commissariat Général du Plan, Avril 1966.

Communication de Monsieur le Préfet de la Seine au Conseil Municipal de Paris et au Conseil Général de la Seine. 1er Juin 1959, "Logement, construction et urbanisme."

Communication de Monsieur le Préfet de Paris au Conseil de Paris sur la rénovation urbaine". Paris, Imprimerie Municipale.1971.

Compagnie Française d'Economistes et de Psychosociologues sous la direction de Jacqueline Palmade. "La dialectique du logement et de son environnement. Etude Exploratoire, Paris, C.E.P., Juin 1969.

Conseil de Paris, Rapport Général 1976-1977, présenté par M. de la Malène, Rapporteur Général du Budget.

CORNUAU C., IMBERT M., LAMY B., RENDU P., RETE J., : "L'attraction de Paris sur sa banlieue. Etude sociologique", Paris, Ed. Ouvrières, 1965.

CORNUAU C., RENDU P., : "L'attraction commerciale de Paris sur sa banlieue Nouvelles Observations, IIIème partie.

- C.N.R.S. ; Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail :  
 MAURICE, DUPLEX, DELOMENIE, PICON : "Travail, mode de vie, et espaces  
 sociaux". Aix en Provence, Faculté de Droit et de Sciences  
 Economiques, Avril 1972.
- CROIZE J.C., TILMONT M. : "Les I.G.H. dans la ville - Dossier sur le  
 cas français". Paris, C.R.U., 1978.
- C.R.U. ; DUMAZEDIER, IMBERT : "Espace et loisir dans la société française  
 d'hier et de demain", C.R.U., Paris, 1967, 2tomes.
- C.R.U. ; LEBLANC-BAZOU, CORONIO, JOLY : "Environnement et équipements  
 urbains", C.R.U., Paris, 1971.
- C.R.U. : "Les espaces verts de proximité - Espaces ouverts. Colloque de  
 Marly" C.R.U., Paris, Février 1975.
- C.R.U. ; BAILLY A.S. : "L'organisation urbaine - Théories et modèles"  
 Paris, C.R.U., 1975.
- C.R.U.; SOULIER L. : "Espaces verts et urbanisme". Paris, C.R.U, 1977.
- C.S.U. ; LAMY : "Les nouveaux ensembles d'habitation et leur environne-  
 ment". Paris, C.S.U., 1971.
- C.S.U. ; PRETECEILLE : "Jeux, modèles et simulations. Critiques de jeux  
 urbains". Paris, C.S.U., 1975.
- C.S.U. : "Equipements collectifs, structures urbaines, et consommation  
 sociale. Introduction théorique et méthodologique".  
 C.S.U., 1975.
- C.S.U. ; CHANTREIN, PICON, PRETECEILLE, RENDU : "Indicateurs d'équipe-  
 ments collectifs en région parisienne". 2 vol. Paris,  
 C.S.U., 1976.

- DAGNAUD H. : "Les mythes urbains de l'élite dirigeante. Enquête sur l'idéologie urbaine de l'élite technocratique et politique en France (1945-1975)." Thèse Universit. René Descartes, Juin 1976. (présentée par Castells).
- DAPREMONT J. : "Habitations nouvelles et nouvelles perspectives d'action" Paris, Perspectives Socialistes, Janvier 1960.
- DECOUFLE C. : "Une anthropologie culturelle de l'aménagement de l'espace" in Cahiers Internationaux de Sociologie; Janvier-Juin 1972.
- DREYFUS J. : "La ville disciplinaire". Paris, Ed. Galilée, 1974.
- DUCLOS D. : "Propriété foncière et processus d'urbanisation". C.S.U. Paris, 1973.
- DUCLOS D. : "Rénovation urbaine et capital monopoliste à Paris", in Espaces et Sociétés, n° 13-14, Octobre 1974, Janvier 1975.
- DUHL L. : "The urban condition". New-York, London, Basic Books, 1963.
- DUPUY G., AUBERT B., BERCOFF R., DE LAVIGNE J. sous la direction de PITROU : "Construction d'indicateurs de niveau d'équipement collectif". Paris, C.E.R.E.A.U. 1969.
- DUPUY G. : "L'idéologie des jeux urbains" in Espaces et Sociétés n° 8, Février 1973.
- "Eléments de Connaissance sur les attitudes face au changement et les facteurs Sociologiques et Psychosociologiques de résistance et d'ouverture à l'innovation dans la Région du Nord", Paris, Lille, C.I.N.A.M. Juin 1967.

"Environnement et Vie Quotidienne des Citadins", Cahiers de l'I.A.U.R.P.,  
Vol. 27, Mai 1972.

de FAILLY G. : "L'aventure playground - Vers l'éducation nouvelle",  
Décembre 1958.

FALQUE : "Espaces ouverts et urbanisation" in Urbanisme n° 137, 1973.

FAMERY J. : "Propositions pour l'utilisation de quelques places perdues"  
in Créa, n° 21, Mai-Juin 1973.

FAUQUE R. : "Perception de la ville et imaginaire urbain" in Espaces  
et Sociétés, n° 14, Novembre 1975.

FORTIER B. : "L'urbanisme parisien à la fin de l'ancien régime" in Espa-  
ces et Sociétés n° spécial : "Paris : Urbanisme, classes,  
pouvoir", n°<sup>s</sup> 13-14, Octobre, Janvier 1975.

FOURQUET F., HENNION C., MAURY H., MOZERE L., MURART L., QUERRIEN A. :  
"Généologie des équipements collectifs. Première syn-  
thèse". Paris, C.E.R.F.I., s.d.

GAILLARD C., SODRE O., VIDAL M., QUAN-SCHNEIDER G. : "Sciences humaines  
et environnement - Orientations bibliographiques". Paris,  
Institut de l'Environnement, 1971.

GARRIC R. : "Belleville", Paris, Rougene, 1971.

GEDDES P. : "Cities in Evolution", Edinburgh, 1915.

GIEDON S. : "Espace, temps, architecture". Bruxelles, La connaissance  
s.a. 1968.

GEORGE P. : "La ville, le fait urbain à travers le monde". Paris, P.U.F.  
1952.



- GEORGE P. : "Etude des rapports entre l'espace aménagé et le vécu d'une institution; l'école". Paris, Unité de Recherche Appliquée de l'E.S.A.
- GODARD F. : "La rénovation urbaine à Paris, structure urbaine et logique de classe", Paris, Mouton Ed.
- GOFFMAN E. : "La mise en scène de la vie quotidienne", Ed. Minuit, Paris, 1971.
- GOLDSCHIMIDT : "Etude théorique de mobilier urbain" in *Nouvel Environnement de l'Homme - L'architecture aujourd'hui*. n° 145, Septembre 1969.
- GOORNAERT M. : "Organisation urbaine et comportements sociaux - Choisy-le-Roi". Institut de Sociologie Urbaine et District de Paris, 1964, ronéo.
- GREINER : "Espaces libres dans les villes". *Build Batiment International*, Décembre 1970. *Cahiers du C.S.T.B.* n° 115, Décembre 1970.
- GUELPA : "La fréquentation des espaces verts publics" in *Ingénieurs de Ville de France*. n° 217, Juin 1975.
- GUILLEM M. : "Les transformations récentes du quartier Amérique". *Etudes de la Région Parisienne*, n° 15, Juillet 1967
- GROUPE LUDIC : "Jeux d'enfants" in *Recherche et Architecture*. n°7, 1971.
- GROUPE LUDIC : "Espaces de jeu dans la ville" in *Architecture, "Mouvement et Continuité"*, Juin 1972.
- HALL E.T. : "The hidden dimension", New-York, Doubleday and Co, 1969,
- HAUMONT A. : "Paris, la vie quotidienne" *Documentation Française*, Paris, 1973.

- HAUMONT N. : "Habitat et modèles culturels" in Revue Française de Sociologie, Avril-Juin 1968.
- HERPIN, PEROT : "La reconquête du centre" in Architecture aujourd'hui, n° 176, Novembre-Décembre 1974.  
"A la recherche de la Place des Fêtes et autres lieux"
- I.A.U.R.P. ; BIGOT, LECOIN : "Consommation de l'espace par habitat et les équipements" in Cahiers de l'I.A.U.R.P., Vol. 94, 1974.
- Institut de l'environnement ; PARIN E., PARIN - SENEMAUD C., PERE J., PERE - CHRISTIN E. : "Espaces collectifs et insertion sociale" Institut de l'environnement, Paris, 1973.
- Institut de l'Environnement : Centre de Mathématiques, Méthodologie et Information : "Pratiques théoriques et spatiales en économie urbaine" Institut de l'environnement, Paris, 1974.
- ION J. : "Les équipements socio-culturels et la ville" C.R.E.S.A.L., 1972.
- I.S.E.A. : "Analyses statistiques des diverses notions d'espaces - Les modèles de l'espace - Les modèles de développement." Paris, I.S.E.A., 1961.
- Institution de Sociologie Urbaine ; BAUHAIN, HAUMONT, RAYMOND, SEGAUD : "Espace urbain et image de la ville" 2 vol., Paris, I.S.U., 1970.
- JACOMIN E. : "Histoire de Belleville", Paris, H. Veyrier, 1975.
- JULIA M. : "La rénovation urbaine", Seine et Paris, n° 40, 1966.
- KAUFMANN : "L'expérience émotionnelle de l'espace" Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, 1969.

- KLAINÉ R. : "Note sur la symbolique et la dynamique des centres villes"  
in *Le Commerce Moderne*, n° 248, Septembre 1973.
- LACONTE P. : "Mutations urbaines et marchés immobiliers", Oyez, 1978.
- LEDRUT R. : "Sociologie urbaine", Paris, P.U.F., coll. *Le Sociologue*,  
1968,
- LEDRUT R. : "L'espace social de la ville. Problèmes de sociologie appli-  
quée à l'aménagement urbain". Paris, Edi. Anthropos.1968.
- LEDRUT R. : "Les images de la ville" Paris, ed. Anthropos, 1973.
- LEDRUT R. : "L'image de la ville" in *Espaces et Sociétés*, n° 1, Novembre  
1970.
- LEFEBVRE H. : "La révolution urbaine", Paris, Gallimard, 1970.
- LEFEBVRE H. : "Le droit à la ville", suivi de "Espace et politique", Paris,  
Ed. Anthropos, 1972.
- LEFEBVRE H. : "Les autres Paris" in *Espaces et Sociétés*, nos 13, 14,  
Octobre 1974-Janvier 1975.
- LEFEBVRE H. : "La production de l'espace"
- LEFEBVRE H. : "Réflexions sur la politique de l'espace" in *Espaces et  
Sociétés*, n° 1, Novembre 1974.
- "Le jeu et l'aménagement de l'espace" in *Moniteur des Travaux Publics du  
bâtiment*, n°12, 22 Mars 1975.
- C.I.N.A.M. : "Les répercussions de la rénovation urbaine sur l'activité  
et la réimplantation des petites entreprises industrielles  
et artisanales", Paris, C.I.N.A.M., 1969.

- LENTIN F. : "Le quartier de la Mouffe en rébellion" in Espaces et Sociétés n° 9, Juillet 1973.
- LEPEDIS C. : "Belleville, mon village", Paris, H. Veyrier, 1975.
- LESTAVEL J. : "Comment préparer la vie socio-culturelle des nouveaux ensembles" in Affrontement, n° 13. 1960.
- "Logement et lutte de classes . Compte rendu d'une pratique militante de quartier à Paris" in Espaces et Sociétés, n° 6-7, 1972.
- LUGASSY F. : "Le discours idéologique des architectes et urbanistes", Paris, s.n., 1972.
- LURCAT : "L'organisation de l'espace urbain. Journal de psychologie", Paris, P.U.F., 1951.
- LYNCH K. : "L'image de la cité". Ed. française, Paris, Dunod, 1969.
- MACORLAN P., RONIS W. : "Belleville, Ménilmontant", Paris, Arthaud, 1954.
- MARIA C. : "Là, on peut faire du feu" in Autrement n° spécial: Dans la ville des Enfants, n° 10, Septembre 1977.
- MATORE : "L'espace humain. L'expression de l'espace dans la vie et l'art contemporain", Paris, La Colombe, 1962.
- MEDAIN A. : "La ville appropriée" in Espaces et Sociétés, n° 1, Novembre 1970.
- "Mémoires du Préfet de la Seine au Conseil Municipal, 15 Juin 1957.
- MEITON A. : "L'espace vécu dans les grands ensembles" in Bulletin de l'Association de Géographes Français, n° 428, Juin-Octobre 1975.

- MITSCHERLICH : "Psychanalyse et urbanisme - Réponse aux planificateurs"  
Paris, N.R.F. Gallimard, 1970.
- MOLES A. , ROHMER E. : "Psychologie de l'espace", Paris, Casterman 1972.
- LE MONDE : "Jour du Fête, Place des Fêtes", Le 19 Janvier 1978.
- LE MONDE : "Les ruines de l'après-guerre" , Le 8 Novembre 1978.
- MUMFORD L. : "La cité à travers l'histoire", Paris, le Seuil, 1954.
- MUSSON M.C. : "La réhabilitation c'est mieux", in Libération, 13 Octobre  
1977.
- NETTER M. : "La représentation de l'environnement", Economie et Humanisme,  
1973, n° 209.
- OLIVES J. : "La lutte contre la rénovation urbaine dans le quartier de  
"la Cité d'Alliarte" in Espaces et Sociétés, n° 6, 1972.
- PAHL R.E. : "Patterns of urban life" Longmans, 1970.
- PALMADE J. , LUGASSY F., COUCHARD F. : "La dialectique du logement et de  
son environnement", Paris, C.R.U., 1970.
- "Paris : Urbanisme, classes, pouvoir" in Espaces et Sociétés, n° 13-14,  
Octobre 1974 - Janvier 1975.
- Parks Association of NEW-YORK City : "Small urban spaces" ed. by W.N.  
SEYMOUR, New-York, New-York University Press, 1969.
- "Playground on a hill" , in Architectural Forum, Vol. 131, n° 3, Octobre  
1969.
- PELLETIER : "Communication de M. Le Préfet de la Seine sur "la reconquête  
de Paris", le 15 Juin 1957; Mémoires du Préfet de la Seine  
au Conseil Municipal, Paris, 1957.

- PESSIN A., TORQUE M. : "La parole et la ville" in *Espaces et Sociétés*, n° 15, Avril 1975.
- PICKVANCE C. : "De "base sociale" en "force sociale" : quelques questions analytiques dans l'étude de la revendication urbaine" in *Espaces et Sociétés*, n° 16, Novembre 1975.
- PITROU A. : "Quelques problèmes posés par le lancement et la réalisation des Z.U.P.", Paris, C.E.R.E.A.U., (Recherche pour le Ministère de l'Equipement), 1968.
- PITROU A. : "Un nouveau mode d'habitation : les Z.U.P.", Paris, C.E.R.E.A.U. 1970.
- Préfecture de Paris : "Note sur l'îlot de la Place des Fêtes", 31/12/1976.
- "Qualité de la vie et Milieu urbain", La Documentation Française, Avril 1973.
- RADWAN E., PAVENT J.F. : "La quartier de l'Arlequin à Grenoble" in *Espaces et Sociétés*, n° 16, Novembre 1975.
- "Rapport sur les aspects sociaux, humains et psychologiques de la rénovation urbaine en Seine et Oise", Versailles, S.E.M.E.A.S.O., Janvier 1945.
- R.A.U.C. : "Les besoins fonctionnels de l'homme en vue de leur projection intérieure sur le plan de la conception architecturale, Saint Rémy les Chevreuses", R.A.U.C., Février 1970.
- RAYMOND, SEGAND : "Analyse de l'espace architecturale , Saint Rémy les Chevreuses", Paris, Février 1970, R.A.U.C.
- RAYMOND H. : "Analyse de contenu et entretien non directif : application au symbolisme de l'habitat", *Revue Française de Sociologie*, Septembre 1968.

- RAYMOND H. : "Espace urbain et équipements socio-culturels", Paris, Institut de Sociologie Urbaine, 1973.
- REMY J. : "La ville, phénomène économique", Bruxelles, Ed. Vie Ouvrière, 1964.
- RENDU P. : "Signification sociologique du centre" in A.G.H.T.M., Congrès de Seville, Septembre 1967.
- RENDU P. : "Plannification urbaine et innovation", Paris, C.S.U., 1972.
- "Rénovation, Recueil de réalisations", in Urbanisme, n° 147- 148, 1975.
- "La rénovation urbaine à Paris. Les grandes opérations d'aménagement et de l'urbanisme en région parisienne", Paris, C.C.I.P., Octobre 1971.
- "Rénovation, Réhabilitation", Métropolis, Volume IV, n° 33 - 34, 1978.
- "Représentation de la ville" in Espaces et Sociétés, n° 15, 1975, (parmi les articles : PELLETIER F. : "Quartier et communication sociale".)
- TONKA H. : "Pratique urbaine, l'urbanisme" in Urbanisme, n° 6, 1968.
- IMBERT DE LA TOUCHE H. : "Les incidents de trajet sur la vie du lycéen parisien" (extrait de l'Evolution Médicale, VIII, 1964, n° 3 bis).
- VIDEAU A. : "Essai sur l'origine du toponyme Savies, aujourd'hui Belleville", in Etudes de la Région Parisienne, n° 12, Octobre 1964.
- WHITE M., WHITE L. : "The intellectual versus of the city", Cambridge, Havard University Press, M.I.T. Press, 1962.

- WINNICOTT D.W. : "Jeu et réalité, l'espace potentiel", Paris, Gallimard, 1975.
- WRIGHT F.L. : "The disappearing city", New-York, 1932.
- WRIGHT F.L. : "When Democracy builds", Chicago, Chicago University Press, 1945.
- WRIGHT F.L. : "The living city", New-York, Horizon Press, 1958.
- YANCEY W.L. : "Architecture, interaction and social control : the case of a large scale housing project" in Environnement and the social sciences : perspectives and application. Washington, D.C., publié par l'American Psychological Association, Inc., 1972.